This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

31. k 5
6

PARTONOPEUS

DE BLOIS.

TOME I.

COLLECTION

Des anciens Monumens de l'Histoire et de la Langue françoise.

1. Vers sur la Mort, par Thibaud de Marly (du XIIe siècle). (1826). . . . . 5 fr.
2. Lettres de Henri VIII a Anne de Boleyn, écrites en anglois et en françois (1826), portraits. . . . . .
3. Le Combat de trente Bretons contre trente Anglois, avec fig. et *fac-simile*. (1827). . . . . .
4. Histoire de la Passion de Jésus-Christ, composée en 1490, par le R. P. Olivier Maillard, publiée en 1828, comme monument de la langue françoise au XVe siècle. . 8 fr.
5. Le Pas d'armes de la Bergère, maintenu au Tournoi de Tarascon, avec un Précis de la Chevalerie et des Tournois, et la Relation du Carrousel exécuté à Saumur en présence de S. A. R. Madame, duchesse de Berry; avec miniature et *fac-simile* du manuscrit. (1828). . . . . 17 fr.
6. L'Histoire du chatelain de Coucy et de la dame de Fayel, texte et traduction, avec deux fig. et *fac-simile*. (1829). 25 fr.
7. Cérémonies des Gages de Bataille, selon les Constitutions du bon Roi Philippe de France, représentées en onze figures. (1830). . . . . 20 fr.
8. Proverbes et Dictons Populaires, avec les Dits du Mercier et des Marchands, et les Crieries de Paris aux XIIIe et XIVe siècles, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothéque du Roi, avec deux *fac-simile*. (1831). . . . . 18 fr.
9. Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps, publiées pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothéque du Roi, avec un précis historique et littéraire sur l'auteur, et un *fac-simile*. (1832). . . . . 25 fr.
10. Tableau de Mœurs au dixième siècle, ou la Cour et les Lois de Howel-le-Bon, roi d'Aberfraw de 907 à 948; suivi de cinq Pièces de la Langue française, aux XIe et XIIIe siècles, telle qu'elle se parloit en Angleterre après la conquête de Guillaume de Normandie, et d'une Notice historique sur la Langue anglaise, depuis son origine jusqu'au XVIIIe siècle. (1832). . . . . 12 fr.
11. Les Demandes faites par le roi Charles VI, touchant son état et le gouvernement de sa personne, avec les Réponses de Pierre Salmon, son secrétaire et familier; publiées, avec des Notes historiques, d'après les Manuscrits de la Bibliothéque du Roi. Dix planches et *fac-simile*. (1833). . . . . 30 fr.
12. Partonopeus de Blois, publié pour la première fois, d'après le Ms. de la Bibliothéque de l'Arsenal, avec trois *fac-simile*, 2 vol. (1834). . . . . 45 fr.

Tous ces ouvrages, gr. in-8°, imprimés sur Jésus-Vélin fort, sont vendus séparément, cartonnés.

Partonopeus

DE BLOIS,

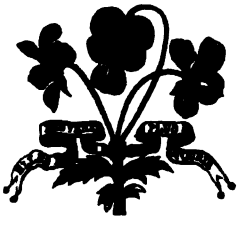
PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,

D'après le Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal,

AVEC TROIS FAC-SIMILE,

PAR G.-A. CRAPELET, IMPRIMEUR,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

M DCCC XXXIV.

OXFORD

Q' li ouel li cournêt el chief
Car ia estoit de mourir pres.
Se demoura gaires apres.
Quelle pria adieu mercy.
Et lame del corps sempty.

Sans vie demoura li corps.
Or li soit dieu misericors.
Quõ les mars a ce veu.
Qui ê a le cuer esmeu.
Et pris fu de dolour et dire.
Qui a paines pot .ij. mot dire.
Morte est li soudainement.
Et de ce se ataint durement.
Qu' li ami ne la prormallent.
Et de ce faut lo chpisõnallent.
Entre lafist a lonnour.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

EXAMEN CRITIQUE

DU POËME

de Partonopeus.

Deus! com il est hardis et fiers!
Et tant parest buens cevaliers!.....

Deus! con se joignent en lui bel
Cuers de lion et cuers d'aignel!
(Vers 8595 à 8600.)

EXAMEN CRITIQUE

DU POËME

DE PARTONOPEUS.

Les grands écrivains françois du siècle de Louis XIV semblent avoir méconnu leurs prédécesseurs dans la carrière littéraire, ou plutôt ils semblent ne s'être occupés que des plus modernes de ceux qui s'étoient illustrés avant eux. Cependant, dans le seizième siècle, Lacroix du Maine, Duverdier, Pasquier, et surtout Claude Fauchet, avoient appelé l'attention de leurs contemporains sur nos anciens poètes. Ceux qui, immédiatement après eux, alloient avoir une si grande influence sur les destinées littéraires de l'Europe, négligèrent leurs avis, rebutés sans doute par l'abus que l'on avoit fait, et que l'on faisoit encore, de l'érudition autour d'eux. Ils se créèrent, pour ainsi dire, un

chaos littéraire qui avoit existé d'abord, et d'où, par la suite des temps, ils firent naître Villon.

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Ce Villon, poète de la fin du quinzième siècle, étoit le dernier des écrivains de la langue romane, et pour l'époque à laquelle il écrivoit, et pour la manière dont il écrivoit. Marot et Rabelais, plus dignes d'être cités que celui dont nous venons de parler, devinrent les types de ce que l'on nomma alors les premiers siècles de la littérature antique. Les modèles étoient heureusement choisis, et les auteurs du grand siècle ne cédèrent pas moins, en les nommant, au bon goût qu'à la reconnoissance : tous durent à ces deux écrivains et des inspirations et des idées, et presque des vers tout entiers [1]. La

[1] La Fontaine, dont on connoît le goût pour le curé de Meudon, n'est pas le seul qui ait été chercher de l'or dans le fumier de l'Ennius françois : on trouve même dans ses écrits peu de ces citations qui font crier au voleur; et là où il a pris le plus, il est difficile de reconnoître le larcin : mais voyez la première scène de l'*École des Femmes*, par Molière :

> Presches, patrocines jusqu'à la Pentecoste,
> Vous seres ébahy quand vous seres au bout,
> Que vous ne m'aures rien persuadé du tout.

Ces trois vers ne sont-ils pas pris mot à mot dans le fragment

langue qu'ils avoient employée ne paroissoit avoir besoin que d'un peu d'amélioration, tandis que ce n'étoit qu'à la manière dont ils s'en étoient servis que l'on devoit attribuer son rapprochement avec le langage moderne. Pour se faire une idée de ce que l'on regardoit alors comme l'ancienne poésie, on n'a qu'à jeter les yeux sur un *Recueil des plus belles pièces des Poètes françois, tant anciens que modernes, depuis Villon jusqu'à M. de Benserade*. Cette compilation fut imprimée en 1692, lorsque La Fontaine, Racine et Boileau vivoient encore.

Au dix-huitième siècle, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'occupa de ces vieux trésors littéraires si long-temps délaissés : parmi ceux

de phrase du Chapitre v, Livre III, de Rabelais : « Mais preschez « et patrocinez d'ici à la Pentecoste, enfin vous serez ébahy, « comment rien ne m'aurez persuadé, etc. » (Édit. de Le Duchat, in-12, tom. IV, p. 35). Racine, dans ses *Plaideurs*, n'a pas moins de grâces à rendre au docteur Chinonnois. Outre la peinture des Chiquanous, il lui doit ces vers remarquables :

Et si dans la province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père, pour sa part, en emboursoit dix-neuf.

« Si en tout le territoire n'estoient que trente coups de bastons à « guaigner, il emboursoit toujours vingt-huit et demi. » (Édit. de Le Duchat, in-12, tom. IV, p. 9.)

qui en firent l'objet d'études spéciales, on peut remarquer Racine, l'abbé Sallier, le comte de Caylus, Lacurne de Sainte-Palaye, l'abbé Lebœuf, Dacier, etc.; mais il falloit exhumer ces richesses enfouies dans la poussière des bibliothéques. Déjà Marot avoit publié les poésies de Villon et le *Roman de la Rose*. Au siècle précédent, les publications de poésies inédites avoient été plus nombreuses; mais le choix des Éditeurs tomboit principalement sur les productions du quinzième, et tout au plus du quatorzième siècle. Barbazan nous fit connoître, le premier, *le Castoiement, l'Ordene de Chevalerie*, et un recueil de Fabliaux des siècles précédens. Mais c'est de nos jours que ces publications sont devenues importantes, et par le nombre et par l'étendue des pièces imprimées, et par les notes dont elles ont été accompagnées. Elles ont éveillé l'esprit de critique, et des recherches sur la grammaire et les productions de la langue romane ont paru, non sans être accueillies avec un zèle que l'on n'auroit pas dû attendre d'un siècle si entièrement dévoué aux intérêts actuels.

En voyant cette disposition des esprits partagée, non par la majorité des hommes éclairés, mais par un assez grand nombre d'entre eux, j'avois pensé qu'il seroit bon de produire des pièces capables de

servir au jugement que l'on voudroit porter sur notre ancienne poésie. En conséquence, j'avois fait le choix d'un certain nombre de compositions poétiques assez étendues, et qui certainement avoient été écrites depuis la seconde moitié du douzième siècle jusqu'après le commencement du quatorzième. Je voulois publier successivement, et suivant l'ordre dans lequel ces écrits ont paru : *Partonopeus, la Vie* (en vers) *de sainte Geneviève, Flores et Blanche-Flor, Berte aus grans piés*, et *le Renard contrefaict* [1]. Des circonstances imprévues ne m'ont pas permis d'exécuter ce projet; mais M. Paulin Pâris, en donnant *Berte aus grans piés*, par Adenez, a concouru, sans le savoir, au perfectionnement du plan que je m'étois proposé, et sans doute il s'en est acquitté plus heureusement que j'aurois pu le faire; je me joins au public pour lui en adresser de vrais remercîmens. Je lui en ai d'autant plus d'obligation, que, malgré tout mon zèle, je n'avois encore copié que les trois premiers des ouvrages dont je viens de parler; et pour

[1] J'espère rendre très probable l'opinion qui me fait regarder *Partonopeus* comme un écrit du douzième siècle : la *Vie de sainte Geneviève* a été écrite avant 1216; *Flores* a dû précéder *Berte aus grans piés*, roman écrit vers 1280; *le Renard contrefaict* est écrit avant 1320.

le Renard contrefaict, qui contient trente-deux mille vers, je n'en ai aujourd'hui même transcrit qu'environ le cinquième.

Avant de m'occuper du poëme que je publie aujourd'hui, je crois utile, je crois nécessaire même, de jeter un coup d'œil sur la langue romane, et de dire quelques mots de cette mère du françois que nous parlons aujourd'hui, et qui semble être devenu le langage universel de la civilisation.

Ayant racheté leurs villes des Gaulois vainqueurs, les Romains se remirent peu à peu de l'effroi que leur avoit inspiré une aussi terrible invasion. Ils pensèrent alors à les soumettre à leur joug. Après avoir conquis les Gaules Cisalpines, ils s'avancèrent au-delà des Alpes, et fondèrent à Aix une colonie, qui, secondée par les Phocéens de Marseille, y introduisit l'usage de la langue latine : le sénat ne tarda pas à réunir à l'empire romain, en qualité de province, cette partie des Gaules dont le nom nous rappelle encore l'époque de son ancienne réunion. Bientôt ils étendirent leurs conquêtes à l'ouest; et lorsque, peu d'années avant l'ère chrétienne, Jules César arriva dans les Gaules, dont il méditoit l'entière conquête, il y trouva en usage le grec apporté par les Phocéens, le latin parlé par les colonies romaines, et la langue celtique innée

au sol, et qui se mêloit plus ou moins aux deux autres. Ce mélange cependant ne put de long-temps former un langage uniforme : aussi voyons-nous, à l'est, l'église de Lyon employer le grec pour faire connoître au reste de l'Église les actes de ses premiers martyrs; c'est en grec que saint Irenée, second évêque de cette ville, combat les hérésies. Le Rhône avoit amené dans cette cité la prédominance du grec avec le commerce des Phocéens. A l'ouest, au contraire, et dans les lieux les moins accessibles aux communications étrangères, la langue natale, le celtique, conserve sa supériorité, et nous paroît exister encore aujourd'hui dans le langage du pays des Basques, dans la Basse-Bretagne, et, au-delà des mers, dans la principauté de Galles. Les irruptions de ces peuples, qui, pour se ruer sur l'empire romain, traversèrent et foulèrent les Gaules, ont dû causer au langage commun des altérations d'autant plus nombreuses, d'autant plus graves, qu'ils y séjournèrent plus long-temps : c'est ainsi que nous retrouvons des traces du passage des Visigoths dans la prononciation gutturale du *oc* des habitans du Midi, dans celle de l'*èquis*, et de l'*j* jota des Espagnols, peuples si long-temps soumis à leur empire.

Clovis à son tour, lorsque, vers 480, il pénétra

dans les Gaules, y trouva, comme Jules César autrefois, trois langues, ou plutôt le mélange de ces trois langues étrangement modifiées par les envahisseurs, les marchands, et même les esclaves, suivant le séjour plus ou moins long qu'ils y avoient fait, selon les communications plus ou moins fréquentes qu'ils avoient eues avec les nationaux. Les Francs aussi y amenèrent leur langue tudesque; mais depuis long-temps ils avoient demeuré sur la rive gauche du Rhin : déjà ils avoient adopté les locutions romaines, et avoient latinisé les mots qui leur étoient propres, et à la signification desquels ils ne vouloient pas renoncer, et l'on en trouve des preuves suffisantes dans les textes qui nous restent des lois ripuaire, salique et bourguignonne.

Le latin étoit alors, et est long-temps resté la langue universelle dans les Gaules; mais ce n'étoit pas le latin des beaux jours de l'éloquence romaine; et si dans la capitale même du monde la langue s'affoiblissoit, combien ne devoit-elle pas recevoir de plus rudes atteintes dans les lieux où tant de causes diverses concouroient à sa destruction. Déjà, au commencement du cinquième siècle, Sulpice Sévère s'adressant à des hommes du midi des Gaules, avoue que ce n'est pas sans crainte qu'il leur parle dans une langue qui n'est pas la sienne : « Quand

« je pense, dit-il dans le premier de ses Dialogues,
« quand je pense que, né Celte, je vais parler à des
« Aquitains, je crains d'offenser leurs oreilles dé-
« licates par la rusticité de mes paroles. »

Appauvrie ou enrichie par tant de mots barbares, la langue latine n'a plus pour se recommander à nous que ses droits de maternité sur la langue romane. La religion chrétienne elle-même, qui la doit conserver, qui doit la sauver d'une entière ruine, ne lui porte pas un moindre préjudice. La version latine des livres saints, la Vulgate, lui a fait perdre ses inversions : l'emploi des verbes auxiliaires, qui nous vient des barbares, détruit la nécessité d'aussi fréquentes mutations parmi les verbes. L'usage des articles a fait supprimer les désinences dans les mots.

Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, dans les premiers volumes de leur histoire littéraire de France, ont soutenu que le latin étoit la seule langue en usage dans les Gaules. Elle étoit en effet, et devoit être encore long-temps, la seule langue légale. Lévêque de la Ravallière leur a répondu que si elle étoit la seule écrite, la langue romane étoit la plus généralement parlée. Je me garderai bien de vouloir prononcer ici sur ces deux opinions, qui me semblent pouvoir se concilier et

être adoptées l'une et l'autre, avec quelques restrictions.

Les plus anciens monumens de la langue romane nous ont été conservés par des historiens françois qui écrivoient en latin : ce sont les sermens prêtés à Strasbourg, en 842, par les deux monarques des Francs et par leurs armées. Le roi des François occidentaux le prononce en romane thioise, et son frère Louis-le-Germanique en romane gauloise, si je puis me servir de cette expression, afin de pouvoir être compris réciproquement les uns par les autres : il falloit donc que ces deux dialectes fussent dès-lors bien établis, pour que l'on eût recours à une semblable formalité.

L'article 17 des canons du concile tenu à Aix en 851, ne nous prouve pas moins l'usage de ces dialectes ; il s'exprime ainsi : *Et easdem homilias quisque transferre studeat in rusticam, romanam, vel theodoscam, quo faciliùs cuncti possint intelligere quæ dicuntur.*

Mais je ne dois m'occuper ici que de la romane proprement dite, de celle qui par la suite nous donnera le françois. La romane tudesque, malgré les efforts de Charlemagne et de sa cour, ne put être reçue en France, et ne put s'établir que dans les contrées limitrophes de l'Allemagne.

J'ai mentionné les plus anciens monumens qui nous restent de la langue romane : cependant l'histoire nous prouve que dès avant la seconde dynastie de nos rois, la langue romane étoit celle du peuple françois. Mais à combien de diversité n'avoit-elle pas été assujettie suivant la différence des lieux, suivant les rapports des localités entre elles. De là vint cette innombrable variété de patois qui ne nuisoient pas moins à l'unité nationale que les différences entre les lois, les coutumes, les poids et mesures, etc., etc. Aujourd'hui encore nous avons peine à y retrouver des traces d'une origine commune. Cependant en Alsace, dans cette province si long-temps allemande, où domine encore généralement la langue germanique, Schoepflin a pu retrouver jusqu'à quarante mots bien certainement d'origine celtique : il les a publiés dans son *Alsatia illustrata*. Je n'en citerai que trois :

Aiquiaisse, pour signifier une *pie*, nous rappelle bien le mot *agace*, encore aujourd'hui employé dans plusieurs provinces pour désigner le même oiseau.

Mesel et *meselerie*, expressions par lesquelles on désignoit encore, au quinzième siècle, le lépreux et son horrible maladie, se retrouvent dans le mot *mesé*, qui, dans le patois alsacien cité par Schoepflin, désigne aussi le lépreux.

Éplue, mot pris pour *étincelle,* est bien le même mot que l'on trouve dans le patois bourguignon pour indiquer la même chose.

Ces diverses manières de parler la même langue ont bien perdu de leur valeur depuis un demi-siècle; malheureusement on n'a publié qu'un petit nombre de glossaires pour les anciens patois, et les poésies écrites dans ces variétés de françois ont été rarement garanties de l'oubli par l'impression.

Tous ces patois se rattachoient à deux dialectes dont nous n'avons pas encore parlé.

Nous venons de voir la langue romane varier à l'ouest et à l'est, de manière à exiger l'usage de l'une et de l'autre lors des sermens de Strasbourg : à présent que nous ne parlons plus que de celle de l'occident, nous sommes forcé d'adopter une nouvelle division qui partagera la langue romane en langue du Nord et langue du Midi; celle-ci a reçu le nom de romane provençale, qui me paroît être la mère de l'espagnol et de l'italien : l'autre fut long-temps désignée par le nom de langue d'*oïl.*

Ici les partisans de notre ancienne littérature se divisent en deux portions fort inégales : les défenseurs de la poésie provençale sont nombreux; ils ont presque tous parlé, et longuement, en faveur de l'idiome de leur choix; ils ont surtout pour

appui l'érudition et les profondes recherches de M. Raynouard, qui a publié, en grand nombre, des morceaux de cette poésie du Midi; il a de plus donné au public une grammaire qui est d'un grand intérêt pour les amis de la littérature romane. Il prépare dans ce moment un ouvrage important qui ne leur sera pas moins utile.

J'ai suivi jusqu'ici, relativement à nos vieilles langues, la marche des faits historiques; mais je ne me suis jamais positivement occupé d'études grammaticales. La grammaire, qui n'est qu'un recueil de préceptes synthétiquement rassemblés par les observateurs des progrès de l'esprit humain dans ses moyens de communication, n'a pu se former qu'à la suite des langues, comme les arts ont toujours précédé les sciences. Je me reconnois donc peu capable d'avancer une opinion dans ce débat; et quelle autorité pourroit avoir la mienne! Qu'il me suffise de déclarer que, le plus souvent, les manuscrits que j'ai parcourus se sont trouvés d'accord avec les règles prescrites par M. Raynouard.

La romane du Nord a-t-elle d'ailleurs beaucoup à regretter en se comparant à celle du Midi? Ce n'est sans doute pas sous le rapport de l'antériorité; car le bon sens, à défaut d'autres preuves, nous démontre que la Provence, ayant la pre-

mière fait partie de l'empire romain, devoit avoir une langue plus fixe, moins variable, et plus en état de résister aux chocs que le latin éprouva dans le Nord, pour être métamorphosé en langue romane. Nous aurions pu remarquer la marche de la langue latine à travers les Gaules, indiquée par les lieux où s'établirent les écoles les plus brillantes : de Lyon elles vont à Autun, puis à Trèves. La langue romane pourroit avoir suivi une progression inverse.

Les écrits, dans ces deux idiomes, n'ont pas été publiés également : ceux de la romane de Provence présentent le plus souvent des chansons, des allégories, des discussions métaphysiques sur l'amour, de ces arguties que l'on peut nommer, dans notre siècle, du marivaudage. Les noms, la vie des auteurs, sont bien connus : beaucoup de ces poètes ajoutent à leur mérite littéraire l'illustration de leurs races. Les écrivains dans la langue du Nord ont souvent gardé l'anonyme : les détails de leurs vies sont, pour la plupart, ignorés; mais leurs ouvrages sont plus nombreux, et surtout de dimensions telles qu'elles en ont long-temps interdit la publication : car, outre les genres de poésies que j'ai particulièrement attribués à la langue provençale, et dans lesquels ils ne sont pas moins riches, les

ouvrages historiques, les traditions anciennes, aussi importantes par leur étendue que par les renseignemens qu'ils nous donnent sur les mœurs et les connoissances de l'époque, peuvent leur être presque exclusivement réservés.

Charles-le-Simple, vers l'an 912, cède la Neustrie aux Normands, qui ne cessoient de ravager toutes les côtes à l'occident de l'Europe, et dès le siècle suivant des héros de cette nation transportent la romane, qu'ils ont adoptée, dans la Grande-Grèce. En 1066, Guillaume-le-Conquérant la porte au Nord, et l'impose aux peuples qu'il a vaincus. Peu après nous trouvons une chronique écrite en vers romans alexandrins ou de douze syllabes. On y raconte dans ce langage, et suivant ce mètre, les événemens qui regardent le couvent de Saint-Péterborough. Ces faits commencent presque à la conquête de Guillaume, et leur récit ne s'interrompt qu'en 1133. Le douzième siècle nous présente une plus ample collection de poésies romanes, et l'on trouve dans chacune d'elles, malgré les nombreuses fautes des copistes, un style plus pur, et bien plus de poésie que l'on n'en avoit vu jusque-là.

Les prétentions de part et d'autre doivent cesser, aujourd'hui que les deux variétés de l'idiome roman, depuis long-temps confondues, ont donné

naissance à la langue françoise parlée dans toute l'Europe. Je crois que la prééminence réclamée en faveur du langage du Midi vient de la fausse idée que l'on s'est formée sur l'époque de la renaissance des lettres.

Après la chute de l'empire d'Occident, après la déposition d'Augustule vers l'an 476, la civilisation semble arrêtée : la religion et les lettres humaines n'ont pas moins à souffrir de la part des vainqueurs : le plus grand nombre, il est vrai, ont embrassé le christianisme, mais en même temps ils ont adopté les hérésies du temps ; et leur intolérance, comme un sentiment commun à tous les hérésiarques, ne leur a pas permis plus de ménagemens pour les monumens des arts que pour la vie des hommes. Ce n'est plus, comme dans les Gaules, des bandes de dévastateurs qui ravagent tout sur leur passage, mais des hommes qui veulent s'approprier le sol qu'ils ont envahi. Rome a souffert aussi de leur génie destructeur ; mais réunis autour du centre commun des chrétiens, autour de l'unité religieuse, ces peuples n'ont pas abdiqué le pouvoir intellectuel. Le latin est devenu la langue sacrée : sa puissance n'existe que dans les limites de la cité immortelle, et de là le souverain pontife bénit et la ville et l'univers : autour de Rome, les

barbares ont imposé leur langage, et aucun lien sympathique ne réunit les peuplades de l'antique Ausonie.

Dans les Gaules, le flambeau des lettres n'est pas encore éteint : ces contrées, qui n'avoient pas abandonné le principe catholique, devoient en même temps conserver le foyer destiné à faire renaître les lumières. Sous la première dynastie de leurs rois, les François ont favorisé les sciences : on trouve encore saint Grégoire de Tours et Fredegaire, les derniers des historiens qui aient écrit en latin sous la première race. Dans le silence des cloîtres on retrouve çà et là quelques vestiges de littérature : malgré leurs foibles efforts, les progrès de la barbarie menacent toute l'Europe d'une entière obscurité. Mais les temps vont changer : Charles Martel repousse de nos contrées la fureur d'envahissement qui animoit les sectateurs d'une hérésie judaïque; les campagnes de Tours ont vu l'anéantissement des hordes musulmanes. Pépin son fils a passé les Alpes, et délivré le saint père du joug de fer que les Lombards faisoient peser sur l'Église : Charlemagne leur succède, et les efforts que ses ancêtres avoient faits pour repousser la barbarie, il les emploie pour procurer la renaissance des lettres. Le rétablissement de

l'empire d'Occident renoue les liens qui unissoient l'Italie et le nord de l'Espagne aux Gaules, devenues la première contrée de l'Europe : il établit cette école du palais qui, plus tard, devint la base de l'Université de Paris. Dans chacun de ses palais il fonde une bibliothéque, qu'il met à la disposition des amis des lettres : son exemple n'a pas de moins salutaires effets. Un seigneur de sa cour, duc de Frioul, nous représente l'idée du luxe littéraire de cette époque. D. Luc d'Achery nous a conservé le testament de cet homme peu connu dans l'histoire. Il y lègue à ses héritiers près de cent ouvrages, tandis que six cents ans après, au moment où l'imprimerie va multiplier les moyens des communications littéraires, la bibliothéque de Charles VI, commencée par Philippe de Valois, Jean et Charles V, nous offre à peine neuf cents volumes. Charlemagne a ouvert de nouveaux rapports avec l'empire de Bysance, avec le califat d'Orient; les Mahométans et les Juifs espagnols donnent à la France quelque idée des travaux littéraires des anciens Grecs et de l'état des lettres dans l'Orient.

Louis-le-Pieux, si éloigné de son père par son intelligence du pouvoir, le suit cependant fidèlement dans ses vues pour la restauration littéraire. Il ordonne aussi que toutes ses bibliothéques soient

ouvertes aux hommes studieux; il veut qu'on leur prête les ouvrages dont ils auront besoin hors des palais qui les renferment.

Sous les successeurs de ces princes auxquels les sciences doivent tant, les divisions intestines, les incursions des Normands, ne permettent guère à la civilisation de suivre les routes qu'ils lui avoient tracées. Cependant les fondemens de l'Université de Paris ont été posés : bientôt cette colonne de l'unité catholique va se développer à travers les nuages qui obscurcissent l'horizon; les nations se presseront près d'elle, et chacune apportera en tribut ce qui doit servir à sa solidité.

A la fin du dixième siècle la famille des Capétiens monte sur le trône des François; c'est à elle que se rattachent tous les progrès que les peuples vont faire dans les voies de la civilisation. C'est dans le siècle suivant que vont reparoître les historiens, les poètes françois qui écrivent dans un latin un peu négligé : à côté d'eux les poètes de la langue romane vont faire entendre leurs premiers accens, et dans le douzième siècle nous allons trouver de nombreuses preuves de l'excellence de cette langue nouvelle. Au siècle précédent on trouve, il est vrai, quelques vers de Guillaume IX, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. Mais c'est bientôt

après que va apparoître dans tout son éclat la langue romane, qui ne doit plus finir que par sa métamorphose dans celle que nous parlons aujourd'hui, et qui est devenue la parole du monde chrétien.

Il falloit bien qu'avant le treizième siècle la langue romane présentât des productions importantes, puisque dès-lors on la trouve répandue dans toute l'Europe civilisée.

En 1275 maestro Martino da Canale traduisit en françois l'histoire latine de Venise, « parce que, « dit-il, la langue françoise cort parmi le monde, « et est plus délitable à lire et à oïr que nulle « autre. »

C'est en françois que Brunetto Latini, mort en 1295, écrivit son *Trésor*, « pour chou que la par- « léure en est plus délitable et plus commune à « toutes gens. »

Les deux romanes se sont confondues dans leur passage avec les pieux croisés à travers les mers; elles ont été portées ensemble par les chevaliers de l'Europe dans l'Orient, où elles vont former ce langage singulier qui, aujourd'hui encore, conserve le nom de langue franque, et est généralement parlé dans les parties de l'Asie qui avoisinent notre Europe. Nos pélerins guerriers ont rapporté dans leur patrie les histoires, les contes et les

fables natifs de l'Orient. C'est sans doute par cette voie que nous est parvenu, entre autres, cet apologue que Marie de France nous a donné sous le titre du *Muset qui quist femme*. On ne le trouve nulle part jusqu'à la version des fables de Bidpaï, faite seulement à la fin du dix-septième siècle. On doit, je pense, regretter sous ce rapport que La Fontaine n'ait pas eu connoissance de ces poésies d'un auteur du douzième siècle, dont M. de Roquefort a enrichi notre littérature.

Les monumens littéraires du douzième siècle, que j'ai presque appelé l'âge d'or de la poésie romane, ne sont ni aussi nombreux, ni aussi purs qu'on le pourroit penser d'après ce que j'ai dit; mais je crois devoir attribuer leur rareté et la corruption du style qu'ils présentent, aux continuateurs qui ont allongé les récits, augmenté les ouvrages qu'ils recopioient par des détails, par des inventions de leur étroit génie. Lassés même du joug de la rime, ils ont fini par les traduire en prose, et leurs efforts malheureux ont causé la destruction ou l'altération des originaux. Je crois devoir dire sur ces ouvrages dont la date est bien constatée, quelques mots qui serviront à prouver ce que j'avance. J'ai déjà parlé de la Chronique de Saint-Péterborough : les deux romans de Wace ou

Gace sont aussi des chroniques rimées. Le premier, encore inédit, que l'on nomme le *Roman du Brut*, est une fidèle traduction de l'ouvrage fabuleux sur l'origine des rois d'Angleterre, et qui fut écrit en latin par Geoffroy ou Galfred de Montmouth au douzième siècle. L'autre poëme, publié récemment par M. Fréd. Pluquet, est, sous le nom de *Roman de Rou*, une histoire des Normands avant la cession de la Neustrie, depuis qu'ils en furent les maîtres, et des premiers rois après la conquête d'Angleterre. Ce second ouvrage paroît imité des Annales d'Orderic Vital. L'auteur lui-même affirme qu'il doit le sujet qu'il a traité à Benoît de Sainte-More, trouvère anglo-normand, son contemporain. Des ouvrages historiques ne pouvoient s'adapter aux fantaisies des trouvères qui vinrent ensuite : les fables et les lais de Marie de France ne leur offroient pas plus de facilités; mais les premières branches du *Roman du Renart* sembloient prêter un cadre facile aux continuateurs : celui de *Partonopeus* ne pouvoit pas être augmenté sans que l'on altérât le texte primitif, et quatre vers insérés dans le corps de ce poëme sont la base des accroissemens qu'on voulut lui donner : les voici tels qu'ils sont dans un manuscrit du treizième siècle :

Ne dirai plus à ceste foiz
Ne ses dolors ne ses destroiz :
Mais là avant, quant ge dirai
Ses aventures et devrai.

En promettant ainsi les aventures du neveu de Sornegur, on voit que le nouvel auteur s'est préparé à la publication de ce que Legrand d'Aussy a nommé la seconde partie de ce roman, et qui lui a présenté si peu d'intérêt qu'il a renoncé à en donner un extrait. M. de Roquefort, après, a dit quelques mots de cette seconde partie, mais il lui a reconnu le même défaut que lui reprochoit Legrand.

Ce n'est pas sans intention que j'ai donné le nom de poëme à l'ouvrage que je publie : c'est qu'il est, à mon avis, un véritable poëme épique, suivant toute l'acception de ce mot. Qu'est-ce en effet qu'un poëme épique? Ici malheureusement, comme en presque tout ce qui est affaire de sentiment, nous ne trouvons pas une définition bien exacte; mais adoptons, faute de mieux, celle des anciennes écoles; et quoique les exemples nous fussent plus favorables, bornons-nous à celle-ci, que l'on exprimoit ainsi : « C'est le récit poétique d'une action merveilleuse admettant des épisodes, mais à la condition qu'ils proviennent naturellement du sujet,

qu'ils y rentrent sans peine, et qu'ils ne nuisent point à l'intérêt de l'action principale, dont l'unité est fortement recommandée, et dont la durée doit être circonscrite à un temps assez court. » Ces règles ne sont nullement en opposition avec le *Partonopeus;* on n'auroit à reprendre que l'extrait de Darès le Phrygien, qui sert d'avant-scène.

En effet, la jeune héritière de l'empire de Constantinople, la belle Mélior, pressée par ses peuples de leur donner un maître en choisissant un époux, envoie de tous côtés des messagers chargés de chercher l'homme capable de satisfaire aux désirs de ses vassaux, et de faire le bonheur de sa vie. Les récits de ceux qui ont visité la France excitent sa curiosité, et lui font naître l'envie de connoître le neveu du roi de ces contrées. A l'aide d'arts magiques elle se transporte dans ce pays, y voit, y admire le jeune prince; et par une suite d'artifices surnaturels, elle l'amène dans sa capitale, où elle le rend invisible aux autres hommes, en même temps qu'il ne les peut apercevoir. Il faut remarquer que, suivant les croyances du temps, la magie étoit considérée comme une haute science, qui, loin d'être incompatible avec la religion, exigeoit autant de foi que de savoir : c'est ainsi que plus tard on a vu les philosophes hermétiques recom-

mander à leurs adeptes la pureté des mœurs et la sainteté de la vie, comme le moyen nécessaire d'arriver à la connoissance du grand œuvre.

Après avoir, et contre son gré, et dès la première nuit qui suivit l'arrivée du prince, accordé à Partonopeus le don d'amoureuse merci, elle se retire avant le jour; elle l'a supplié de ne pas chercher à la voir ou de force ou par artifice. « De cette indiscrétion viendroit, dit-elle, une grande infortune pour les deux amans : la jouissance d'un pouvoir surnaturel doit sans doute être achetée par des conditions qui s'opposent à l'abus que l'on en pourroit faire. » La jeune impératrice arrache elle-même son amant à l'espèce de torpeur qui semble lui avoir tout fait oublier pendant une année de séjour auprès de son amie. Bien différente d'Armide, c'est elle qui lui apprend l'envahissement de la France par les hordes du Nord, et qui l'excite à aller défendre sa patrie, et à s'illustrer pour se rendre plus digne du trône impérial qu'elle le destine à partager avec elle. Il part, mais non sans renouveler la promesse qu'il lui a déjà faite, de ne jamais essayer à la voir sans son aveu. Ses combats, ses victoires en France, forment un épisode qui sort sans effort du sujet même, sert à faire connoître la valeur, la générosité du comte de Blois,

et les autres qualités éminentes qui doivent le rendre de plus en plus intéressant. Sa mère, affligée d'une absence qui doit lui laisser encore de longues inquiétudes, cherche les moyens de l'arracher à sa douce amie : le prince évite le piége au moment d'y tomber, et revient confier à Mélior l'involontaire infidélité dont il a manqué de se rendre coupable envers elle. Une seconde absence, pendant laquelle on emploie sur son esprit tous les efforts de la tendresse maternelle et des principes religieux, le conduit à une trahison dont il aura long-temps à souffrir. Son amante, privée de son pouvoir par la faute du prince, l'abandonne, puisqu'elle ne peut plus cacher ses secrets amoureux. Ses remords le poussent à une pénitence volontaire dont il cherche la fin, en se livrant, dans les Ardennes, aux bêtes féroces qui infestent ces forêts. Son désespoir pouvoit le conduire à une mort prochaine, lorsque l'arrivée d'un navire lui apporte et consolation et secours. Le tournoi, dont le vainqueur doit obtenir la main de l'impératrice si indignement trompée par lui, lui donne les moyens d'obtenir sa grâce, et c'est enfin du champ de la gloire qu'il passe dans les bras de celle qui doit couronner son amour.

Rien, ce me semble, ne répugne ici aux lois

assez peu précises que nous avons trouvées pour le poëme épique. La durée de l'action ne s'étend pas trop loin; elle commence au milieu de septembre 510.

Cil Cloevis, cil rices rois,
Ala cacier en Ardenois
Après la feste Sainte-Crois.
(Vers 525.)

L'exaltation de la Sainte-Croix est fixée au 14 novembre. Le prince Partonopeus reste plus d'un an dans le pays où l'a conduit la barque magique, dans laquelle il est entré lorsqu'il s'égara à la chasse. Il reste auprès de Mélior plus d'un an, car

Passé estoit l'autre setenbre
Quant del roi Cloevis li menbre.
(Vers 1895.)

On lui apprend la mort du roi, et l'invasion des Sarrasins qu'il doit aller repousser. Clovis est mort le 29 novembre de l'an 511. Sans nous arrêter à ses divers voyages, nous trouvons fixé aux premiers jours de l'an 512 son combat avec Sornegur, l'Agamemnon des hordes sarrasines. Après quelque séjour en France il retourne à Chief-d'Oire, et y demeure une demi-année :

Et sont cil demi-an ensamble.

(Vers 4191.)

Quant li demis-ans est pasés.

(Vers 4195.)

Après ce temps le comte de Blois revient en France : c'est alors qu'ébranlé par les prières de sa mère, cédant aux injonctions de l'évêque de Paris, il reçoit la fatale lanterne qui va devenir l'origine de tous ses maux. Il arrive à Chief-d'Oire, et le lendemain, banni et honteux, il repart pour la France, où, renfermé dans le château de Blois, il se livre à sa douleur pendant une année : alors, ne consultant que son désespoir, il va dans les Ardennes se livrer à la rage des bêtes féroces. La belle Urraque, sœur de Mélior, arrive heureusement auprès de lui, le console par de feintes espérances, le conduit à Salence, et le jour fixé pour le tournoi il se présente dans l'arène, y remporte de nombreux avantages, et est proclamé, par les juges du tournoi, le plus digne entre les prétendans de la jeune et belle impératrice, qui l'accepte pour époux le jour de l'Ascension, c'est-à-dire le 16 mai de l'an 513.

Mais ce qui décide le plus en faveur de l'argument que j'avance, c'est la poésie qui règne dans

cette composition, et qu'il est si facile d'y sentir malgré l'ancienneté du langage. L'invocation qui se trouve au commencement du prologue ne me semble le céder en rien à celles des poëmes d'Homère et de Virgile. Le récit de la gloire et de la destruction de Troie, emprunté à Darès le Phrygien, me paroît agréable et assez fidèle. Il forme l'avant-scène, et l'on y trouve ce sentiment qui reparoîtra non moins énergiquement dans l'épisode de Sornegur, que la ruine des empires les plus puissans, des armées les plus redoutables, provient toujours de la séparation des intérêts des rois d'avec ceux des peuples, discorde que l'on doit toujours imputer à de faux et perfides conseillers, qui, dans un esprit d'égoïsme, font assaut en même temps d'adulation et de servilité avec les uns, d'insolence et de tyrannie avec les autres. Anchise et le comte Marès sont les types des camarillas de nos jours.

Le combat singulier de Partonopeus contre Sornegur n'a présenté à MM. Legrand d'Aussy et Roquefort qu'une suite trop longue de vers et de détails fastidieux. Je suis loin de partager leur opinion. Dans cette partie dramatique du poëme, rien ne me semble surabondant : le sujet n'en est pas moins intéressant que celui du combat d'Hector et d'Ajax :

là il s'agit de la possession d'Hélène et de ses trésors, ou plutôt du sort de la Grèce asiatique et de la Grèce européenne; ici, c'est le sort de la France, ou plutôt le sort de la civilisation contre la barbarie, de l'unité catholique contre le schisme de Mahomet qui doit être réglé. Dans Homère, comme dans notre vieux poète, les combattans sont intéressans de part et d'autre; mais leur cause est intervertie : Hector, le pieux Hector, le modèle des pères, des fils, des époux et des citoyens, combat contre le droit pour faire triompher la force brutale; le farouche Ajax, plus digne de porter les armes pour une cause injuste, est chargé de soutenir les droits de la civilisation. Embarrassé de débrouiller le nœud qu'il a tissu, le vieil Homère ne trouve, pour se sauver des inconséquences dans lesquelles il s'est engagé, que de rendre le combat égal de part et d'autre, et de charger la nuit d'en interrompre le cours, sans assigner une suite à ce combat si intéressant, qui alors ne reste plus que comme une de ces escarmouches fanfaronnes dont on seroit tenté de rire, si la vie de deux grands hommes n'y avoit pas été compromise.

Partonopeus s'est arraché aux charmes d'une vie délicieuse, et, ce qui est plus pour un héros fran-

çois, pleine d'amour et de sentiment, pour venir au secours de sa patrie, et s'opposer à son asservissement sous un joug étranger. Il est jeune, un peu trop jeune, si l'on veut lire XIII ans avec les manuscrits, au lieu de XVI ans que le sens indique. La dame qu'il adore ne lui a pas, comme Andromaque, représenté les dangers qu'elle aura à courir s'il succombe dans la lutte à laquelle elle l'excite à prendre part. C'est elle qui lui donne des conseils d'une morale chrétienne, d'une prudence généreuse qui réduit la sagesse de Nestor à très peu de chose.

« Allez, doux ami, lui dit-elle, la France a « besoin de vous : dans sa détresse elle réclame vos « efforts; volez à sa défense. Dans votre patrie « vous trouverez peines et combats; gloire aussi, « car c'est ainsi qu'elle s'acquiert. Le bon roi Clovis « est mort : Blois, l'héritage de vos pères, cerné « de toutes parts, ne peut se conserver que par « votre présence.

« Soyez preux en armes, franc et libéral en « toutes choses. A tout bon chevalier offrez aide et « richesses. N'épargnez ni argent, ni habits, ni au- « tres fournimens de guerre. Que votre parole soit « toujours sacrée. Humble avec les pauvres, soyez « honnête et modeste avec tous vos compatriotes.

« Portez à Dieu tout honneur et révérence; crainte « du Seigneur est augmentation de hardiesse et « accroissement de prudence. Soyez fidèle à votre « amie, et ne cherchez pas à la voir contre sa dé- « fense. C'est pour son bonheur; c'est pour le vôtre « surtout, que vous en supplie humblement votre « amie Mélior. »

C'est en effet par suite de ces conseils, par l'exemple de sa bravoure, par sa générosité, par sa popularité, qu'il rallie les François, qu'il les ramène à la défense de leur roi et de leur patrie. C'est ainsi qu'il attire un grand nombre de chevaliers étrangers sous les drapeaux de son pays; c'est ainsi qu'il rappellera la victoire quelque temps infidèle.

Sornegur, le chef, l'Agamemnon des Sarrasins, se rapproche d'Ajax par sa valeur, et par quelque chose de sauvage qui se démêle dans le caractère de l'un et de l'autre; mais, plus généreux, plus civilisé que le héros grec, il reconnoît de lui-même la faute qu'il a faite de s'abandonner à l'homme qui lui a enlevé l'amour des peuples à la tête desquels il marche. Malgré l'appui qu'il compte trouver dans les rois qui lui obéissent, il sent qu'il ne peut hasarder la vie de tant d'hommes qui lui sont soumis. Il sent qu'il ne peut leur faire partager les risques auxquels il a eu le tort de les exposer; il se

repent de sa foiblesse pour Marès. Il ne croit pas tout perdu; mais il en appelle à sa valeur, et, nouveau Décius, c'est sa propre vie qu'il veut exposer, et c'est dans cette vue, dans la seule idée d'épargner le sang des hommes, qu'il adresse son défi aux François. En passant, remarquons que, pour faire ce défi, il est obligé d'avoir recours à un clerc, tandis que le roi de France lit lui-même la lettre qu'il reçoit, et que lui seul répond au nom de son peuple.

Partonopeus a obtenu d'être le champion de ses compatriotes. Dans les deux armées les préparatifs se font avec une égale prévoyance. Les Sarrasins ne s'occupent que du matériel : pleins de foi, les François vont au pied des autels passer la nuit dans le jeûne et la prière.

Le combat commence : le récit n'en pourroit guère être abrégé sans être tronqué, sans perdre du dramatique nécessaire au poëme. La victoire, d'abord incertaine, semble se fixer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Partonopeus, qui parfois a paru accablé et réduit à se battre en désespéré, a repris ses avantages; cependant son adversaire peut, comme il l'a déjà fait lui-même, recouvrer des forces imprévues. Ce n'est pas la nuit qui va suspendre et abandonner ce procès indécis, elle

n'est pas venue, et le poète ne veut pas avoir recours à un moyen aussi commun. La trahison de Marès, qui, à tout prix, veut reconquérir les bonnes grâces de son souverain, va terminer l'action, et donner à Sornegur le moyen de signaler sa générosité et toute sa grandeur d'âme. Les rois sarrasins ont eux-mêmes puni la trahison de Marès par la mort de ce comte. La paix réunit les guerriers de l'une et l'autre armée : les François s'honorent en comblant de richesses leurs redoutables adversaires; et la confiance est si bien rétablie entre eux, que Sornegur laisse auprès du comte de Blois le fils du roi Fabur, son neveu, pour que ce jeune homme puisse apprendre la langue et les usages des François : précieux monument de cette domesticité de la jeunesse, qui faisoit de chacun des palais des grands une école de gymnastique, de courtoisie, et de toutes les vertus sociales et religieuses.

Cependant la sœur de Clovis, la mère du comte de Blois, aveuglée également par l'amour maternel et par la superstition, reproche à son fils les engagemens qu'il a pris loin de la France. Elle le croit tombé dans les filets de Satan; elle a imploré le secours du monarque françois, et nos mœurs actuelles répugnent à l'adoption de sem-

blables moyens. Partonopeus échappe au piége au moment où il va succomber : le nom, le souvenir de son amante indiscrètement rappelé, est un talisman qui repousse les piéges qu'on lui a tendus, qui résiste à tout, même au breuvage amoureux qu'on lui a fait prendre. Il fuit, et de retour près de la princesse de Bysance, il confesse sa faute et en obtient le pardon ; mais bientôt il va se rendre inexcusable.

Mélior, l'impératrice de Constantinople, l'amante de Partonopeus, qui n'a à se reprocher qu'une trop grande tendresse pour lui, trahie par son amant, et perdant, par la faute de ce prince, le pouvoir surnaturel qu'elle avoit, se livre à de longs et pénibles regrets. Elle ne lui adresse que peu de reproches, et sa douleur n'exprime que le chagrin de perdre un amour qui faisoit tout son bonheur.

Le prince françois n'échappe à la mort que par l'intervention de la sœur de l'impératrice, qui, belle et bonne, met tout en usage pour le renvoyer sain et sauf.

De retour à Blois, il se dérobe à la tendresse et à la reconnoissance de ses compatriotes : il adresse de vifs reproches à sa mère; il se condamne lui-même à ne voir personne, et à ne vivre que des alimens les plus grossiers. Son désespoir est silen-

cieux; s'il parle seul, c'est Dieu, c'est la Trinité, c'est la mère de Dieu, qui sont les objets de ses supplications.

Pères du ciel, fait-il, merci.
. . . . . .
Doz Jesucriz, vrais Diex, vrais hom,
Et filz es Diex, par ton doz nom,
Par ton savoir, par ta vertu,
Conseille moi donc de salu;
Conforte moi de mes dolors,
Et bonement me fais secors.
(Vers 5393 et suiv.)

Seinte Marie, virge mère,
Qui concéus en toi ton père,
Et enfantas contre nature
Ton créator, tu créature.
(Vers 5405 et suiv.)

Il reproche à la Mort sa cruelle partialité, qui lui fait enlever les bons, et laisse les méchans poursuivre leur criminelle carrière. Le suicide lui semble le seul moyen de se dérober à ses affreux chagrins; mais comment pourroit-il se livrer à ce terrible acte de désespoir? ses sentimens religieux s'opposent d'ailleurs à ce qu'il prenne ce parti. Ce sont les bêtes féroces qu'il a tant redoutées dans les Ardennes, dont il veut affronter la furie. Il exécute ce dernier projet, et cet abandon de lui-

même semble avoir servi de modèle au désespoir d'Amadis, lorsque, sous le nom du *beau Ténébreux*, il s'égare au milieu des déserts; mais le bon sens du poète du douzième siècle le retient dans de justes bornes; et s'il livre son héros à des projets insensés, il ne l'y laisse pas assez longtemps pour rendre son salut impossible : la bonne Urraque, la sœur de Mélior, s'est approchée sans le savoir des lieux où il s'est exilé; elle le reconnoît, le console, l'encourage par de fausses confidences, et le détermine à la suivre à Salence, principauté dont elle jouit sans partage. Là elle lui prodigue les soins d'une sœur. L'espoir qu'elle a fait renaître chez lui est le plus puissant des remèdes qu'elle emploie : en lui fournissant des armes pour le tournoi dont la main de Mélior doit être le prix, elle le fait renaître à la joie, et excite sa confiance au point d'attendre avec impatience le signal de nouveaux combats.

Cependant la bonne et constante Urraque va souvent visiter sa sœur; elle écoute ses plaintes avec une rigueur qui semble contraster avec sa bienveillance naturelle, mais c'est pour le bien des deux amans qu'elle affecte une sévérité qui est loin d'elle. Elle lui demande des détails sur le tournoi futur, et sur les combattans qui doivent y

paroître. Les musulmans d'Asie, de concert avec les Européens orientaux, doivent s'y réunir sous les enseignes de l'empereur d'Allemagne : les Anglois, les François et les Espagnols, doivent marcher sous la bannière de France, et auront son roi pour chef.

L'énumération de ces rois de la péninsule peut nous donner quelques notions sur le temps où le poëme fut composé : je crois donc devoir m'y arrêter quelques instans. Parmi les rois musulmans de la péninsule on remarque ceux de Valence, de Dénia, d'Orihuela, d'Almérie, etc.; or la plupart de ces monarchies éphémères ne parurent qu'à la fin de la dynastie des Ommiades ou califes d'Occident, qui finit en 1031. On y voit aussi un roi de Carthage,

A cui grans pans d'Espaigne afiert.

Ces mots me semblent désigner le commencement de la dynastie des Almoravides en 1094, où Joseph Ben-Taxfin n'étoit pas encore entièrement maître de l'Espagne mahométane.

Les rois chrétiens de la péninsule qui figurent dans ce tableau rendent encore cet aperçu plus remarquable, car à peine dans ce temps apparoissoient-ils dans l'histoire. Bientôt ils vont se réunir

contre les musulmans, et par leurs efforts communs les expulser de la vaste étendue de terrain qui a rendu le califat d'Occident rival de celui de l'Asie.[1]

Il est à propos, je le pense, de faire remarquer les nombreux anachronismes commis par le poète. Sous l'héritier immédiat de Clovis paroissent les mahométans, dont le premier établissement en Espagne ne remonte qu'à l'an 711; tandis que la mort de Clotaire est fixée par l'histoire à l'année 561. Gaudins-le-Blond, qui sera le fidèle compagnon d'armes du prince françois pendant toute la durée du tournoi, s'est converti à la foi chrétienne à la suite de la bataille de Tours, gagnée en 732 par Charles Martel.

Ce tournoi, dont l'action est narrée avec élégance, et traitée avec cet esprit qui a déjà si avantageusement décrit le combat singulier de Partonopeus et de Sornegur, ce tournoi, qui va terminer l'épopée

[1] Les rois de Galice et de Navarre sont les seuls rois chrétiens de la péninsule qui soient mentionnés ici. Par Galice on doit entendre les couronnes réunies de Galice, de Léon, et la principauté des Asturies. C'est presque aux temps de la conquête musulmane qu'il faut remonter pour trouver l'origine de ces souverainetés. La Navarre devint royaume indépendant en 831, les royaumes de Castille et d'Aragon ne comptent qu'en 1033 et 1034, c'est-à-dire peu après l'extinction du califat d'Occident.

dont nous nous occupons, et conduire le comte de Blois à la possession de l'empire et de son amie, a fait naître de singulières idées à plusieurs hommes de mérite qui se sont occupés de notre poëme.

L'empereur d'Allemagne, qui n'y est pas peint en beau, forme un parti pour vaincre les François : leur roi est malmené et démonté. Partonopeus, qui s'en aperçoit, court au monarque françois, le remet à cheval, et criant : Montjoie Saint Denis! repousse ses adversaires. C'est en vain que Clotaire ou Lohier le remercie : le comte de Blois, qui veut rester inconnu, répond en grec aux avances des François, mais ne laisse pas ignorer au prince que ce n'est pas la première fois qu'il vient à son secours. M. Legrand d'Aussy a cru voir dans cet accident une allusion à la bataille de Bouvines; mais il me semble qu'entre ces deux faits les rapports sont bien différens : à la bataille de Bouvines l'empereur Othon, excommunié, se ligue avec le roi d'Angleterre, naguère excommunié aussi, avec le comte de Flandre, avec le comte de Boulogne, et plusieurs autres seigneurs mus par des motifs divers, mais toujours personnels. Ce n'étoit point contre le monarque françois, c'étoit contre l'unité françoise, et surtout contre l'unité de l'Église, qu'ils s'étoient réunis.

Ici l'ordonnateur du tournoi, craignant d'en rendre les suites dangereuses, a groupé les chevaliers, malgré leur croyance religieuse, en deux partis, dont l'un doit être commandé par le roi de France, et l'autre par le roi d'Allemagne. Le roi d'Angleterre marche à la tête de la ligue qui est sous les ordres du roi françois. Il ne peut donc y avoir aucun rapport avec la bataille de Bouvines. On pourroit seulement, du cri de *Montjoie* proféré par Partonopeus, déduire que la composition de cette épopée ne doit pas remonter au-delà de Louis-le-Gros. Parmi ceux qui, dans cet estour, se distinguent, on compte les Sarrasins, et surtout le soudan de Perse. Que pouvoient avoir à démêler, avec l'action de Bouvines, ces princes non chrétiens, non Européens?

Cherchons donc ailleurs les moyens de fixer, d'une manière approximative, l'époque de la composition de ce poëme.

M. Legrand d'Aussy paroît la placer au douzième siècle. M. de Roquefort reporte au commencement du treizième siècle cette date, et les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui se sont chargés de la continuation de l'histoire littéraire de France, me semblent avoir adopté l'opinion de ce dernier auteur. Cependant tous ne

parlent que d'après les manuscrits de la Bibliothéque du Roi : aucun d'eux ne paroît connoître le manuscrit de Dom Lobineau, que possède la Bibliothéque de l'Arsenal.

Pour le moment, je me bornerai à indiquer les différences les plus remarquables que l'on y rencontre : malgré les nombreuses lacunes du manuscrit de l'Arsenal, malgré la perte des derniers feuillets qu'il nous fait regretter, c'est encore le seul qui nous offre le *Partonopeus* en entier.

Le prince s'étoit égaré à la chasse; il arrive à Chef-d'Oire; il y trouve Mélior, qui le renvoie, au bout d'un an, à la défense de son prince et de sa patrie. Après une infidélité involontaire, il retourne à Chef-d'Oire. A son second voyage en France, sa mère lui arrache la promesse de voir la princesse, et il reçoit d'elle le funeste présent de la lanterne enchantée. Sa trahison, sa fuite, son désespoir, sa retraite à Blois, son départ pour les Ardennes, son retour à Salence, le tournoi entre les chevaliers des diverses parties du monde, tout se trouve également dans les trois manuscrits; mais, dans le manuscrit de l'Arsenal, la suite du tournoi est fort différente, et elle annonce bien la conclusion de l'ouvrage. Le soudan de Perse, qui ambitionnoit le prix du tournoi et la main de Mélior,

mécontent du jugement qui l'en prive, défie Partonopeus : un nouveau combat a lieu entre ces deux chevaliers. Le soudan y périt. Partonopeus, vainqueur de nouveau, reçoit le sceptre impérial avec la main de Mélior, fait épouser la belle Urraque au roi de France, et la gente Persewis à Gaudins, son frère d'armes, auquel il donne ses comtés de Blois et d'Angers.

Ces divers récits, aveo celui des apprêts des noces de tous ces héros, sont compris dans plus de douze cents vers.

Dans les deux autres manuscrits, au contraire, après le jugement du tournoi, le soudan se retire mécontent.

Li soudans s'en part toz marriz
Et confonduz et desconfiz;
Moult pensse à venger sa grevance,
Moult s'affiche de sa venjance,
Moult se claime las et chaitif;
Li suen s'en vont morne et pensif;
Partonopex remaint toz liez.....

Le détail de ses noces n'occupe pas quatre-vingts vers. On n'y dit rien du mariage d'Urraque ni de celui de Gaudins.

C'est alors que commence ce que MM. Legrand d'Aussy et de Roquefort ont nommé la seconde

partie du roman, et qu'ils n'ont pas jugée digne d'être extraite : ce n'en est en effet qu'une prolongation qui offre peu d'intérêt, qui ne produit rien, et qui ne se termine pas. On est étonné du nombre de ces continuateurs qui, ayant agrandi la carrière, ne peuvent la parcourir jusqu'au bout. Dans le manuscrit de Saint-Germain, et presque immédiatement après *Partonopeus de Blois*, on trouve le joli roman de *Flores et de Blanche Flor*, qui a été également allongé et dégradé par un écrivain postérieur, qui ne l'a pas non plus terminé.

Si, comme on le pense, le manuscrit de Saint-Germain appartient au commencement du treizième siècle, avant que l'on ait entrepris de gâter le poëme il devoit s'être écoulé un certain temps pour qu'il eût pu acquérir de la célébrité, et ce n'est pas trop demander que d'en reculer la composition primitive jusqu'au milieu du douzième siècle.

Dans le manuscrit de la Bibliothéque de l'Arsenal, une infinité de mots attestent une ancienneté incomparablement supérieure à celle du manuscrit que M. de Roquefort regarde comme écrit au treizième siècle. Le titre du poëme, *Partonopeus*, en est lui-même une preuve; car, avec quelque esprit que l'on défende une cause contraire, il me semble

hors de doute que, dans l'idiome roman, *Deus* a dû précéder sa modification *Diex*. Je pourrois alléguer bien d'autres mots : je me bornerai à un seul. Le mot *doloive*, venu de *diluvium*, me semble bien plus près de l'usage de la langue latine que ceux que l'on y a substitués par la suite, et on ne le trouve point dans des œuvres postérieures au douzième siècle.

Déjà j'ai parlé du tort qu'avoient fait à nos anciens écrits les continuateurs qui, dans les siècles suivans, recopièrent nos vieux poëmes en les améliorant, suivant eux, en les dépravant, suivant nous. Les copies que nous présentent les manuscrits de Saint-Germain et de la Bibliothéque du Roi, sont dans ce cas. Avec de grandes augmentations, de graves altérations à notre épopée, nous avons à déplorer des mutilations considérables; et, sans le manuscrit plus ancien de Dom Lobineau, nous aurions à regretter et le dénouement, et quelques morceaux précieux, tels que celui sur lequel j'appelle l'attention du lecteur, et dont je vais donner une version littérale, que l'on pourra confronter avec le texte, vers 10640 et suivans.

Après avoir parlé de la toilette que firent les chevaliers pour paroître aux noces de l'impératrice, le poète décrit celle des dames :

« Les dames y mirent plus de temps; il n'y eut « plis dans leurs habits qu'elles ne voulussent as- « sortir au genre de leurs traits. Elles sont étroite- « ment vêtues de dentelles d'or et d'argent, depuis « le poignet jusques aux hanches, qui, chez elles, « devoient être blanches et belles. C'est en pied « qu'elles se font parer, ajuster, estreindre. C'est « par-devant qu'elles laissent tomber les pendans « de leurs ceintures. Souvent elles se regardent « pour éloigner tout ce qui pourroit messeoir à « leur beauté. Leurs tresses sont en bandes, et plai- « samment entrelacées de fils d'or et d'argent. La « chevelure est habilement apprêtée. Les visages « furent soigneusement lavés d'eau de rose. Qui « plus en vouloit faire, avoit d'avance préparé « toutes choses. Mais telles furent douées de si « grande beauté, que peu s'occupèrent de leurs « ajustemens.

« Au lacer fut le plus grand embarras : ici, il est « trop haut; là, il est trop plat : voilà trop d'ou- « verture : ce nœud me va mal; il est trop lâche; « il est trop serré : ce pli ne me plaît nullement : « regarde tout autour de moi : présente-moi le « miroir : regarde par-derrière, je verrai par- « devant : fais un plus grand tour par ici : décou- « vre-moi la bouche un peu plus : ce pli touche trop

« à mes yeux; baisse-le : tire en haut, tire en bas;
« un peu plus bas, au milieu du front : de ce côté,
« tire un peu en arrière, j'en aurai la face plus
« ouverte : hausse un peu : ne bouge : à présent,
« quand ce poil qui traverse mon sourcil sera écar-
« té, je n'aurai plus rien à désirer. Qu'en penses-tu?
« dis, pour l'amour de Dieu! — Madame, j'ai beau
« regarder, je n'y vois rien à redire. Certes, sous
« votre bon plaisir, de beaucoup d'autres vous serez
« enviée. »

Ce petit fragment sur la toilette d'une dame, ce colloque entre elle et sa suivante, indiquent-ils que les choses soient changées? je ne le crois pas.

Ce poëme de *Partonopeus* a dû avoir dans son temps quelque célébrité, puisque nous le retrouvons en espagnol, en vieil allemand et en danois. Ce n'est pas, il est vrai, une version espagnole que l'on en a faite : il a perdu, dans cette langue, tout ce qui en faisoit l'ornement poétique; ce n'est plus qu'un véritable roman dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. On connoît plusieurs éditions de cette traduction imprimées dans la Péninsule aux quinzième et seizième siècles. La seule que j'aie pu me procurer porte ce titre :

Libro del efforçado cavallero conde Partinuples, que despues fue emperador de Constanti-

nopla. — Burgos, en casa de Juan de Junta, in-4°.

On en cite deux autres éditions imprimées, l'une à Tarragone, en 1488, in-8°, et l'autre à Alcala de Heñares, en 1513, in-4°.

On peut voir un extrait de ce roman espagnol dans la *Bibliothéque universelle des Romans*, mois de décembre 1779.

Au dix-septième siècle le théâtre espagnol s'empara de ce sujet : dans la quatrième partie du *Laurel de Comedias*, Madrid, 1653, in-4°, on trouve *le Comte Partinuples*, comédie fameuse de doña Ana Caro, Andalouse que l'on surnomma la dixième Muse. Dans cette pièce, où l'on accumule tous les incidens du roman, avec quelques autres qui lui sont étrangers, l'impératrice, sous le nom de Rosaure, joue le rôle d'une véritable *sorcière* : ce fut aussi sous le nom de Rosaure que la troupe italienne du petit Bourbon fit paroître un canevas où l'impératrice est seulement aidée par une de ses cousines, élevée dans la connoissance de l'art magique. Dans les portraits de jeunes princes que lui fait voir cette cousine, nommée Aldore, Rosaure choisit le comte Parti-Napoli. Le reste me paroît semblable à la pièce espagnole, autant que j'en puis juger par l'extrait que nous en donne Desboul-

miers dans son *Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre italien*. Les acteurs y avoient joint de grands éloges de Louis XIV, et de flatteuses prédictions pour ce prince.

En 1781, M. Legrand d'Aussy, dans un quatrième volume qu'il ajouta aux Extraits de Fabliaux qu'il avoit publiés en 1779, fit connoître l'original, et revendiqua pour la France ce précieux poëme. L'extrait qu'il en donna, écrit d'une manière élégante, devoit plaire à la plupart des lecteurs; mais on lui reprocha vivement ses infidélités, comme on l'avoit accusé d'en avoir commis tant d'autres dans ses Extraits de Fabliaux. Je ne puis l'en justifier; je suis même forcé de joindre mes reproches à ceux qui lui ont été adressés : il faut avouer pourtant que le parti qu'il prit de défendre les anciens poètes du Nord contre les prétentions des troubadours, lui attira des observations piquantes de la part des protecteurs de la poésie provençale. Voici toutefois un exemple de la liberté assez habituelle que prenoit Legrand d'Aussy dans ses traductions de nos anciens poètes. Après avoir peint Mélior versant ses chagrins dans le sein d'Urraque, et se repentant de ses rigueurs passées, l'auteur ne laisse pas échapper l'occasion de louer les dames, et voici ce qu'il en dit dans les vers 7095 et suivans :

« Lorsque Dieu fit toutes les créatures, il les orna « de ses dons : selon l'amour qu'il portoit à chacune « d'elles, il leur partagea ses présens; il aima les « dames par-dessus tout, et voilà pourquoi il leur « donna beautés et biens. Il fit de terre tout ce qui « est sous le ciel; mais le cœur des dames, il le fit « de miel, et il leur donna plus de courtoisie qu'à « nul autre. Dieu les aima, c'est pour cela que je « les aime, que mon amour ne sent ni soif ni faim. « Je tiendrois Dieu quitte de son paradis, si les « dames au beau visage n'y entroient pas. »

Voici maintenant comme Legrand d'Aussy a rendu ce passage :

« Lorsque Dieu plaça sur la terre les différentes « créatures qui l'habitent, il leur départit à cha- « cune un don particulier. Le cerf eut la vitesse; le « taureau la force; pour les femmes, il leur donna « en partage la beauté. Quant à leur cœur, il le for- « ma, non de terre, comme tout ce qui est terrestre, « mais de miel pur, et il se plut à le rendre ainsi « plus doux que tout ce que produit l'univers. C'est « pour cela qu'il les aime; c'est pour cela que je les « aime aussi, moi; et s'il excluoit de son paradis « ce sexe aux yeux enchanteurs, ma foi, je le re- « mercierois de son paradis. »

Cette citation, comme on peut le voir, indique

plutôt une paraphrase du texte qu'une infidélité véritable. Le nouvel Éditeur de Legrand d'Aussy (édition de 1829) a mis ici cette note :

« Cette pensée forme une des odes d'Anacréon. « Notre romancier a pu la connoître par quelques « traductions du temps, comme il a connu la fable « de Psyché employée par lui précédemment. »

N'est-il pas singulier que cet Éditeur, qui avoit sous les yeux le texte original, puisqu'il en a publié plus de cinq cents vers, n'ait pas pensé à s'assurer de l'exactitude de ces vers, qui lui ont fait naître l'idée d'une imitation d'Anacréon, avant de s'occuper de cet ancien auteur. Anacréon, dont la première publication est due à Henri Estienne, ne se trouve pas indiqué dans les vers d'Éverard de Béthune, qui contiennent une Notice des Poètes classiques que l'on connoissoit au commencement du treizième siècle. C'est que l'on est trop porté aujourd'hui à confondre la restauration des lettres et des études littéraires sous Charlemagne et ses successeurs, avec la renaissance des études grecques en Europe après la prise de Constantinople, la fuite des savans Bysantins, et la protection que leur accordèrent Nicolas V, Léon X et François Ier.

Je ne sais pas non plus jusqu'à quel point est fondée l'imputation de plagiat faite à notre poète

relativement à Apulée : je vois en effet, dans la fable de Psyché et dans *Partonopeus*, ici une amante, là un amant, défendre à la personne aimée la vue de l'autre; mais ôtez à Apulée le sens allégorique qui fait tout le charme de son épisode, il ne restera plus qu'un véritable conte de fée. Otez à *Partonopeus* le mystère et la prohibition qui fait le nœud du poëme, il restera encore un roman de chevalerie avec des descriptions pleines de charmes, des parties dramatiques très animées, et des tableaux de mœurs précieux pour la finesse de l'observation.

Les derniers écrivains latins sont restés, il est vrai, le plus anciennement dans la mémoire des peuples qui remplacèrent l'empire romain, mais je n'ai encore rencontré aucune mention d'Apulée dans les anciens auteurs qui pût justifier l'imputation d'un plagiat, qui se borneroit d'ailleurs à l'emprunt du mode de mystère, tandis que les deux fables sont entièrement différentes.

En 1813, M. de Roquefort a publié un Examen critique de *Partonopex*, inséré dans le Tome IX des Notices sur les Manuscrits de la Bibliothéque, publiées par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce travail occupe 84 pages in-4°, et renferme plus de 1200 vers cités; mais M. de Roque-

fort n'ayant consulté que l'un des manuscrits de la Bibliothéque du Roi, a souvent été induit en erreur dans ses jugemens : on peut encore lui reprocher d'autres fautes, que l'on ne peut attribuer qu'à une grande précipitation. Comme il relève assez durement les infidélités de M. Legrand d'Aussy, on devoit s'attendre à trouver plus d'exactitude dans son travail.

Revenons aux manuscrits que nous avons employés pour cette publication : le premier, et pour ainsi dire le seul dont nous ayons fait usage, est celui que j'ai désigné sous le nom de Dom Lobineau, à qui il appartint jadis, ou de l'Arsenal, du nom de la Bibliothéque publique qui le possède aujourd'hui : c'étoit le seul en effet qui présentât le poëme complet et terminé; mais de nombreuses lacunes laissent beaucoup à désirer du texte : la pagination, faite dans les temps modernes, n'en indique aucune trace; toutefois un homme qui s'est occupé postérieurement de cet ouvrage, M. de Paulmy, à ce que l'on croit, a marqué les endroits où il avoit reconnu ces injures du temps, et les signatures apposées au verso de chaque huitième feuillet nous donnent une idée de la valeur de ces pertes. La plus grave et la plus regrettable de ces lacunes, malgré toute son étendue, avoit échappé

à cet annotateur : elle est de tous les feuillets de la signature VIII, et par conséquent là il manque environ 1280 vers, qui contenoient vraisemblablement le récit des actions du tournoi pendant la fin de la deuxième journée, et pendant toute la durée de la troisième et dernière. On devoit aussi y trouver le commencement des débats élevés entre les juges chargés de désigner, parmi les champions, ceux qui leur paroissoient avoir mérité le prix : la fin de la lacune se trouve répondre au milieu du discours du vieil Ernols, qui résume avec beaucoup de justesse tous les exploits dont ce jeu guerrier a été la cause.

Pour les premières lacunes, nous avons cru pouvoir les remplacer par les fragmens que nous avons empruntés au manuscrit de la Bibliothéque du Roi n° 1830, du fonds de Saint-Germain-des-Prés n° 1239, non pas que ces morceaux, d'une orthographe différente, puissent nous présenter l'équivalent de ce que nous avons perdu; car nous devons douter que les vers cités, et qui nous paroissent annoncer les projets du continuateur, fussent dans le poëme original. D'une autre part, dans ce manuscrit de Saint-Germain nous ne trouvons pas toujours ce qui se présente dans l'autre, et qui étoit destiné à servir au but unique du premier

auteur. Après le vers 6100 de notre texte, on en remarque une assez grande quantité d'autres qui, sans compter une digression assez obscure sur la difficulté d'accorder la chasteté avec la beauté, nous donnent des détails intéressans sur l'origine de Persewis, sur la naïve expression de ses jeunes sentimens, et sur ce besoin d'aimer qui porte les jeunes personnes à laisser tomber leur amour sur le premier objet qui leur en paroît digne. On y voit une peinture animée de la tendre amitié d'Urraque pour sa sœur et pour Partonopeus. Toutes ces choses ont été passées sous silence par le continuateur, parce qu'elles ne tendoient point au nouveau but qu'il s'étoit proposé.

Cependant le nombre des vers empruntés à ce dernier manuscrit répond assez exactement à celui que les lacunes de l'autre nous font regretter, et nous avons cru qu'on nous pardonneroit cette restitution; mais pour la lacune de 1200 vers environ indiquée plus haut, il ne m'a pas paru possible d'y suppléer à l'aide de l'autre manuscrit, qui offre plus de 1500 vers à cet endroit, et ces vers s'éloignent trop du cadre du premier auteur, et, avouons-le, du bon sens, pour remplacer ceux qui manquent.

En effet, au nom des rois chargés de prononcer,

Amfors déclare que l'on a trouvé six champions dignes d'épouser l'impératrice ; trois sont chrétiens, les autres sont païens. L'un de ceux-ci n'a pas même été nommé pendant le tournoi. Parmi les chrétiens, il place au premier rang le roi de France, quoique l'impératrice ait déclaré plus haut que ce prince ne prétendoit point à sa main, et qu'il ne pourroit pas même s'unir avec elle, puisque Partonopeus, dont elle a été l'amie, est le très proche parent de ce prince.

Enfin Partonopeus de Blois, qu'il nomme le chevalier à l'écu d'argent, est désigné par le titre de neveu du roi de France, quoique rien ne l'ait encore fait connoître : l'auteur ajoute seulement que l'on ne sait d'où il vient.

L'impossibilité de faire accorder cette marche avec la reconnoissance du prince de Blois par le roi de France et les François, ne nous a pas permis d'employer ce fragment, dont le but est inconciliable avec le plan de l'auteur original.

Quant aux deux autres manuscrits de la Bibliothéque Royale, ils sont tous deux sur vélin, et sur trois colonnes. Celui qui nous a fourni les supplémens aux lacunes passe pour être du treizième siècle; mais les variantes que l'autre manuscrit présente doivent le faire regarder comme postérieur.

J'ai déjà indiqué quelques anachronismes : je n'ai pas besoin de faire remarquer les autres, comme, par exemple, l'empereur d'Allemagne qui figure au tournoi, tandis que l'empire d'Occident ne fut reconstitué qu'au neuvième siècle. Les erreurs relatives à la géographie sont bien plus graves encore, et même s'opposent souvent à ce que l'on puisse reconnoître le théâtre des actions de ce poëme. Le prince de Blois, égaré dans les Ardennes, arrive au bord de la mer, où il trouve le vaisseau enchanté qui le transporte à Chef-d'Oire. Or, quelle est cette ville? elle ne peut être que Constantinople, d'après ce que dit Mélior au vers 1337 :

Tote Besance est mes empires;

et aux vers 4559 et 4561 :

Je fui fille l'emperéor,

. . . . . .

De Costantinoble fu sire.

Cependant le nom que l'on donne ici à cette cité désigne une ville placée à la source ou à l'embouchure d'un fleuve; car *oire* signifioit, dans la langue d'alors, ou *voyage*, ou *un grand cours d'eau*. Il faut donc entendre par là le Bosphore.

Les premiers voyages de Partonopeus pour se

rendre en France et pour revenir à Chef-d'Oire, se comprennent bien mieux : en quinze jours la barque magique l'a transporté à l'embouchure de la Loire, d'où un plus petit bâtiment le conduit jusqu'à Blois. Après y avoir rassemblé des guerriers, et avoir fait lever le siége de cette ville, il se dirige vers Pontoise, où se trouvoit le roi de France, tandis que l'armée ennemie étoit campée à Gisors. Chaars, où se passent les premières actions militaires, est aussi situé dans le Vexin, entre les deux autres villes.

La marche du prince me paroît convenablement tracée. Mais quand, après une année de pénitence volontaire, le héros chrétien s'abandonnant au désespoir, va dans les Ardennes, il est difficile de concevoir l'arrivée par mer, dans ces lieux, de la belle Urraque, qui ne met ensuite que huit jours pour ramener le prince à Salence, île assez voisine de Ténédos, qui ne se trouve éloigné que d'une journée de chemin de Constantinople. Dans le premier voyage des Ardennes à Chef-d'Oire, l'intervention de la magie suffit à l'explication des faits; mais ici ce sont des moyens tout humains qu'emploie le poète. Pourtant il a dit au commencement que les Ardennes étoient bien plus étendues et plus agrestes autrefois : qu'elles alloient depuis

Cherbourg jusqu'en Russie; mais comment accorder cette explication, qui donne bien la direction de l'ouest à l'est, avec la position de l'Albigeois, qui indiqueroit une position du nord au sud, à moins de croire que la princesse Urraque arrivât dans les Ardennes par la mer du Nord, ce qui ne rendroit guère possible la promptitude de son retour à Salence en huit journées, comme nous venons de le dire.

Quoi qu'il en soit, nous serions embarrassé si nous voulions trouver la place de notre poëme dans l'une ou l'autre des deux grandes sections que l'on prétend introduire dans l'ordre de nos vieilles épopées. Les vers de huit syllabes, l'adoration continuelle pour les dames, quelque exagérée qu'elle soit, ne peuvent suffire à le faire comprendre dans les romans de la Table Ronde. L'action, qui commence lors des dernières années de Clovis, ne devroit pas le faire ranger non plus parmi les romans carlovingiens : cependant cette invasion des Musulmans du Nord, cet arrangement entre le roi de France et les étrangers, le lieu où se fait cet accommodement, le Vexin, dont chaque armée occupoit une capitale : l'une, celle du Vexin françois, et l'autre, celle du Vexin normand, nous prouvent, ce me semble, d'une manière assez évi-

dente, qu'il devroit appartenir aux romans de cette seconde section.

On a encore reproché à l'auteur de ce poëme une contradiction qui n'est qu'apparente. Mélior, objecte-t-on, se dit fille unique (vers 4569, 70 et 71) :

> Mes pères par argu fu cers
> Desço que fui petis en bers,
> Qu'il n'auroit nul autre oir que moi.

En conséquence il lui donne une éducation toute masculine, au moins sous le rapport intellectuel, et pourtant, bientôt après, Urraque est représentée comme la sœur chérie de la jeune impératrice. Mais de ce que l'empereur n'auroit pas d'autre héritière à l'empire, peut-on conclure qu'il ne devoit pas avoir d'autres enfans. Cela signifie, je crois, que n'espérant plus avoir d'enfant mâle, il dut la préparer à lui succéder.

Ce raisonnement a sans doute été fait très anciennement, car le traducteur, ou plutôt l'imitateur castillan n'a pas manqué d'éviter un semblable reproche, en faisant naître Urraque d'un commerce illégitime de l'empereur avec une demoiselle étrangère.

Je ne finirai pas sans faire, en peu de mots,

l'histoire de la présente publication. Je connoissois Partonopex par l'extrait de Legrand d'Aussy, et par les deux manuscrits de la Bibliothéque du Roi; mais le récit incomplet qui m'étoit offert n'excitoit que bien foiblement mon intérêt, lorsque le hasard me fit rencontrer ce poëme terminé, dans un manuscrit de la Bibliothéque de l'Arsenal, qui me fut prêté de la meilleure grâce possible. J'en copiai, non sans quelque peine, les premiers vers, et je les mis sous les yeux de M. le comte Corbière, qui, par son crédit et ses bons conseils, avoit si puissamment contribué à ma publication des *Fables inédites*, etc. Après avoir reconnu le mérite des morceaux que je lui soumettois, il m'engagea à copier ce manuscrit, en m'aidant des deux autres de la Bibliothéque du Roi pour suppléer aux nombreuses lacunes de celui de l'Arsenal. J'hésitois à me charger d'une aussi lourde tâche : cependant, à diverses reprises, je me mis à cette copie, qui fut terminée au commencement de 1830; les événemens de juillet en retardèrent la publication.

J'avois entendu parler d'un manuscrit du même poëme qui avoit appartenu à M. le marquis Garnier, pair de France. On m'assuroit que M. de Monmerqué, conseiller à la cour royale de Paris, l'avoit en sa possession. Je ne connoissois point ce ma-

gistrat : cependant je me présentai chez lui, et j'en fus accueilli avec une rare affabilité : rien de surprenant à cela ; la modestie accompagne toujours le vrai savoir. Il n'avoit pas le manuscrit que je cherchois, mais il avoit copié celui de la Bibliothéque du Roi, et à cette copie il avoit ajouté à la marge les variantes des deux autres ; il avoit de plus joint celles du Codex du marquis Garnier, qu'il avoit eu quelque peu de temps à sa disposition. Quoique celles-ci fussent en petit nombre, elles suffirent pour me faire regarder ce texte comme postérieur encore aux deux de la Bibliothéque du Roi. Il eut la bonté de me prêter cette copie, qui contenoit en outre une infinité de notes pleines d'érudition et de goût, dont je me suis servi avec beaucoup d'avantage ; et c'est avec un bien vif empressement que je consigne ici l'expression de toute la reconnoissance que je lui dois pour cette aimable communication.

A. C. M. ROBERT,
Conservateur de la Bibliothéque
de Sainte-Geneviève.

Partonopeus

DE BLOIS.

CORRECTIONS.

TOME PREMIER.

Dans l'*Examen critique*, au lieu de *Legrand d'Aussy*, lisez *Le Grand*, en deux mots, comme le porte l'édition faite du vivant de l'auteur.

PAGE 1, vers 12.

Diables soit sors et Deus moie.
Lisez : Diables soit sors et Deus *m'oie.*

PAGE 3, vers 63.

Por la saison qui..... bele.

Le mot omis est illisible dans le Ms. de l'Arsenal. Il y a *qui est novele* dans le Ms. de Saint-Germain, et *est tant bele* dans celui qui appartenoit au marquis Garnier.

PAGE 5, vers 110.

Li biens que on en bien la liut.

Lisez : *l'aliut*, d'alluer, placer, établir. Le Ms. n° 6985 porte *l'eluit*, l'élise, le choisisse.

PAGE 6, vers 157.

Tormente et fondres en estors.
Lisez : Tormente et *foudres* en estors.

PAGE 15, vers 427.

Qui à contés et à demaines.
Lisez : Qui *à contes* et à demaines.

PAGE 29, vers 839.

Et trestuit sont covert enson.
Lisez : Et trestuit sont covert *en son.*

PAGE 43, vers 1229.

De moi detraire ou de trencier.
Lisez : De moi detraire ou *detrencier.*

PAGE 84, vers 2453.

Ce doit estre quansés, me die.

Lisez : *qu'ainse*, selon le Ms. de Saint-Germain; et *qu'einsi*, d'après le Ms. n° 6985.

PAGE 104, vers 3030.

Li rois engient desor le fès.
Lisez : Li rois *en gient* desor le fès.

PAGE 113, vers 3306.

Et son brant mi li cuens de Blois.
Lisez : Et son brant *nu* li cuens de Blois.

PAGE 122, vers 3563.

Et ne porquant por tote mire
Lisez : Et ne porquant, por tote *m'ire*.

PAGE 148, vers 4338.

Et folement sovraigne acieve.
Lisez : Et folement *s'ovraigne* acieve.

On lit *son regne* dans le Ms. de Saint-Germain.

TOME SECOND.

PAGE 75, vers 7216.

Quant le dolouje ot Dex finé.
Lisez : Quant le *doloive* ot Dex finé.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Ces deux nouveaux volumes contiennent un Poëme national, inédit jusqu'à ce jour, et qui, à plus d'un titre, appartenoit à la *Collection des anciens Monumens de l'Histoire et de la Langue françoise*. Un ouvrage de cette importance, dont les littératures espagnole, angloise, allemande, danoise, se sont enrichies; qui a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre; qui a été traduit de la langue castillane par un François, comme composition originale dans cette langue, méritoit bien d'être imprimé en entier, et présenté, sous sa forme primitive, au pays qui l'a produit. Cet acte de reconnoissance nationale s'exécute un peu tardivement, mais il devoit s'accomplir.

C'est sans doute un sujet d'étonnement pour les étrangers, que la publication des principaux ouvrages de notre ancienne littérature, si curieuse, si abondante, ait été si long-temps dédaignée ou négligée. Mais peut-

être n'est-ce ni par dédain ni par négligence que tant de précieux Manuscrits attendent encore le jour de l'impression. Il faut considérer la marche des temps et des événemens littéraires, car les lettres ont leurs destinées, comme les trônes, les peuples, les États.

Au commencement du XIIe siècle, époque de mouvement et de progrès dans les esprits et les institutions, notre langue commence à prendre un caractère distinct entre les différens idiomes qui se partagent la France. Des écoles s'élèvent dans les cathédrales et dans les monastères pour l'instruction de la jeunesse. Les moines copient sans relâche les anciens manuscrits, et occupent à ce labeur, qui a son côté religieux, un grand nombre de scribes; mettant ainsi à l'abri de nouveaux désastres le précieux héritage des lettres antiques, pendant que le génie françois prépare une littérature indigène. Les récits, les traditions populaires, sont d'abord recueillis et mis en rimes. De là nombre de contes, fabliaux, chansons et autres petits poëmes, appropriés au goût, au caractère et à l'esprit françois. Mais les *Trouveurs* se multiplient rapidement; ils élargissent le cercle de leurs compositions, et nous avons, presque dès la formation de la langue, de véritables poëmes, dépositaires des traditions historiques et nationales, monumens des exploits

guerriers, des aventures chevaleresques, des mœurs et des usages de nos pères. Telle est en effet l'importance des sujets qu'embrassent les Romans dits *de Charlemagne,* ou *des Douze Pairs,* et ceux qui s'y rattachent par le genre de composition et le choix des personnages, comme le poëme de *Partonopeus* [1], qui remonte jusqu'à Clovis.

Ces chants de gloire et d'amour charment les descendans des preux. Le mouvement une fois donné, l'imagination des Trouvères veut un plus libre essor; et quittant le domaine de la réalité, ils exploitent, avec un nouveau succès, les prouesses merveilleuses du grand Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde. Avidement recherchées, lues, chantées, récitées, toutes ces productions font, pendant plus de trois cents ans, les délices de la nation. Les copies s'en multiplient : « Chascun « veult les véoir et tenir au plus haut anglet de sa « librairie. » Le nombre des poètes augmente encore, et ils s'essaient dans des genres nouveaux. Nous avons des Apologues, des Romans allégoriques et satiriques; et le xve siècle (1401) s'ouvre avec une littérature, sinon parfaite, du moins presque complète dans toutes ses

[1] Voyez ci-après, p. lxj, l'Examen critique de ce Poëme, par M. Robert.

parties. Mais déjà l'abaissement de la féodalité et le déclin de la chevalerie avoient privé nos longs poëmes de leur plus puissant intérêt. Sous le rapport de la langue, cette littérature étoit restée imparfaite, et c'est une des principales causes de l'oubli dans lequel elle est tombée rapidement; car les poëmes vivent par le style, encore plus que par la nature des sujets, et pendant près de trois cents ans le style de nos Trouvères n'a presque point varié. Rome avoit frappé d'interdiction la langue françoise.

Sous le règne de Charles V, une poésie plus vive, plus légère, plus délicate, s'empare des esprits. On écrit en prose l'histoire réelle des hommes et des choses. La langue, mieux élaborée, perd de sa rudesse, s'épure, s'améliore. Les institutions, en changeant de forme, n'avoient point changé le goût et le caractère dominant de la nation, toujours éprise de bravoure et de galanterie. Les romans de chevalerie ne perdirent pas tous leurs attraits. Un assez grand nombre fut mis en prose, pour en rendre l'intelligence plus facile. « Mais ce qui « montre l'ignorance et le mauvais goût des transla- « teurs, dit Le Grand d'Aussy [1], c'est que nos meilleurs

[1] Avertissement de sa traduction de Parténopex, *Fabliaux*,

« Romans furent précisément, à deux ou trois près, « ceux qu'ils négligèrent. Ainsi délaissés, les bons ou- « vrages tombèrent dans un tel oubli, que l'on ignora « s'ils avoient existé. Pendant ce temps, les nations « voisines, qui avoient mieux su les apprécier, les tra- « duisoient dans leur langue;..... et il se trouva des « François qui, de bonne foi, les croyant étrangers, « les retraduisirent de ces langues étrangères dans la « nôtre. »

Mais ce qui acheva de ruiner notre littérature romane, ce fut l'invention de l'imprimerie, qui répandit si merveilleusement le goût des études grecques et latines. Dès cette époque, l'idiome national reçoit une vive impulsion; il s'éclaircit, il revêt des formes nouvelles; il a même bientôt à lutter contre l'envahissement de l'idiome latin : « Qu'étoit d'ailleurs la vieille France », dit l'un des plus zélés et des plus habiles restituteurs de nos anciennes épopées [1], « son histoire, ses mœurs

---

tome IV, p. 257, édit. de 1779-1781; et p. 198, tome V, édit. publiée par A. A. Renouard, *Paris*, 1829, 5 vol. in-8°, avec figures.

[1] *Lettre à M. de Monmerqué sur les Romans des Douze Pairs de France*, en tête de *Li Romans de Berte aus grans piés*, publié par M. Paulin Pâris. *Paris*, 1832, in-12.

« et sa littérature, pour des écrivains qui ne rêvoient « plus qu'aux moyens de renouveler les siècles de Rome « et d'Athènes », ou dont les *Muses*, comme dit Boileau, *en françois parloient grec et latin?*

Les presses françoises produisent donc une multitude de livres de religion, d'auteurs grecs et latins; mais il faut encore satisfaire le goût inné des lecteurs, et l'on imprime aussi une foule de Romans en prose, traductions tronquées, défigurées, de nos plus anciens poëmes. Pour les textes originaux, ils demeurèrent ensevelis dans la poussière des *Librairies*, quand ils ne furent pas dépecés par les parcheminiers.

On sait ce qui advint au *Roman de la Rose*, qui eut pendant plusieurs siècles une vogue si prodigieuse. Amour, allégories, satire, morale, chevalerie même, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour charmer les lecteurs; mais il auroit subi le sort des autres Romans, sans les vifs débats littéraires dont il fut l'objet, surtout sans les violens sermons du chancelier Gerson, qui, en le condamnant du haut de la chaire à un éternel oubli, lui rendit une vie nouvelle et de nouveaux lecteurs, tout comme le firent de nos jours les Mandemens des Vicaires-Généraux contre les OEuvres de Voltaire et de Rousseau.

« *Exterminetur talis liber, absque ullo usu in futurum* » ! s'écrioit Jean Gerson ; aussi le *Roman de la Rose* fut-il un des premiers ouvrages françois imprimés par le premier imprimeur de Paris, Ulric Gering ; mais il le fut d'après les copies les plus récentes du xve siècle, c'est-à-dire, altérées, dénaturées, et par des hommes qui entendoient à peine le françois qui se parloit alors : le livre fut presqu'illisible. Dans cet état cependant il eut plusieurs éditions, et il obtint enfin les honneurs de la traduction en prose par l'humble chanoine Jean Molinet, de Valenciennes, qui le *moralisa cler et net* au commencement du xvie siècle. Mais Clément Marot montra une hardiesse bien dangereuse en publiant, en 1527, une édition de ce même *Roman de la Rose*, avec addition de ses vers, rajustement des anciens, gloses dans le texte, changemens et substitution de mots nouveaux aux mots du vieux langage, ce qu'il motive ainsi : « Pour laquelle chose restituer en meilleur estat, et plus « expédiente forme pour l'intelligence des lecteurs et « auditeurs, nonobstant la foyblesse du mien petit en- « tendement et indignité de rural engin, ay bien voulu « relire le présent livre dès le commencement jusques « à la fin. »

En toutes choses, de la liberté à la licence il n'y a

qu'un pas. On fit pour la traduction de Marot ce qu'il avoit fait lui-même pour le texte primitif, et plus encore; d'où l'on peut juger si les lecteurs des éditions postérieures devoient se flatter de connoître l'ouvrage de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung. Les rapides et brillantes destinées de la langue, du XVIe au XVIIe siècle, arrêtèrent heureusement le zèle plus qu'inconsidéré des réformateurs de nos anciens poëmes, et sous aucun rapport nous ne pouvons nous en plaindre.

Si l'exemple de Marot eût été suivi, son système de traduction eût inévitablement prévalu, à cause de la variation du langage, et toutes les productions de nos vieux Trouvères eussent été traitées et maltraitées comme le *Roman de la Rose,* dépouillées des agrémens qui ne sont qu'en elles, et du mérite qui leur est propre : il ne faudroit plus songer à les réhabiliter. Marot, avec tout son esprit et son beau langage, n'a pu racheter les défauts du poëme qu'il habilla à sa mode, le désordre du plan et de la conduite, l'absurdité du merveilleux, les froides allégories de Bel-Accueil, fils de Courtoisie, de Malle-Bouche, de Dame-Oiseuse, de Faux-Semblant, de Dame-Nature, du prestre Genius, etc., etc., qui ont inspiré les fictions non moins ternes et affectées du pays de Tendre, des fleuves d'Inclination, d'Estime,

de Reconnoissance, des villages de Soumission, de Complaisance, d'Orgueil, de Médisance, dans le roman de *Clélie*.

Nous sommes parvenus à une époque, la plus favorable peut-être pour remettre au jour et explorer avec avantage les productions littéraires du moyen âge. Chaque chose a son temps. La direction que suivent les Lettres n'est pas due au seul caprice du goût et de l'imagination des écrivains. La nature des événemens, les nouvelles découvertes, l'enchaînement des circonstances, disposent les esprits à tel genre d'études et de recherches plutôt qu'à tel autre. Dans le siècle dernier, des savans, des philologues, des antiquaires, des hommes titrés même, furent pour ainsi dire les précurseurs de la régénération romane qui s'opère aujourd'hui. Vers le milieu de ce siècle, Barbazan publia un Recueil de Contes et Fabliaux dans la langue même des Trouvères. En choisissant ce genre de poésies, il procédoit avec discernement et avec connoissance du goût et des mœurs de la société de son temps, société d'intrigues, de mœurs faciles, de littérature satirique et frivole; mais il se trouva que cette société et cette littérature étoient encore mieux pourvues d'intrigues, de licence, de malignité et de nonchaloir, que nos vieux

Fabliaux. Ils ne produisirent aucune sensation ; on aimoit la dissipation et les folles lectures, mais on répudia un plaisir qu'il falloit obtenir au prix d'un peu d'étude.

Le Grand d'Aussy fit une nouvelle tentative, en donnant une agréable imitation plutôt qu'une traduction des Fabliaux, qui trouvèrent alors un plus grand nombre de lecteurs. C'est de cette époque, marquée par les travaux analogues des Tressan, des Caylus, des Sainte-Palaye, des Paulmy, que s'est manifestée une sorte de tendance à renouer connoissance avec la littérature romane. Tout ce que l'esprit humain a de plus parfait étoit émané de notre langue moderne, et avoit rempli le vaste cercle de la littérature, lorsque survint la révolution de 1789.

Dès-lors, il y a eu perturbation incessante dans les institutions, dans les arts, dans les sciences, dans les lettres ; dans les lettres surtout, qui n'ont plus ni frein, ni règle, ni mesure. On prise peu Corneille, on dédaigne Racine, Boileau ; on supporte à peine Voltaire et Rousseau, et nous sommes inondés de productions informes, burlesques, incohérentes, monstrueuses, qui n'appartiennent à aucun genre. C'est une époque de crise litté-

raire, caractérisée par le mot même qui la désigne, le *Romantisme*. Une réaction paroît inévitable, et peut-être touchons-nous au moment où l'apparition des grands ouvrages de nos plus anciens auteurs, scrupuleusement publiés, pourra exercer une salutaire influence sur l'esprit des chefs de l'école, et sur le caractère de leurs futures productions.

Si tel devoit être l'effet de ces publications, on auroit moins à regretter qu'elles aient été différées jusqu'à nos jours; et, du reste, ce n'est pas à la typographie qu'il faudroit attribuer l'oubli des monumens épiques, ainsi que l'exprime M. Paulin Pâris dans son excellente Dissertation sur les Romans des Douze Pairs : « Chose « singulière, dit-il, que notre typographie ait avide- « ment reproduit tous les Fabliaux enfouis dans les « grandes Bibliothéques, et qu'elle n'ait pas songé à « préserver de l'oubli le plus injuste un seul de ces « monumens épiques ! »

J'ai essayé de démontrer, par les observations qui précèdent, qu'il n'étoit pas au pouvoir de la typographie de reproduire utilement nos anciens monumens épiques, tant que la langue étoit en progrès, tant qu'elle acquéroit de nouvelles richesses, qui séparoient

de plus en plus du moyen âge chaque génération de lecteurs.

Pour ma part, j'estime que les publications de ce genre ne peuvent être ni sans utilité, ni sans profit pour la République des Lettres, aujourd'hui si désordonnée dans sa marche, si divisée de pensées, si incertaine dans son but.

Le Poëme de *Partonopeus* est un de ces plus anciens monumens dont l'intérêt et le mérite n'avoient pas échappé aux savans étrangers, qui se l'étoient approprié, et dont Le Grand d'Aussy a revendiqué la possession au nom de notre Patrie.

On trouvera dans l'*Examen critique* de M. Robert, qui précède le texte de cet ouvrage, tout ce qu'il est important de connoître sur son origine et son ancienneté, son plan et sa conduite, le caractère des personnages, la peinture des mœurs; enfin, sur les critiques dont il a été l'objet. Mais ce n'est véritablement pas d'après les extraits et les analyses qui en ont été faits jusqu'à présent, qu'il est possible de le juger.

L'Analyse insérée dans l'ancienne *Bibliothéque uni-*

verselle des Romans, de Lenglet Du Fresnoy, où elle occupe 95 pages du N° de Décembre 1779, est due à M. Couchu. Elle est précédée d'une Notice sur la Poésie castillane, et n'est que la traduction d'une traduction en prose, dans laquelle l'ouvrage original a pris la forme et l'allure complète du roman moderne, et perdu tout-à-fait son caractère épique. L'Extrait de Le Grand d'Aussy offre plus d'intérêt et d'agrément, mais il a suivi, pour le Poëme de Partonopeus, le système de traduction qu'il s'étoit prescrit, et dont il a tiré si habilement parti pour les Fabliaux; et ce même caractère épique, et les traits de sentiment, et les ornemens de détails si gracieux, et les réflexions ingénieuses du poète, ont également disparu sous sa plume.

Je ne parle pas du style; car ce que Marot a vainement tenté il y a trois siècles, est de toute impossibilité aujourd'hui : nos vieux poètes restent intraduisibles. En essayant de mettre en françois le *Roman du Châtelain de Coucy,* il m'avoit été facile de reconnoître l'écueil de ce travail; et les observations d'un grand maître dans l'art du langage ont fortifié mon sentiment : « M. C. a éclairci le texte par une traduction trop élé-
« gante peut-être. Il ne s'est pas assez renfermé dans
« cette simplicité de langage qui appartenoit au temps,

« et qu'il auroit fallu remplacer pour nous par des ex-
« pressions plus modernes, mais équivalentes »[1]. Mais c'est précisément cet équivalent d'expressions qu'il n'est plus possible de trouver dans notre langue; car la plupart des mots anciens qui y sont restés ont changé d'acception, et les mots nouveaux qui ont remplacé les anciens n'ont pas une signification identique. La forme et la tournure de la phrase moderne, qui veut marcher avec tous ses attributs, qui souffre à peine l'ellipse, si fréquente chez les Trouvères, ne permettent plus au traducteur de se renfermer dans cette simplicité qui est un des charmes du discours de nos anciens écrivains. Le Grand d'Aussy, en s'affranchissant de ces entraves, s'est rendu complétement maître des sujets qu'il empruntoit aux Fabliaux, et il leur a prêté le style facile et négligé du XVIIIe siècle.

Sa traduction abrégée du Roman de Parténopex n'est donc pas répréhensible sous ce rapport, mais elle l'est en un point, plus grave ici que celui du style, la fidélité. « Elle est exacte et fidèle, dit-il; et si quelqu'un s'en « défioit, encore une fois, je citerai les originaux; il

[1] *Cours de Littérature françoise du moyen âge*, par M. Villemain, tome Ier, p. 296, IXe leçon.

« peut me juger. » Nous citerons donc, avec la traduction presque littérale du texte correspondant, un passage dans lequel se trouve indiqué le nœud même de l'action du poëme, la défense positive *de Mélior à Parténopex de chercher à la voir avant le terme fixé.* Pour faire cette citation j'ai dû reproduire le même texte dont s'est servi Le Grand d'Aussy, tiré du Ms. de Saint-Germain-des-Prés [1], parce qu'il offre quelques différences avec celui de la Bibliothéque de l'Arsenal, adopté pour cette édition.

Et ele dit : Amis, ales,
Et vostre amie foi portes,
Qu'à nul autre n'aies amor,
Ne ne prenez nul autre oissor.
France a moult grant mestier de vos :
Jà n'i seroiz un jor oisox,
Tant i a guerres et estris,
Et tant i aves anemis.
Mors est Cloovers li bons rois;
Si son desconfit li François;
Et vostre peres est finez,
Et Blais asegies de tos les.
Gardez qu'as armes soiez pros,
Et par franchise ames de tos,
Et sovenant de bien doner;
Et ne vos estuet pas douter
Que vos n'aiez asses de quoi;
Asses aures avoir de moi.

Ne soit bons chevaliers troves
Que vostre avoir ne soit dones;

Allez, ami, dit-elle; gardez votre foi à votre amie. N'ayez point d'autre amour, et ne prenez nulle autre que moi pour épouse. La France a le plus grand besoin de vous. Il s'y trouve un si grand nombre d'ennemis, il y a tant de guerres et de combats, que vous n'y resterez pas un seul jour oisif. Le bon roi Clovis est mort, et les François sont écrasés. Votre père n'existe plus, et Blois est assiégé de tous les côtés. Soyez toujours preux dans les armes; faites-vous aimer de tous par votre générosité, et par de fréquentes largesses. Je vous donnerai tant de trésors que vous n'aurez point à craindre de ne pouvoir y satisfaire.

Comblez de biens tous les bons chevaliers. Soyez modeste envers toutes

[1] Folio 131, recto, 2e col., vers 13.

Humbles soiez vers *totes* gens,
Donez-lor *dons* et garnemens;
Vostre parole n'aiez chière;
A trestoz soit doûce et plenière.
Henorez Dieu et saint Yglise,
Et maintenez-li sa franchise;
De Dieu aiez crieme et poor,
Ce vos croistra pris et henor,
Séur querrez chevalerie;
Et Dieu *aiez* [1] en vostre aïe.

gens, et fournissez-leur ce dont ils ont besoin. Que votre parole ne soit pas hautaine, mais douce et obligeante à tout venant. Honorez Dieu et la sainte Église; maintenez ses franchises; soyez dans la crainte de Dieu, vous en serez plus prisé et honoré; vous parviendrez bientôt à la chevalerie; que Dieu vous soit en aide!

Sor tos sermons vos pri, amis,
C'onques ne soit nul engig quis
De moi véoir por nul conseil,
Quar ne sont pas vostre féel
Qui de ce conseil vos dorront,
Ne qui de ce vos semondront.
Quant vos aurez faite la pès,
Ne demorez en France mais,
A Chief-d'Oire faites retor,
Por vostre preu et por m'anor.

Retenez bien surtout cet avis, mon ami, c'est de ne chercher aucun moyen pour me voir, comme on pourroit vous le conseiller. Car ceux qui vous donneroient un semblable conseil, qui vous exciteroient à cette tentative, ne sont pas vos vrais amis. Quand vous aurez fait la paix, quittez aussitôt la France; revenez à Chef-d'Oire, dans votre intérêt et pour mon honneur.

Dame, fait-il, ceste leçon
Ai bien apris et cest sermon,
Que jà por nule riens vivant,
N'itrai plain pié de cest commant,
Sor tote rien tenrai tos tens
De vos véoir vostre deffens.

Dame, répond Parténopex, je retiendrai bien cette leçon et cet avis. Rien au monde ne me fera dévier de votre recommandation. Jamais, dans aucune circonstance, je n'oublierai la défense que vous me faites de vous voir.

Voici la traduction du même passage par Le Grand d'Aussy :

« Allez, lui dit la Fée, la France en ce moment a besoin de

---

[1] Les mots imprimés en *italique* dans ce texte, *totes*, *dons*, *Ce*, *Est*, *aiez*, sont substitués à ceux de *povres*, *dras*, *Il*, *Se*, *avez*, qu'on lit dans le Ms. de l'Arsenal; les trois derniers changent le sens que présente ce Ms. La quantité de mots ainsi substitués dans les deux Mss. de la Bibliothèque Royale donne plutôt deux versions que deux copies du texte original.

« votre valeur. Tout y est au pillage. Cléoner est mort; votre père « n'est plus; et Blois, votre héritage, est bloqué. Faites-vous « respecter des François par vos belles actions; mais montrez-vous « plus jaloux encore de vous faire aimer d'eux par vos vertus. « Soyez franc, courtois, fidèle à votre parole, et surtout soyez « libéral. Qu'il n'y ait dans toute l'armée aucun chevalier esti- « mable qui n'éprouve vos bienfaits (*a*). Au reste, ne craignez « point de donner : quelles que soient vos libéralités, j'aurai soin « d'y fournir abondamment, et me croirai assez récompensée si « vous me gardez la foi que vous m'avez promise, si vous n'aimez, « si vous n'épousez nulle autre que moi. Lorsque vos ennemis « auront été forcés à la paix, hâtez-vous de revoler vers celle qui « vous aime; mais, de grâce, ne cherchez pas à la voir, et daignez « croire que ceux qui vous donneront ce conseil ne sont pas « vos véritables amis. — Ces sages leçons resteront gravées dans « mon cœur, répondit Parténopex; aucune n'en sortira, et vous « serez aussi fidèlement obéie que fidèlement aimée. »

(*a*) « Dans l'original, parmi les avis que Mélior donne à son amant, est celui de bien aimer, de bien servir Dieu, et surtout de conserver les priviléges de l'Église. — Cette bonne action, lui dit-elle, vous acquerra seule plus de gloire que tous les plus beaux faits d'armes ensemble. »

Le lecteur a les pièces sous les yeux; il jugera. Je ferai seulement remarquer combien est vague la dernière phrase de la réponse que le traducteur prête à Parténopex, et combien elle a d'importance dans le poëme; car cette promesse formelle que fait Parténopex à sa maîtresse, de ne point chercher à la voir, est un des

principaux ressorts de l'action. La note du traducteur ne laisse pas non plus que de surprendre, car il n'est nullement question dans le texte des conséquences de *la bonne action de conserver les priviléges de l'Église*.

Ces observations n'ont pas d'autre but que de démontrer que la traduction de Le Grand d'Aussy est loin de faire connoître le poëme de Parténopex, et que l'impression de tout le texte original étoit une bonne œuvre littéraire, qui ne devoit pas rester incomplète. Le cadre de la réimpression des *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy, faite en 1829, par les soins de M. A. A. Renouard, ne lui avoit pas permis d'insérer, dans le tome v, plus de 505 vers du texte; il restoit donc encore à publier.

Trois Mss., que les Conservateurs des Bibliothéques Royale et de l'Arsenal ont si obligeamment laissés à ma disposition pour ce travail, contiennent le *Roman de Parténopex*, mais la comparaison de ces trois copies entre elles ne pouvoit laisser de doute sur le mérite et l'antériorité du Ms. de l'Arsenal. Le texte de ce Ms. a donc été scrupuleusement suivi pour cette impression, sauf quelques fautes évidentes du copiste, qui ont été rectifiées d'après l'un des deux Mss. de la Bibliothéque Royale; sauf les incorrections presque inévitables qui

peuvent résulter d'une lecture douteuse. La ponctuation a été l'objet d'une attention sévère; elle éclaircit le texte; elle supplée presque à une traduction, surtout dans notre vieux langage françois. M. Robert a bien voulu joindre, pour complément, un Vocabulaire des mots les plus inusités. Enfin, trois *fac-simile* reproduisent fidèlement une même page prise dans chacun des Mss. dont je donne ci-après une Description très détaillée, et ils mettront les lecteurs à même de comparer les textes et de les apprécier.

M'étant invariablement conformé au texte du Ms. de l'Arsenal, je n'ai pu profiter d'un travail singulièrement remarquable, exécuté pour tout le texte de ces trois Mss., par les soins de M. de Monmerqué, qui, après avoir copié de sa main le poëme de Parténopex sur le Ms. de Saint-Germain, l'a collationné sur les deux autres, et y a introduit toutes leurs variantes, écrites en encre de différentes couleurs [1]. En sorte que, s'il pouvoit arriver, ce qu'à Dieu ne plaise, que ces trois Mss. disparussent un jour, on les retrouveroit tous les trois dans la seule copie de M. de Monmerqué. Une pareille curiosité litté-

[1] Voyez la Description du Ms. de la Bibliothèque de l'Arsenal n° 194, folio 25 du bas de la page.

raire mérite d'être signalée, et il seroit à souhaiter qu'elle trouvât beaucoup d'imitateurs.

Lorsque M. Robert me proposa de joindre le *Poëme de Partonopeus* aux ouvrages que j'avois déjà publiés, sa place fut aussitôt marquée dans ma *Collection*; et quoique ce ne fût pas d'abord mon dessein[1], cet ouvrage sera la fin et le complément de cette Collection. Une vive et louable émulation de savoir et de patience promet une publication active des ouvrages les plus curieux de notre ancienne littérature manuscrite, éclairée par une instruction solide et une critique judicieuse. Je n'aurai donc pas à regretter que l'insuffisance de mes forces soit le terme obligé de ces intéressantes publications!

---

[1] C'est ce qui a donné lieu à M. Brunet d'indiquer, dans ses *Nouvelles Recherches bibliographiques*, qui viennent d'être publiées en 3 volumes in-8°, comme *Supplément au Manuel du Libraire*, le dernier volume que je me proposois d'imprimer sous ce titre : *Monumens authentiques de la Langue françoise* (en prose), *recueillis progressivement, de siècle en siècle, depuis* 842 *jusqu'en* 1618.

G.-A. Crapelet.

DESCRIPTION

DU

Manuscrit de la Bibliothéque de l'Arsenal

(N° 194),

QUI CONTIENT

LE ROMAN DE PARTONOPEUS.

Il étoit temps que l'art typographique vînt au secours de ce précieux Manuscrit, pour préserver le dépôt qui lui a été confié d'une destruction totale. — *Ἡρία τῶν ψυχῶν ἐστι τα γράμματα, ἐν οἷς ἀποκειται αὐτῶν τα λείψανα, ὥσπερ ἐν μνημασι.* — Son état est d'autant plus déplorable qu'il est dû à la barbarie des hommes plus qu'aux ravages du temps, dont l'action, pendant six siècles passés, n'a grièvement altéré que les premiers feuillets. Il appartenoit donc à l'imprimerie de donner à cette œuvre de la pensée un dernier asile plus sûr et plus durable. — *Οἱ τῆς Κάδμου καὶ Παλαμήδους τέχνης δημιουργοὶ, οἱ ἱκανοί εἰσι τον νοῦν μετοικίζειν ἐκ παλαιοῦ σκήνους ἐκτιτηκότος εἰς αρτιπαγές τε καὶ νεουργόν.* — Le monument est reconstruit, mais l'ouvrier a le regret de n'avoir pu y déposer que des restes mutilés.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

Le Ms. forme un volume petit in-4° en Vélin, qui a beaucoup perdu de sa blancheur par la vétusté. Les trois premiers feuillets ont pris une teinte brune, tellement prononcée à la première page, qu'elle est presqu'illisible.

Les pages sont sur deux colonnes, à quarante lignes chacune. L'écriture est une petite ronde d'une netteté remarquable.

Le volume ne contient plus maintenant que soixante et un feuillets numérotés, par une main moderne, depuis 1 jusqu'à 61, sans qu'on ait eu égard aux lacunes qui existent. Il y a des signatures en chiffres romains, d'une ancienne écriture, à la fin de chaque cahier, composé de huit feuillets.

La première lacune se trouve entre le 32e et le 33e feuillet; elle est de 320 vers ou deux feuillets : la seconde lacune, du même nombre de vers et de feuillets, existe entre le 33e et le 34e feuillet, où l'on voit encore un petit lambeau de vélin sur le fil de la couture. Entre le 36e et le 37e feuillet se trouve une troisième lacune de deux feuillets. Il y reste un morceau de vélin déchiré du premier feuillet du vje cahier. Le vije cahier en entier, et le premier feuillet du viije, ont été arrachés, ainsi que le dernier feuillet du volume, qui devoit terminer le poëme. Un petit fragment de vélin de cette dernière page est encore adhérent. Tel est le triste état dans lequel se trouvoit sans doute ce précieux Ms. lorsqu'il est entré successivement dans les Bibliothéques de Dom Lobineau, du duc de La Vallière, du marquis de Paulmy, et enfin dans celle de l'Arsenal. Les feuillets correspondant à ceux qui ont été lacérés étant main-

tenant détachés, les nervures du dos consommées et ne tenant presque plus à la couverture, le volume réclame une nouvelle et prompte reliure pour éviter la dispersion de ses vénérables débris.

Un feuillet de parchemin vermoulu, collé sur le plat intérieur de la couverture en bois de chêne, présente les notes et indications qui suivent :

B. L. N° 1522. F. 2
1748. 289.

Ce Roman mst. en vers est en trop mauvais état pour que l'on puisse presqu'en rien conoître.

Si c'est Partenope ou Partenuple, c'est la traduction d'un roman en vieil langage catalan, dont la 1re édition est 8°, *Turragona*, 1488, *et in-4°, Alcala*, 1513.

D'une autre écriture : *C'est peut-être aussi Parténopex de Blois, dont M. de Sainte-Palaye parle comme d'un Roman très rare.*

D'une troisième écriture : *C'est vraiment celuy de Partenople, comte d'Anjou et de Blois, que M. de Barbazan a connu dans la Bibliothéque de M. le duc de La Vallière.*

D'une quatrième main : *Ne. Ce Manuscrit est l'un des plus curieux qui restent du Roman de Parthénopex de Blois; malheureusement il y manque beaucoup de folios.*

La première de ces notes paroîtra d'une légèreté inexplicable. Comme il a été dit, la première page seule du Ms. est très difficile à lire ; mais dès la seconde il n'y a plus d'obscurité, et bientôt on rencontre le nom de Partonopeus presqu'à chaque page. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que l'écrivain de la note se soit hasardé à déposséder, d'un trait de plume, notre littérature d'un poëme original, qu'il a transformé en traduction, sans rien reconnoître de l'ouvrage qu'il avoit sous les yeux. C'est ainsi que s'érigent et se propagent nombre d'erreurs, peu dangereuses au fond, mais assez graves dans les questions de rivalités littéraires entre les nations. Au reste, cette note n'est sans doute que la conséquence d'une autre erreur de la même époque, bien autrement établie par l'homme de lettres qui annonça avoir traduit de l'ancien castillan le *Roman de Partinuples de Blois,* traduction qui fut insérée dans la *Bibliothéque des Romans,* en 1779. Le Grand d'Aussy a protesté, comme il convenoit, contre une pareille dépossession. « Je réclame cet ouvrage au nom de ma patrie, a-t-il écrit ; il « est à elle ; il lui appartient. » Il n'a pas discuté ; il a produit un titre, le Ms. de Saint-Germain-des-Prés ; et il a donné une traduction abrégée du poëme de *Parténopex,* composition originale, qui n'a presque rien de commun que le nom des personnages avec la prose castillane. Nous faisons plus aujourd'hui ; nous publions le texte même du poëme, d'après un Ms. antérieur d'un siècle à celui dont Le Grand d'Aussy a pu disposer. Les preuves d'origine nationale sont complètes.

La dernière des quatre Notes que j'ai rapportées est de la main d'un savant qui ne passe pas à la légère sur les Mss. dont

il peut faire usage. M. de Monmerqué a entrepris et exécuté un travail incroyable sur les textes de *Partonopeus*, qu'il a réunis dans un volume de 728 pages écrites de sa main, et qu'il a collationnés, en partie, sur un Ms. qui étoit dans la Bibliothéque de feu M. le marquis Garnier, et en entier, sur les trois autres Mss. de nos Bibliothéques publiques. Toutes les variantes que présentent ces textes sont indiquées en encres de différentes couleurs, noire, rouge, bleue et verte. C'est une œuvre d'amour et de patience littéraires qui auroit étonné chez un Bénédictin, qui est étonnante et admirable chez le savant et l'homme du monde.

Ce scrupuleux dépouillement met bien en évidence les changemens, interpolations et altérations que le texte primitif de *Partonopeus* a successivement éprouvés, et il rend incontestable, que c'est seulement dans le Ms. de la Bibliothéque de l'Arsenal que se trouve aujourd'hui le texte original. Le *fac-simile* ci-joint de la page 10, verso, reproduite dans les *fac-simile* des deux autres Manuscrits ci-après décrits, suffira au lecteur pour qu'il puisse comparer et apprécier ces trois différens textes.

A la fin du Ms., sur le parchemin qui recouvre le plat intérieur de la planche de chêne, on lit ce qui suit :

Vous n'aurés pas failly de m'avoir envoié livre que que j'en avoie jamais veu; mais vous ne faites rien sy je n'en ay ung mstre [1] ; *car plust ores à Dieu*

[1] Ce mot est ainsi écrit très lisiblement sans aucun signe d'abréviation.

que nous fussions, vous et moy, quant nous voudrions, invisible comme estoit la belle Mélior.

Votre plus ....e [1] *voisine,*
quy que le veulle.

Au bas du verso du feuillet de parchemin sur lequel est écrit ce gracieux remercîment de la voisine, se trouve la date de *l'an mil quatre cens et sept*, qui appartient à un acte dont l'écriture est effacée.

L'estampille de la Bibliothéque de l'Arsenal, décorée de l'aigle impériale, est empreinte sur le recto du 3e feuillet et au verso du 61e. Au bas de la première page du texte est la signature *Paulmy*. Il ne reste plus de l'ancienne reliure du volume que les deux ais en bois de chêne, sur l'un desquels on voit l'entaille d'un fermoir. Le dos seul a été recouvert en veau, et porte le titre : Roman de Partenope, imprimé sur une étiquette de maroquin rouge, et au bas, à la main, *Belles-Lettres*, 194.

---

[1] Une piqûre de vers a enlevé les deux ou trois lettres au plus qui précèdent.

DESCRIPTION

DU

Manuscrit de la Bibliothèque du Roi

(N° 1830),

QUI CONTIENT

LE ROMAN DE PARTONOPEUS

ET AUTRES POÉSIES.

Ce Ms., du XIIIe siècle, est un in-folio sur Vélin, sans réclames ni signatures, d'une écriture ronde assez régulière dans tout le volume, et disposée sur trois colonnes, chaque colonne contenant quarante-quatre lignes. Il se compose de deux cent cinq feuillets numérotés aux rectos, en chiffres arabes d'une main moderne; et aux versos, en chiffres romains minuscules d'une écriture ancienne. La pagination est régulièrement marquée depuis 1 jusqu'à 205; mais après le folio 189 il y a plusieurs transpositions de feuillets, dont le lecteur est prévenu par des indications au bas des pages. Le volume est du reste incomplet des derniers feuillets, ainsi que l'indique cette note écrite au bas du dernier feuillet 205, verso : *Ce*

DE PARTONOPEUS.

Roman est imparfait; mais Floires a retrouvé Blanche Flor; ainsi je crois qu'il i manque peu de chose.

Le Vélin de ce Ms. est d'une médiocre qualité; mais eût-il été du plus beau choix, il auroit difficilement résisté à un usage aussi long et aussi fréquent que celui auquel étoit destiné ce recueil. Depuis qu'il est sorti de la main du scribe, il a été incessamment lu, relu et compulsé; et il devoit l'être, car il renferme un grand nombre de ces Fabliaux licencieux, de ces contes obscènes qui formoient le fonds capital de tout maître jongleur, et dont la lecture solacioit nos pères, et même nos mères, qui mal n'y pensoient. Le Grand d'Aussy en a traduit la majeure partie, et Méon en a publié textuellement un certain nombre dans le Recueil de Barbazan augmenté, et dans deux autres volumes postérieurs. Que de réflexions sévères pourroit faire naître un pareil assemblage de poésies, sur le goût, l'esprit et les mœurs de nos pères, si on ne les jugeoit que d'après ces jeux d'une imagination légère et affolée! Du moins retrouve-t-on dans cette littérature érotique et frondeuse quelques traits caractéristiques que ne peut renier l'esprit françois : mais qu'y a-t-il de françois dans notre littérature actuelle, et quelle seroit l'opinion de la postérité si elle nous jugeoit d'après le plus grand nombre de nos œuvres littéraires?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne sont pas œuvres de joyeuseté et de plaisir, comme l'étoient celles du XIIe siècle. Le même jour les voit naître et mourir; et elles resteront éternellement dans l'oubli, parce qu'elles ne participent en rien

des mœurs, de l'esprit, de la façon d'être et d'agir de la société actuelle; parce qu'en un mot, elles n'ont rien de national.

La Dame qui inscrivit jadis son nom sur les feuillets du Ms. même dont je parle [1], si elle fit autre chose qu'un acte de possession, dut comprendre que la destinée de ce recueil étoit de survivre, par sa nature, à toutes les chances de destruction qui devoient anéantir tant d'autres Mss. matériellement aussi durables. Cette noble personne, PHILIPPE ALAMANDE, DAME DE CHASSENAIGE [2], je me la représente belle et jeune lorsqu'elle écrivit son nom sur ce livre (vieille, elle eût signé un Missel et non des Fabliaux); je me la représente encore aimable, spirituelle, enjouée, l'ornement des fêtes, des joûtes et des tournois; menant, si l'on veut, cortége de chevaliers et de damoisels, mais experte, grâce à ses lectures, dans toutes les ruses de l'amour, et sachant les déjouer. Voilà ce que me dit le nom d'*Alamande, dame de Chassenaige* [3]. Je voudrois savoir sous quel prestige se montreroit à nos descendans le nom d'une dame de la haute société actuelle, s'il s'en trouvoit une seule qui traçât le sien sur un des mille romans ou contes de notre époque?

---

[1] Au bas des feuillets 8 et 27, verso.

[2] La baronie de Sassenage comprenoit le bourg de ce nom, situé sur l'Isère, dans le Dauphiné.

[3] Elle étoit fille d'Albert Ier, baron de Sassenage, et de Marguerite Alleman de Vaubonnois. Elle fut mariée à Amédée, seigneur de Chaste, et fit son testament en 1333. C'est tout ce qu'indique l'*Histoire générale de Dauphiné*, par Chorier. *Lyon*, 1672, tome II, p. 29.

Dans un autre endroit du même Ms. [1] se trouvent encore quelques mots écrits par un lecteur du quatorzième siècle, qui sont bien dans le caractère françois et dans l'esprit du temps, temps de dévotion et de ferveur envers les dames. Ce brave lecteur s'indigne contre le Trouvère qui outrage l'objet de son culte; et lorsqu'il a lu ces rimes :

Femme est si artilleuse [2], ge ne sai que ge die,
Quar feme par nature est plaine de boisdie, [3]
En mal faire et penser travaille et estudie;
Nul n'en dira tant bien qu'en la fin n'en mesdie.
Trop set feme d'engin [4] de barat [5] et de lobe; [6]
Home qui la vuelt croire, guile [7], barate et lobe;
Et petit et petit le barate et desrobe,
El demande deniers et puis demande robe, etc.,

et autres rimes plus impertinentes encore, il ne peut plus se contenir; il saisit sa plume, et écrit cette sentence terrible :

Seli qui dit du mal de fame est villains de nature;
Dieu les maudie tous!

Qui entreprendroit aujourd'hui de venger le caractère des femmes, outragé dans tant de hideuses conceptions de meurtre, d'empoisonnemens, d'inceste, d'adultère, de prostitution, succomberoit sous la tâche. Quelques honnêtes lecteurs cependant s'indignent de ces turpitudes, et on rencontre parfois, dans les cabinets de lecture, des volumes dont les marges portent cer-

---

[1] Au bas du feuillet 106, recto.

[2] Artificieuse. — [3] Ruse, finesse. — [4] Adresse, détour. — [5] Fausseté. — [6] Fourberie. — [7] Trompe.

taines protestations énergiques, comme : *mensonge, absurdité, honte à l'auteur!* — La malédiction n'est plus de notre siècle.

Une note d'un autre genre est écrite au bas du feuillet 80, verso; elle consigne un événement désastreux arrivé vers le milieu du quinzième siècle, dans le pays même de la Dame de Sassenage, en Dauphiné. En voici les termes : *L'an m cccc xliij et le xixe jour d'oust fut le deluie* [1] *de Luc an Deys* (en Diois), *lequel périt par la roche qui ce ronpit que fit l'an close par quoy le laus yet et périt le chastel et la ville.*

Ces diverses indications, qui nous rendent confidens de lecteurs si loin de nous, me semblent pleines d'intérêt et de souvenirs.

Au dix-septième siècle, notre vieux Ms. est venu prendre place dans la riche collection d'un grave et honorable personnage, le chancelier Pierre Séguier, homme savant, et aimant les gens de lettres comme il aimoit les livres. Une note imprimée, et collée au bas du premier feuillet du Ms. indique comment il est ensuite entré dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés, sans que les bons Pères pussent en être scandalisés, puisqu'ils le tenoient d'un évêque. Cette note imprimée est ainsi conçue :

Ex Bibliotheca MSS. COISLINIANA, olim SEGUERIANA,

---

[1] Ce n'est que par induction que je lis le mot *déluje*, écrit *delme* dans la note, avec un petit trait incertain au-dessus de l'un des jambages.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

quam Illust. HENRICUS DU COMBOUT, Dux DE COISLIN, Par Franciæ, Episcopus Metensis, etc. Monasterio S. Germani a Pratis legavit. An. M. DCC. XXXII.

Les nombreuses taches qui couvrent les feuillets de ce Ms. proviennent d'accidens presque inséparables d'un long usage; mais des mots, des lignes, ont été grattés ou tachés à dessein, sans doute pour faire disparoître certaines expressions obscènes, qui se représentent cependant dans beaucoup d'autres passages [1]. Cet acte de barbarie n'est pas du moyen âge; il est bien de notre temps : chaque âge a une barbarie et une ignorance qui lui est propre.

L'exécution graphique n'offre d'autres ornemens que sept ou huit grandes lettres initiales peintes en couleurs, bleue, rouge et blanc. Le dessin en est lourd et sans grâce; chaque lettre, renfermée dans un cadre à filets d'or et de couleurs, est agencée de petites figures à tête et corps de chimère.

Au haut de la première page se trouve indiqué le numéro de la Bibliothéque de Saint-Germain-des-Prés 1239, et au bas

---

[1] Nombre de mots ont été grattés dans dix-sept lignes du conte très court de la *Damoiselle à la Grue*, pages 56, verso, et 57, recto. C'étoit un très grand inconvénient du vélin et du parchemin, comme matière subjective de l'écriture, que la facilité qu'ils donnoient de falsifier et interpoler les textes et titres de toute nature; aussi n'écrit-on plus les minutes des actes authentiques que sur papier.

celui de la Bibliothéque Royale 1830. Comme c'est après la suppression des ordres monastiques, au commencement de la révolution de 1789, que ce Ms. a été placé dans la Bibliothéque où il se trouve maintenant, l'estampille en rouge porte les deux lettres entrelacées RF, *République françoise*, et les mots *Bibliothéque nationale* en légende. Cette estampille se voit aussi au verso du dernier feuillet 205.

Deux feuillets de garde en vélin sont placés au commencement et à la fin du texte. En tête du volume se trouve une table manuscrite des pièces qu'il contient; elle forme quatre pages d'une écriture moderne, et elle commence ainsi :

Ce volume contient un ramas de Moralités, de Contes, Fables, Proverbes et divers Romans, le tout en rimes.

Viennent ensuite les titres des pièces; mais comme ils sont pour la plupart très abrégés, que plusieurs sont omis, et que l'orthographe n'y est pas conforme à celle du Ms., je les rétablis exactement d'après le texte même.

1. *Ci commence le Chastoiement que li Pères ensaigne à son Filz.* Folio 1.
2. *Du Prudome qui avoit demi ami.* Idem.
3. *De ij bons Amis loiax.* F. 2.
4. *Ci conte d'un vilein Tigneus et Boçu.* F. 3.
5. *De ij Clerc.* F. 4, verso.
6. *De la male Feme.* F. 5.
7. *Du Fabléor.* F. 5, verso.
8. *De la male Vielle qui conchia la prude Feme.* F. 6.

9. *De celui qui enferma sa Feme en une tor.* F. 6, v°.
10. *D'un Home qui commanda son avoir, et cil à qui il le commenda li nia.* F. 7.
11. *Le Jugement de l'Uille qui fu prise en garde.* F. 8.
12. *D'un Home qui portoit grant avoir.* Idem, verso.
13. *Por quoi en doit amer le grant chemin.* F. 9.
14. *De ij Borgois et d'un Vilain.* Idem.
15. *Du Tailléor le Roi et de son Sergant.* Idem, verso.
16. *De ij Lechéors.* F. 10.
17. *Du Chastoiement le Père encore.* Idem.
18. *Du Vilein et de l'Oiselet.* Idem.
19. *Du Vilein qui dona ses bues au lou.* Idem, verso.
20. *Du Larron qui enbraça le rai de la Lune.* F. 11.
21. *De Marien qui dist ce c'on li demanda.* Idem, v°.
22. *D'un Mercheant qui ala veoir son Frère.* F. 12.
23. *Li Pères chatioit son filz et doctrinoit.* F. 12, v°.
24. *De Maimon le pereceus.* F. 13.
25. *Du roi Alixandre et du Segretain.* Idem, verso.
26. *D'un Larron qui demora trop au Trésor.* F. 14.
27. *D'un Filosofe qui passoit parmi j cimentire.* Id.
28. *Comment on doit bien faire por s'ame avant c'on muire.* Idem, verso.
29. *Ci conmence de Ysopes* [1]. F. 15.

---

[1] Voyez *Fables inédites* des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et *Fables de La Fontaine*, publiées par M. A. C. M. Robert, *Paris*, 1825, 2 vol. in-8°, au tome I, p. cliij et suiv.; et les *Poésies de Marie de France, poète anglo-normand du* XIIIe *siècle*, publiées par M. de Roquefort. *Paris*, 1820, 2 vol. in-8°.

30. *Ci commence des xv Signes.* F. 24, verso.

31. *Ci conmence de seinte Léocade qui fu dame de Tolète et du saint arceuesque*[1]. F. 26.

32. *De quoi vienent li Traitor et li Mauvès.* F. 34.

33. *Du Cors et de l'Ame.* F. 35.

34. *D'un Prudome qui rescolt son Conpère de noier.* Idem, verso.

35. *Du Segretain moine.* F. 36.

36. *Des Èles de Cortoisie par quoi Chevalier doivent estre cortois.* F. 39.

37. *Ci conmence de Florance et de Blanche Flor.* F. 41.

38. *D'un Mercier.* F. 42, verso.[2]

39. *Ci coumence de la Dame escolliée.* F. 43.

40. *D'un Jugléor qui ala en enfer, et perdi les ames as dez.* F. 45.

41. *Du Vilain qui conquist Paradis par plait.* F. 47.

42. *De ij Angloys et de l'Asnel.* F. 47, verso.

43. *Du Foutéor.* F. 48.

44. *Du Prestre et d'Alison.* F. 49, verso.

45. *Del Convoiteus et de l'Envieus.* F. 51. (On a écrit en note un autre titre, sous lequel Le Grand d'Aussy a traduit ce conte : *Estula, ou les Deux Frères pauvres.*)

46. *Du Convoitox.* F. 51, verso.

---

[1] L'écrivain de l'Index a mis par inadvertance *saint Arsenne* au lieu de *saint arceuesque*.

[2] Inséré dans le volume des *Proverbes et Dictons populaires aux* XIIIe *et* XIVe *siècles.* Paris, Crapelet, 1831, gr. in-8°.

47. *De Haimet et de Barat, etc.* F. 52.
48. *De Béranger au lon cul.* F. 54.
49. *De la Pucèle qui abevra le Polain.* F. 55.
50. *Du vilain Asnier.* F. 56.
51. *Du Provoire qui menga les mures.* Idem.
52. *De la Damoisele à la Grue.* F. 56, verso.
53. *Du Prestre qui ot mère malgré sien.* F. 57.
54. *Du Chevalier qui fist les c... parler.* F. 58.
55. *De Guillaume au Faucon.* F. 60.
56. *De la male Honte.* F. 62, verso.
57. *Du C...* F. 63.
58. *Du Prestre qui dist la Passion.* F. 64, verso.
59. *Du Prestre et de la Dame.* F. 65.
60. *De Audigier.* F. 65, verso.
61. *De ij Bordéors ribauz.* F. 69, verso.
62. *La Response de l'un des ij Ribauz.* F. 70.
63. *Du Tort contre le Tort.* F. 70, verso.
64. *De l'Apostoile, etc.* F. 71. [1]
65. *D'Alixandre et d'Aristote.* Idem, verso.
66. *De Proverbes et du Vilain.* F. 73, verso.
67. *De Coûtant Duhamel.* F. 77.
68. *D'Auberée la vielle maquerel.* F. 80.
69. *Ci commence de Cortois d'Artois.* F. 82, verso.
70. *Ci commence de l'Onbre de l'Ancl.* F. 85, verso.
71. *Ci commence l'Erberie.* F. 89. [2]

---

[1] Publié dans les *Proverbes et Dictons populaires aux* XIIIe *et* XIVe *siècles.*

[2] Cette pièce fort curieuse est toute en prose; elle est écrite sur trois colonnes comme les autres contes, et les lignes sont de longueur irrégulière comme des lignes de vers.

DE PARTONOPEUS.

72. *Ci comence la Bataille de Quaresme et de Charnage.* F. 91.

73. *Ci commence de Ovide*, de Arte, *etc.* F. 93.

74. *Ci conmence de Piramo et de Tysbé.* F. 98.

75. *Ci conmence Doctrinal, de latin en roumanz* [1]. F. 101.

76. *Ci conmence de la Chante pleure.* F. 103.

77. *Ci conmence chastié Musart.* F. 105.

78. *Ci commence la Desputoison du Juyf et du Crestien.* F. 107, verso.

79. *Ci coumence d'Amors et de Jalousie.* F. 110, verso.

80. *La Bataille des vij Arz.* F. 112, verso.

81. *Ci conmencent les Proverbes au conte de Bretaigne* [2]. Fol. 114.

82. *Ci coumence de Marcoul et de Salemon, que li quens de Bretagne fist* [3]. F. 116.

83. *Ci coumence de Narciso le roumanz.* F. 117.

84. *C'est li Romanz des Braies.* F. 120, verso.

85. *Conmence des Tresces.* F. 122.

86. *Après vient de Partonopex de Bloys.* F. 124.

87. *C'est le romanz de Blanchandin et de Orgueillose d'Amors.* F. 174, verso.

---

[1] Au milieu de toutes les compositions frivoles qui abondent dans ce Ms., voici une pièce qui renferme des préceptes excellens pour tous les temps.

[2] Inséré dans le volume des *Proverbes et Dictons populaires aux* XIIIe *et* XIVe *siècles.*

[3] Inséré dans le même volume, comme ci-dessus.

88. *Ci conmence le Romanz de Floirè et de Blanche Flor.* F. 193. (Incomplet.)

Tels sont les titres des quatre-vingt-huit pièces qui composent le Ms. 1830. Le *fac-simile* ci-contre présente la page du 129e feuillet, verso, du *Roman de Partonopex*. L'identité de ce *fac-simile* avec celui d'une autre page du même Ms., que j'ai inséré dans le volume des *Proverbes et Dictons populaires*, quoiqu'ils aient été exécutés dans deux lithographies différentes, témoigne des soins qui ont été apportés pour reproduire fidèlement la forme et le caractère de l'écriture originale.

Le volume, qui a été relié plusieurs fois, a souffert d'horribles mutilations dans les marges de tête et de côté. Un grand nombre de bouts de vers, et presque tous les ornemens des lettres initiales du haut des pages, sont tombés sous le couteau de relieurs barbares. Le misérable état de la couverture, qui a déjà été raccommodée, nécessite une nouvelle enveloppe. Il sera facile de replacer sur les plats du volume, en les découpant avec soin, les armes de son ancien possesseur P. Séguier, qui ont déjà été ménagées dans le premier raccommodage. On a respecté les armoiries, et l'on a mutilé les signes de la pensée : étrange préférence !

DESCRIPTION

DU

Manuscrit de la Bibliothèque du Roi

(N° 6985),

QUI CONTIENT

LE ROMAN DE PARTONOPEX

ET AUTRES POÉSIES.

Ce Ms. forme un volume grand in-fol. sur Vélin. Il contient deux cent quatre-vingts feuillets, qui ont été numérotés en chiffres arabes, par une main moderne, depuis 1 jusqu'à 280 sans interruption, quoiqu'il y manque un assez grand nombre de feuillets. Les pages sont sur trois colonnes, d'une grosse écriture ronde, assez régulière au commencement, mais qui varie de forme et de couleur dans certaines parties du volume, ce qui atteste l'ouvrage de plusieurs scribes. La majeure partie des colonnes ont cinquante lignes, mais plusieurs n'en ont que quarante-neuf, même quarante-sept, et l'on peut évaluer à 84,000 le nombre de vers que contient ce Ms.

On trouve des réclames à la fin de presque tous les cahiers,

composés de huit feuillets chacun. Les initiales sont grossièrement peintes en couleur rouge et bleue, alternativement employée, comme dans le Ms. des Poésies d'Eustache Deschamps et beaucoup d'autres du même temps.

Le Vélin de ce volume, déjà d'une qualité commune dans le principe, troué, recousu, est très fatigué maintenant, noirci par le temps, sali par l'usage, taché en beaucoup d'endroits; le feuillet 108 a été coupé par un instrument tranchant; un morceau du feuillet 278 a été déchiré et enlevé, mutilations déplorables qui ont été exercées sur des Mss. beaucoup plus précieux, et qui motiveront toujours la sévérité des mesures de conservation qui peuvent être prises par les Gardiens de nos dépôts littéraires.

Cependant il est probable que les nombreuses lacunes qui existent dans ce Ms. ne sont pas toutes l'effet de coupables soustractions. Ces lacunes sont anciennes, et il y a lieu de croire que les différentes pièces dont se compose le Ms. formoient dans le principe des ouvrages séparés, qui auront été réunis ensuite, et reliés avec peu de soin. Peut-être des cahiers qui manquent ont-ils été placés dans d'autres volumes, genre d'imperfection dont la reliure offre de fréquens exemples.

Trois feuillets de Vélin ont été ajoutés au commencement et à la fin du volume pour servir de gardes. Au verso du troisième feuillet, et en regard de la première page du texte, on lit ce qui suit :

DE PARTONOPEUS.

CODEX SÆCULI XIV.

Roman de Partonopex, comte de Blois et d'Angers. Folio 1.

Branche du même Roman, en vers alexandrins. F. 39.

Roman d'Alexandre, par Estace, Alexandre de Bernay et Lambert li Cors. F. 41. (Incomplet.)

Les Vœux du Paon, suite du roman d'Alexandre. F. 89.

La Signification de la Mort d'Alexandre, et le Partage de son Empire entre ses XII *pairs, autre branche du Roman d'Alexandre, par Pierre de Saint-Cloud.* F. 119. (Incomplet.)

Roman de Guiteclin, duc de Saxe (dans le Ms. *Guiteclin de Saisoigne*), ou *Guerres des François et des Saxons sous Charlemagne, par Jean Bordiaus.* F. 121.

Roman de Charlemagne. F. 140. (Incomplet.)

Partie d'un Roman dont le commencement manque. F. 161.*

Roman de Vivien et de Garin d'Anseaume, son père. F. 173.

Roman de Guillaume, le marquis au court nez, oncle de Vivien. F. 183.

* Ce Fragment est la partie du Roman d'Aimery de Narbonne et de Guillaume au Court-nez, où il est question du couronnement du roi Louis : il en manque à peu près un tiers au commencement. (M.)

La Bataille d'Aleschamps (dans le Ms. on lit *Darleschans*, en encre rouge), *suite du même Roman*. F. 189.

La Bataille de Loquiferne, suite du même Roman. F. 218.

Deux autres Branches du même Roman. F. 231 et 259.

Nota. Il manque beaucoup de pages dans ce Ms., et surtout dans les derniers Romans.

G. D. L. R.

Nota. Il n'en manque pas une seule dans le Partonopex.

M.

Au bas de la page on lit encore :

Réclames au v° du 8e feuillet, point de signatures.

Toutes les pièces qui composent ce Ms. sont énoncées dans cet Index, écrit par feu l'abbé Gervais De La Rue, ancien employé aux Mss. de la Bibliothéque Royale, que l'on trouvoit toujours occupé à déchiffrer et classer de vieilles chartes. Il seroit très utile de trouver un semblable Index en tête de tous les Mss. de la Bibliothéque Royale qui en sont encore dépourvus.

Le second *Nota* est écrit par M. de Monmerqué.

La note sur le Roman d'Aimery de Narbonne est de la main de feu M. Méon.

M. Paulin Pâris, en faisant des recherches sur l'origine et

la famille de nos épopées du moyen âge, a reconnu plusieurs lacunes dans le Ms., et les a signalées au bas des folios 160, verso; 162, verso, avec cette indication : *La suite appartient à la branche suivante, intitulée* le Charroi de Nismes; et au feuillet 274, verso, avec ce renseignement : *Lacune remplie dans le Ms. de Colbert*, 7186.

Indépendamment de ces lacunes, voici celles que j'ai remarquées : La première, entre les folios 40 et 41, comprend une partie de la Continuation en vers de douze syllabes du Roman de Partonopex, à laquelle il manque les 212 derniers vers. Cette Continuation, qui se compose de 767 vers dans le Ms. n° 1830, n'en a que 555 dans le Ms. n° 6985, et s'arrête à ce vers :

Tot l'aves issi fait con Guarons de Gironde.

Vient ensuite le *Roman d'Alexandre*, au folio 41, recto.

Le *Nota* de M. de Monmerqué ne peut donc concerner que la partie du poëme de Partonopex qui est en vers de huit syllabes, dans laquelle il ne manque en effet aucun feuillet.

La seconde lacune se trouve entre les feuillets 88 et 89. La réclame du feuillet 88 est : *M* (mille) *furent ès destriers*, et le feuillet 89 commence par ce vers :

Après ce qu'Alixandres ot de dessus conquis.

La troisième se présente entre les feuillets 120 et 121, et laisse incomplète la seconde branche du Roman d'Alexandre qui traite du partage de son empire après sa mort.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

Après le troisième feuillet de garde commence le texte du *Roman de Partonopex*, qui occupe les 38 premiers feuillets et la première colonne du 39e, en vers de huit syllabes, dont voici les deux derniers :

> Et je's sofferrai volantiers,
> Mais ains dirai des messagiers.

La Continuation en vers alexandrins commence au bas de la première colonne du 39e feuillet, recto, par ces deux vers :

> Suplices et Ansiax ont lor voie acoillie ;
> Tuit sont à un acort sens ire et sens envie.

Cette suite ne contient, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, que 555 vers, sur deux feuillets, recto et verso.

En tête du premier feuillet on lit : *Roman de Partonopex*, d'une écriture moderne, et deux numéros d'ordre, 532 en gros chiffres anciens, et 6985 plus récens. A droite de ce dernier nombre on aperçoit encore le mot *soixante* presque effacé, autre numéro d'ordre plus ancien que les deux premiers.

Au-dessus de la première colonne est écrit le mot *Bloys* en petite cursive. Ce nom indique que le Ms. se trouvoit autrefois dans la Bibliothéque qui fut commencée à Blois par Charles d'Orléans, l'auteur des Poésies, quelques années après son retour d'Angleterre, où il avoit été vingt-cinq ans prisonnier, c'est-à-dire vers 1445. Ce prince, père de Louis XII et oncle de François Ier, s'efforça de réparer, autant qu'il étoit possible, la perte de la *Librairie* du Louvre. Il fit racheter en Angle-

terre environ soixante des Mss. qui en avoient fait partie, et il employa des sommes considérables à l'accroissement de sa Bibliothéque. Louis XII étant parvenu au trône, fit transporter à Blois les livres de ses prédécesseurs Louis XI et Charles VIII, et il y ajouta plus tard la Bibliothéque des ducs de Milan, qui étoit à Pavie. En 1544, François Ier réunit la Bibliothéque de Blois à celle qu'il avoit formée à Fontainebleau. En 1595, Henri IV fit venir à Paris tous les livres de Fontainebleau pour en faciliter l'accès et l'usage : ils furent placés dans le collége de Clermont. De ce collége ils passèrent chez les Cordeliers. Sous Louis XIII ils furent transportés dans une autre maison de ces religieux, située rue de la Harpe. En 1666, Colbert fit placer cette Bibliothéque, devenue vraiment royale, dans deux maisons qui lui appartenoient rue Vivienne. Enfin, en 1721, elle fut établie rue de Richelieu, où elle est maintenant, dans les vastes bâtimens du cardinal Mazarin, qui avoient pris le nom d'Hôtel de Nevers après la mort de ce ministre. Une partie de cet édifice devint le siége de la Banque de Law, et étoit encore, il y a quelques années, celui de l'administration du Trésor public. Malgré tant de translations successives, l'immense accroissement de la Bibliothéque Royale rend un nouveau déplacement très probable. Cette Bibliothéque possède environ 1000 à 1100 volumes, qui, ainsi que le n° 6985, ont fait partie de cette magnifique Bibliothéque de Blois, sujet d'éloges et d'admiration des savans du temps.

La petite estampille en rouge *Bibliothecæ Regiæ* se trouve sur la première page du texte et sur le verso du dernier feuillet, qui n'a point d'écriture.

En le conférant avec les deux autres qui contiennent le Roman de Partonopex, il m'a été facile de reconnoître combien ce Ms. 6985 est incorrect et négligé sous le rapport de l'art du scribe. Un grand nombre de lettres initiales sont restées en blanc dans les places réservées. L'orthographe y présente de fréquentes irrégularités. Les réclames même ne répètent pas exactement les mots qu'elles appellent. Ainsi on lit en réclame *a t're chiet ꝯme*, et en texte *a t're chiet ꝯon*. En réclame *mautalēt*, et en texte *mautalāt*; *faire* et *fere*; et pour donner un exemple d'incorrection notable de ce Ms., on lit, page 40, recto, première colonne, ligne 45, *or nos passe pon d'Oire et o lui si enfant*, ce qui n'offre aucun sens, *or nos* ayant été écrit au lieu de *Arnos*, nom d'un personnage du poëme de Partonopex, le même qu'*Arnol* ou *Hernol* dans les autres Mss.

Le *fac-simile* ci-contre de la page 6 du Ms., exécuté avec toute l'exactitude désirable, présente l'omission de deux vers, également due à la négligence du copiste du XIVe siècle. Dans le Ms. n° 1830, après le deuxième vers de la première colonne du *fac-simile*, on lit ceux-ci :

Quar jà li sans ne mentira,
Mais nature tos tems sera
Ne sofferra, etc.....

L'omission de ces deux vers rend la phrase incomplète et inintelligible dans le Ms. 6985.

Ce volume, qui a subi plusieurs reliures, a été fortement rogné en tête, et beaucoup moins en pied, grâce aux réclames, dont quelques unes seulement ont été légèrement atteintes.

La reliure actuelle est solidement établie, en maroquin citron ; elle porte des deux côtés d'une épaisse couverture les armes de France, et sur le dos deux LL entrelacées, avec ce titre incomplet de ROMAN DE PARTONOPEX, puisque le volume contient beaucoup d'autres ouvrages.

G.-A. Crapelet.

FIN DE LA DESCRIPTION DES MANUSCRITS
DU ROMAN DE PARTONOPEUS.

Partonopeus

DE BLOIS.

A Deu renc gracies et mercis — Prologue.
De quanque sai n'en fais n'en dis,
De ma santé, de ma richece,
De quanqu'il m'a fait de larghece.
Beneois soit li buens Jhesus
Ki fist quanq'es et sus et jus;
Beneois soit Sains-Esperis
Ki maint et el Père et el Fis,
Ki m'a donné soie merci,
De mon segnor la gracie issi; 10
Qu'il violt que j'aie pais et joie,
Diables soit sors et Deus moie.

Li solaus se torne al serain,
Et s'enbielist et soir et main :
Li ciels est clers, li airs est purs;
Adiès s'en vait li tans oscurs;
L'ore est et soef et serie;
La terre esmuet de mort à vie;

L'erbe verdoie et la flors nest;
Vie et verdors ces bos revest. 20
L'aloète cante d'amor,
Si estrine l'aube del jor;
Le sien cant eussons moult chier
S'ele en seust faire dangier;
Mais ele en fait si grant marchié
Que tot l'en a desparagié;
Et non porquant ço senefie
Que qui a bele et buene amie
Del tot s'i doit abandoner:
Tos jors li doit de li menbrer. 30

Li rosegniols ses lais organe
Qui del canter adiès s'ahane;
Li rosegniols dist sa cançon,
Et nuis et jors en sa saisson.
Cil nos semont d'amer adès
Et d'entendre i del tot asés,
Et nuit et jor tot à bataille,
Et jo li tieng ceste enviaille;
Mais il devise en sa cançon,
Par ço qu'il garde sa saison, 40
Et se taist fors dont seulement,
C'on doit pourveir cointement
S'aise et son lius de dosnoier,
Et tos jors adiès d'esploitier,
Tot sains repos et sains sejor
C'on ne s'en anuit nuit ne jor;
Et quant il n'est lius de dosnoi,

Si s'en tiegne-on taisant et coi.
Euriels cante dous et bas :
Teus l'escoute et ne l'entent pas ; 50
Soef flahute et seri
Soutivement et coi sains cry.
Cil cante de lontaine amor,
Et ramentoit douce dolor,
Soutif aler, soutif venir,
Parfont penser et lonc sospir.
Ceste cançon aim jo et has ;
Car anui me fait et solas :
Solas de m'amor ramenbrer,
Anui quant pens de consirer. 60

Toute verdors se raverdist,
Et tos li mons rajouvenist ;
Por la saison qui ..... bele,
Joie et jovente renovele ;
Et je sui jouenés et engignos,
Sains et delivres et joios.
Si me semont joïe e jovens
Que je ne soie oiseus ne lens ;
Por ço voel, par envoiseure,
En escrit metre une aventure 70
Et bone et bele et mervellouse,
Quanque ce soie chose grevouse.
Bel loisir ai et bon sejor
La merci Deu et nos segnor.
Se je me geu sains vilonie
Nel m'atornés pas à folie.

Cil clerc dient que n'est pas sens
Qu'escrive estoire d'antif tens,
Quant jo nes escris en latin,
Et que je perc mon tans enfin. 80
Cil le perdent qui ne font rien
Moult plus que jo ne fac le mien.
As tables et as eschies juent,
Et en ço lor entente ahuent,
Et ne font rien à remanant;
Cil m'est vis que tans vont perdant.
Si tost con li giu sont jué,
S'en sont tot li profit alé,
Et cil i partent seulement
Qui od els sont al giu présent; 90
Mais al mien déduit partiront
Tuit cil qui l'oront et veront:
S'en pora l'on traire tos tens
Et grant exemple et grant sens.

Sains Pols, li maistres de la gent,
Nos dist en son enseignement
Que quanqu'est ès livres escrit,
Tot i est por nostre profit,
Et por nos en bien doctriner
Qu'en saçons visces eschiver. 100
Il dist raison et bien et voir,
Et parfont et repost savoir;
Car nus escris n'est tant frarins,
Nis de fables as Sarasins,
Dont on ne puisse exemple traire

Del mal laissier et del bien faire.
En nul escrit n'a nule rien
Ne senefit u mal u bien.
Li maus i est que l'on l'eschiut,
Li biens que on en bien la liut : 110
Mal et bien i doit l'on trover
Por connoistre et por deviser.
Nus hom n'eschive mal de soi
Se nel connoist por garder soi,
Ne ne fait bien dont il ait gré
Se ins nel connoist en son pensé.
Fols hom ne seit nul sens trover
Fors le gris sens com puet taster ;
Li sages de quanqu'est sos ciel
Trait sens, con es trait de flor miel. 120
Li es s'asiet desor l'ortie,
Tant le porgarde et tant l'espie
Qu'el trait le miel del amertume :
C'est del sage home la costume,
Qu'il porgart cascune parole,
Et de la sage et de la fole
Eslise le sens par voisdie,
Si'l traie hors de la folie.
Por ce vos di qu'en cest escrit
Aura maint bien et maint mal dit : 130
L'un et l'autre metrons en letre
Por faire bien et mal demetre,
Ce puet de cest escrit aprendre
Qui l'ot, et seit et violt entendre.

Division du monde.

Li livre griu et li latin
Nos devisent de fin en fin
Trestot le mont en trois parties,
Si's ont par nom bien escharies :
Europe ont l'un quartier nomé,
Aufrique r'ont l'autre apelé;
C'est la moitié; et autretant
Tient toute seule Aise la grant.

Siége et prise de Troie.

En Aise sist la rice Troie :
Si fu cies d'Aise et flors et voie.
Priamus en fu rois darrains,
Qui grant pan d'Aise ot en ses mains,
Et le tint bien en pais cent ans,
Rois poestis et conquérans.
Il ot de s'espouse cinq fis,
Beaus cevaliers, bons et eslis,
Le buen Hector, le bel Pâris,
Troilus, Helain, Marcomiris.
Hector fu li pros, li legiers,
Li mioldres de tos cevaliers;
Grans ert et fors et beaus et gens,
Et dols et frans à toutes gens,
Tormente et foudres en estors;
Ne fu teus hom ainc puis ses jors.
Li rois de Troie en sa viellece
S'en orgelli par sa richece,
Et por la bonté de ses fis
Devint fiers en fais et en dis,
Et por Hector noméement;

Mais par lui ne fu ce nient.
As siens devint cruels et feus
Qu'il haïrent lui et il eus :
Ains l'orent servi par amor,
Puis le servirent par péor,
En duel, en poverte, en deshet,
Sor cuer tos jors et en aguet; 170
Et si tost con il orent liu,
Quant à Troie vinrent li Griu,
Perdirent tote la péor.
Si guerroièrent lor segnor :
Per ço qu'il orent bone aïe
Desdegnièrent sa segnorie;
Car il avoit d'un serf prové
Fait justice de son règne,
Et cil avoit à ses parens
Donés les amples casemens, 180
Et les gentils homes jetés,
Par coi li rois fu si matés.
Anchises ot nom li culvers
Qui fist de Troie les desers.
Par lui fu desertés li lius;
Car il trai puis Troie as Grius :
Or oiés comment mot à mot,
Si l'aprenge qui ainc nel sot.

Troie fu moult de grant noblece,
De grant honor, de grant ricece, 190
D'or et d'avoir et de deniers,
Et de plenté de cevaliers;

De tos délis, de tote joie,
De tos biens ot fuison en Troie,
Très qu'al jor que li beaus Pâris
Ravi Elaine od le cler vis,
Dont jà ne fust venjance prise,
Ne fust la fole covoitise
Que li rois ot d'avoir coillir,
Dont il se fist as siens haïr; 200
Car ses maris, rois Ménélaus,
Bons cevaliers, preus et loiaus,
Soufrist sa honte sains venjance,
Et s'en fesist tel contenance
Que il plaindre ne s'en ossoit,
Por Troiens qu'il tant doutoit,
Et por le grant cevalerie
Qui se tenoit en lor baillie,
Tant que Nestor li viols chenus,
Qui ert ses amis et ses drus, 210
Ses hom liges et ses tenans,
Plus avoit vescu de cent ans,
Ot molt grant ire et grant dolor
De le grant honte son segnor;
Buens clers ert et bons cevaliers,
Plains de grant sens et bons parliers.
Il ert consaus de tote Grice;
Car il savoit de fil en lice
Quanque prodom avoit mestier
A pais faire et à guerroier. 220

Cil fist par ses ensegnemens

Por esclairier ses marimens,
Que tuit li tenant son segnor
Volrent vengier sa deshonor.
Puis espia et sus et jus
Par tot le règne Priamus;
Se li fortraist celéement
Bien grant partie de sa gent,
Par promesse et par metre ostage
D'els francir de lor culvertage. 230
Trestos cels d'Inde li toli,
Et tos les Persans altresi,
Capadoçois et Médiens,
Et ceus d'Almaine et Libiens.
Tuit cil ierent del fie de Troie :
Si orent en lor cuers grant joie
Quant il orent aise et laissor
De corre seure à lor segnor.
Tot à veue l'ont traï;
Si l'ont od les Grius envaï. 240
Hector erra par orient :
Si assambla la bone gent,
Les bons cevaliers, les vaillans,
Qui puis tinrent Troie nuef ans,
Et l'euscent tos jors tenue
S'ele ne fust as Grius rendue.

Al disme an fu Hector ocis :
S'en estut mal à ses amis,
Porquant moult bien se desfendirent
Et grans estors as Grius rendirent; 250

Trahison d'Anchise.

Mais Anchises les a traï,
Que Priamus avoit norri,
Uns fils à diable, uns getés,
Qui disoit qu'il ert des Deus des,
Por ço qu'il ne savoit son père
A le gent nomer, ne sa mère.
Rois Priamus l'avoit levé
Sor trestos cels de son règne,
Et cil ne's manaidoit nient,
Ains les demenoit malement, 260
Et amassoit argent et or,
Et faisoit al roi grant trésor,
Et mesloit à lui ses barons
Par mençoignes, par traïssons.
Cil avoit en Troie une tor
Sor une maistre porte al cor:
Si basti un porparlement
As Grius defors celéement,
Qu'il les lairoit de nuit entrer
Por qu'il peust od els reuber, 270
Et tot avoir à son talent,
Quanqu'il conquerroit od sa gent.
Li Griu li ont ço créanté;
Si sont de nuit en Troie entré;
Si l'ont primes par tot robée,
Et puis tote arse et enbrasée.
Anchises les trésors prendoit,
Com cil qui bien les i savoit;
Si's faisoit à ses nés porter
Qui l'atendoient à la mer. 280

Pais avoit qui as nés aloit,
Et qui par le serf s'avoioit.
Là fuioient tuit li caitif
Qui des Grius escapoient vif.
Li rois fu ocis el doignon,
Et trestuit si fil à bandon,
Fors seul Helain qu'en escapa,
Qui puis aillors à honte ala,
Et fors un autre en berc petit
Qu'en escapa con nel i vit. 290
Une pucele l'avoit pris,
Si l'a en sa mancele mis;
As nés Anchises va fuiant,
En l'une s'est mise od l'enfant.
Il avoit non Marcomiris,
Puis fu sages et de grant pris.
Anchises à ses nés en vait, Fuite d'Anchise.
Puisqu'il ot là fait son atrait,
Et ses fillastres Enéas;
Car certes ses fils n'ert il pas, 300
Car Enéas ert dols et pis;
Si n'avoit pas consence as Gris,
De grans biens faire coveniers,
Et sages et buens cevaliers,
Et Anchises ert plains d'envie,
De contens et de félonie.
Maus fruis ist de male raïs;
Por ço di qu'il n'ert pas ses fis.

France dame soit ennorée

Qui à ferain est mariée, 310
Qui si bel maine son engin
Que ses fils ne seit de put lin.
Miols vaut bons fils à pièces nés
Que mauvais d'espouse engenrés.
Enéas oirre od Anchises;
Li bons, li beaus od le mauvais.
Par mer, par terre, et nuis et jors,
Tant errèrent sains nus trestors,
Qu'il arivent en Roménie:
S'en conquièrent la segnorie. 320
Quant Marcomiris ot quinze ans,
Si fu et beaus, et gens et grans;
Et cuidoient la gens de fi
Qu'il fust fils celi qu'il norri,
Et il le cuidoit ensement,
Qu'el le disoit à essient,
Que nel mordrisent li felon
Qui fisent la grant traïsson
De son père et de son linage.
Mais quant il vint en son aage, 330

Évasion de Marcomiris.

Tant sorsamble Hector et Pâris,
Et de gent cors et de cler vis,
Que cil en ont grant sopeçon:
S'en metent se maistre à raisson,
Et el lor dist qu'il est ses fils;
Mais il l'en croient à envis;
Et si tost com ele en voit liu
S'enfuit vers les mons de Mongiu,
Et el fu dusque la Seue;

Mais ne fu pas aconseue : 340
Tant ala que mons que valées,
Que grans que petites jornées,
Qu'en France vint ; à quel que paine,
Marcomiris od soi enmaine.

France ot nom Galles à cel jor, État des Gaules.
Se voir dient nostre ancissor ;
Dont n'i avoit casteaus ne tors,
Ne nobles cités, ne beaus bors.
Ains manoient tote la gent,
Çà deux, çà trois, esparsement. 350
Li plus de France estoit gastine,
De bos plaine et de sauvegine :
N'i avoit rois, ne dus, ne contes,
Provos, ne maiors, ne viscontes ;
Cascuns ert del sien dus et rois :
Ensi vivoient dont François.
La norice Marcomiris
Morut à l'entrer del païs,
Et il le fist ardoir en re
Lonc la costume du règne, 360
Puis servi tant par pluisors ans
Tos les plus nobles paissans,
Et cels de plus rice parage,
Qu'il parloit moult bien lor langage.
Puis lor a dit et fait savoir
Qui est et d'onc, tot solonc voir,
Puis lor conte l'escil de Troie.
Nel tient à fable nus qui l'oie :

Ains l'escoutent moult bonement,
Et il lor dist moult sagement; 370
Et dist d'Enéas com il fait,
Que toute Itaile par lui vait,
Et com il conquiert les contrées
Por ço qu'eles ne sont fremées
Et de casteaus et de cités,
Et com il fait grans cruelités
De cels qu'il conquiert el païs,
Com il les fait sers et caitis;
Et dist bien qu'il les conquerra,
Et que tos les aservira 380
S'il ne se frement contre lui
Qu'il ne lor puisse faire anui:
Puis lor fait faire fremetés,
Rices casteaus et fors cités,
Et lor ensegne à vivre ensamble:
Bien l'en croient et buen lor samble,
Et por son sens le font segnor,
Justice d'els et jugéor.
Feme li donent de haut lin;
Lor sire fu dusqu'en la fin. 390

Marcomiris, premier souverain.

Après sa mort prissent son fis,
Sage home en oevres et en dis:
S'el fisent d'els prince et segnor.
Il les maintint à grant honor;
Puis à la France d'oir en oir,
Dont on ne puet les nons savoir;
N'en seit l'on mot, trop sont d'arière,

Prince furent en lor manière.
A tart i ot un prince sage, Faramond, premier roi.
Qui fu de troien linage,
Que li François amèrent si
Comme lor cors, et parut i :
Faramons ot nom ; s'en font roi.
Cil establi primes lor loi,
Lor batailles et lor juisses,
Lor costumes et lor francises,
Ses drois et sa reconuissance.
Cil fu li premiers rois de France.
As siens faisoit si grans honors
Que France ot joie à tos ses jors.
A pais vesqui et sains ahans ;
Si moru plains de jors et d'ans.
Ses fils Ludom fu rois après, Clodion.
Et le tint tros qu'à son décès.
Cil n'avoit pas de sens plenté
Ne gaires nule autre bonté :
Por ço se cremoit et doutoit,
Et en ses cambres se muçoit.
Ses gentils homes moult cremoit,
De ses riceces lor donoit ;
Et si les apeloit parens,
Qu'il ne li meuscent contens.
Por ço n'en fist nul justicier,
Ne ne lor bailloit nul mestier :
Ains alevoit fils à vilains,
Félons et cruels et ferains,
Qui à contés et à demaines

Faisoient et hontes et paines.
A sès homes prendoit tos tens,
Et fu lasques vers autres gens; 430
Mais Deus sa gent ensocoru,
Que poi vesqui et tost moru.

Mérovée.

Rois Marovels fu fils Ludon :
Après lui tint la région.
Cil fu fors rois et justiciers,
Verais et dols et droituriers.
Por sa proece et por ses mors
Orent li roi, enprès ses jors,
Marovels lonc tans à sornom
Por ramenbrance del baron. 440

Childéric.

Enprès lui ses fils Childeris
Fu fors rois et poesteis :
Mais moult fu plains de félonie;
Mauvais rois fu tote sa vie.

Clovis Ier.

Ses fils Cloevis fu puis rois,
Rices et sages et cortois :
Celui converti sains Remis,
Ançois qui venist saint Denis.
Cil rois vesqui moult sagement,
Et se gent maintint francement. 450
Si ama tant cevalerie
Qu'il guerroia tote sa vie;
As Sarasins faisoit se guerre,
Et tenoit grant pais en se terre;
Mais onques d'autrui cevalier
Ne volt faire son sodoier;

Ne savoit nolui retenir
Qui puis deust de lui partir.
Buens cevaliers d'autres règnes
Mandoit, et lor donoit assés, 460
Se 's faisoit suens tot ligement,
Et fievoit od la soie gent :
Onques cevaliers de sa terre
N'en isci por aillors fief querre.
En son tans s'esvigora France,
Et déduis d'escu et de lance,
D'armes, de destriers, de cevals,
Et sorst plentés de bons vasals.
Cascuns de ses homes tenoit
Tot à mesure, en son endroit. 470
Fils à vilain, por nul loier,
Ne fust jà clers ne cevalier;
Ne gentils hom povres ne vils,
Por qu'il fust dignes de buens fils,
Cels tenoit il en son consel
S'il trovoit en els bien féel.
Humles et dols ert à se gent,
Si lor donoit bien et sovent;
Sains cruelté tenoit justise,
Si enoroit moult sainte glise, 480
Si amoit moult Deu et cremoit,
Et de lui servir joie avoit;
Et Deus l'en fist honor si grant
Que rice l'en fist et poissant,
Et longes vivre et moult valoir,
Et bel morir et Deu avoir.

Cil fu bons rois tote sa vie,
Si conquist moult grant segnorie,
Si mist pais et crestienté
Par trestote sa poesté. 490
Il conquist plus par son aïr
Que ses oirs ne pot maintenir;
Assés perdirent puis si oir
De son conquest par non pooir.
Des Chiereborc dusqu'en Rossie
Faisoit l'on tote se banie,
Et dusqu'en Ardene le grant
Faisoit l'on trestot son commant.

Description des Ardennes.

Ardane ert moult grans à cel jor,
Et porprendoit moult en son tor; 500
Car plus duroit dont li convers,
Sains la mervelle des desers,
Que or ne dure tote Ardene;
Si le volt Deus, ensi ordene.
Ele est ore molt escillie,
Et par lius tote herbergie;
Mais à cel jor dont je vos cant
I par avoit de forest tant
Que cil qui erroient par mer
N'i ossoient pas ariver, 510
Por elefans, ne por lions,
Ne por guivres, ne por dragons,
Ne por autres mervelles grans
Dont la forès ert formians.
Ele estoit hisdouse et faée:

La disme pars n'en ert antée.
Li paissant i missent mers
De tant con duroit li convers.
Ne passoit gaires nus les sains
Qui là revenist dont mut ains. 520
Oltre les sains n'avoit convers,
Chievrels ne dains, bisce ne cers,
Ne beste nule fors maufés
Qui mangoient les esgarés.
Cil Cloevis, cil rices rois,
Ala cacier en Ardenois
Après la feste Sainte-Crois,
Que saingler encraissent de nois,
De nois, de glans et de favine,
Le brost desdaigne et le racine. 530
A un matinet se leva,
Et od se gent cacier ala :
Muetes de chiens i fait mener,
Et viautres por prendre saingler.

Clovis va chasser dans les Ardennes.

Un sien neveu avoit li rois :
Cuens fu d'Angiens et cuens de Blois ;
Fils ert Lucrece sa seror.
Li rois l'amoit de tel amor
Que nis son fil de sa moillier
N'avoit il de nient plus cier. 540
Il avoit droit, car n'ert hom nés
Qui tant eust en soi beautés,
Et si n'avoit que seul treize ans;
Si ert solonc ço gens et grans :

Partonopeus son neveu, comte de Blois.

Portrait de Partonopeus.

Moult ert et pros et coragos,
Et dols et humles et hontos,
Larges et frans et envoisiés:
Nus nel veoit n'en fust tos liés.
Jà tant n'esgardissiés sa vie,
Jà i trovissiés vilonie: 550
Od ço ert beaus à desmesure;
Nus hom n'ot onques tel figure:
Cevels ot si beaus et si blois,
Com il en fust alés à Cois.
Le front ot blanc plus que n'est lis,
Qui de blançor a si grant pris;
Les sorciols a noirs et voltis,
Delgies et grailles et traitis;
Les iols a gros, vairs et rians,
Bien envoisiés et souprendans; 560
Bele face a, blance et rosine,
Longe et traitice, et clere et fine;
Le nés a droit, bien fait et bel:
N'a qu'amender el damoisel.
Bouce a petite, grosse levrete,
Toute alumée, vermellete;
Les dens avoit blans et menus,
Moult bien assis et bien veus;
Basse a le bouce à bien baisier;
Si a le col lonc et plenier, 570
Basses espaules et bras drois,
Blances les mains et lons les dois,
Le pis espés, et gens les flans,
Les hances bases sor les pans,

Et a longe la forceure,
Le gambe graille par mesure;
Les piés a drois, por voir, petis :
De toutes beautés est parfiz.
Avant el livre ert bien mostré
Por coi je loc tant se beauté; 580
Car od ço qu'il ot bones mors,
Li fist se beautés grant socors.

Cis en vait cachier od le roi, Chasse de Clovis.
Qui aime lui si comme soi :
Uns veneres siolt un saingler;
Li liemiers l'en fait aler;
Li sainglers ert bien el quart an.
Assés lor fist le jor ahan;
Trosqu'al bas vespre lor fui,
Dont à primes abai soufri. 590
Partonopeus premiers i vient,
Et en son poing son espiel tient.
Li sainglers a l'abai ronpu,
Se li est tost seure coru,
Et il ens en l'esclot l'asène;
Li bruns espiols li ret la kène,
Si l'a ocis devant le roi,
Qui grant joie en a endroit soi.
Partonopeus trait son espié,
Si l'a ters et sus apoié, 600
Puis sonne son cor et justise,
Si assiet bien les mos de prise.
Li chien i vienent à grant brui,

Qui del saingler voellent lor frui ;
Tant fort glatissent al venir
Que tot en font le bos fremir.
Par l'esfrois d'els qui sont venu
Ont un grant saingler esméu ;
Tuit l'ont acuelli li fol chien.
Partonopeus nel tient à bien, 610
Et monte tost el chacéor ;
Oster les violt de la folor.

Li rois li dist qu'il ne demort,
Mais ost les chiens, et s'en retort.
Partonopeus les volt oster;
Mais il n'en pot nul retorner.
Li chien ont le porc acuelli;
Moult par i corent à bel cri,
Et il enprent moult grant folie,
Qui por les chiens le roi olblie: 620
Quant voit qu'il ne's en puet oster,
Se's siolt et se's prent à huer.
Il suit le porc, li rois l'atent,
A cui est vis que trop vient lent.
Partonopels del roi s'esloingne,
De grant folie s'enbesoigne.
Li pors fuit loing vers le désert :
Li rois l'oïe des chiens pert,
Il a grant péor del enfant,
Qui lui est vis qu'il va perdant. 630
Quant venu sont si compaignon,
Si lor a conté del guiton.

Et lor commande qu'il trestuit
Le voisent querre tote nuit.
Cil en font le commant le roi;
Cascuns le vait querre, par foi;
Tant ont corné que tuit sont las;
Cui caut de ço, nel troevent pas.
Li sainglers fuit oltre les mers:
Viols est et durs, fors a les ners; 640
Vint liues passe bien les sains,
De soi garir n'est mie fains.

Partonopeus a tant chaciet
Que son ronci a estanciet;
Il pert ses chiens, et d'als l'oïe
Dont s'aperçut de sa folie.
Descendus est de son roncin,
Paistre le lait lès le cemin.
Il s'est desos un caisne assis,
Plore des beaus iols de son vis; 650
A grant mesaise vit li las,
Car grant froit fait, si a poi dras;
Grant faim a, si n'a que mangier,
Ainc n'en avoit éu dangier.
Si a de soi si grant péor,
Jà ne cuide véir le jor;
Il a péor et faim et soi,
Si a dur lit sains nul argroi;
Pleure des iols, ne set que faire;
Car n'ert apris de nul mal traire. 660
Cele nuit a veillié toute,

Partonopeus s'égare à la chasse.

Qu'ainc n'i manga ne n'i but goute,
Et quant il vit l'aube aparoir
De repairier a grant espoir;
Et si tost com il vit le jor
Sa sele mist el chacéor,
Et si s'en cuide aler arière;
Mais il mesprent moult la carière:
Quant il s'en cuide repairier,
Si ne fine del eslongier. 670
Il entre en un moult let sentier,
Batu le voit moult et plenier,
Traces i voit de tels manières,
Onques n'avoit véu tant fières,
De serpens et de wivres grans,
Et de venimos vers volans.
Li enfès a moult grant péor,
Vint liues a erré le jor;
Ainc en un liu ne reposa,
Ne ainc n'i but ne n'i manga: 680
Il plore et crie à Deu merci,
Qui nul des siens ainc ne guerpi,
Qu'il prende de lui garde et cure,
Et destort de male aventure.
Il puie un tertre contremont,
Son chacéor forment somont,
Et de verge et d'esporon,
Et nel trova faint ne felon;
Mais las le troeve del errer,
Del travail et del geuner. 690
Porquant si l'a il tant hasté

Qu'en som le tertre l'a mené :
D'iluec puet il véoir le mer,
Cele part commence à aler :
Ains qu'à la mer soit parvenus
Est li jors del tot escorus.
La nuis est soes et serie,
Et la lune s'est esclarcie :
Il vient aval trosqu'al gravier,
Si l'a trové large et plenier. 700
Une nef i voit arivée,
Tant bele con se fust faée,
Et voit fors apoié le pont
Par ù on puet monter amont :
Il en prent Deu à mercier ;
Car homes i cuida trover.
Al pié del pont est descendus,
Si est dusqu'en la nef venus ;
Mais ce l'a forment esfréé
Que nul home n'i a trové, 710
Ne rien nule qui vive soit.
Poise l'ent moult et si à droit ;
Il trait sus à soi son ceval,
Que bestes ne li facent mal ;
Puis en est venus dusqu'al pont,
Si l'a trait à soi contremont.
Or a il aise de dormir
Pieça qu'il n'en ot mais loisir.
Un poi s'acline sor le bort,
Et en petit d'eure s'endort : 720
Il ne dort pas, ançois somelle,

Il monte sur une barque enchantée.

Et or se dort et dont s'évelle,
Et com il a ses iols overs
Ne voit un point des grans desers :
Eslongiés est dusqu'enmi mer,
Ne cuide jamais ariver.
Il a del tot terre perdue,
N'en puet avoir nule véue ;
Il se regarde vers sa nef,
Sigler le voit tot à plain tref; 730
Le sigle voit, bien l'aperçut,
Et li voile sont bien tendut;
Il n'i a entendu nul ris;
Car li vens siet droit del païs.
La nés vait tost : li ber est ens;
Car à mervelle est bons li vens.
Li governaus siet bien et droit;
La nés s'en va à grant esploit.
Or a Partonopeus péor,
Ainc en sa vie n'ot gregnor: 740
Car seus est, n'a à cui parler,
Et si est loing en haute mer:
Miols volsist estre en le forest
U tante paine et tant mal trest.
Péors de terre est mioldre assés
Que n'est de mer, bien le savés:
A terre a mainte garison,
Mais en la mer n'a se mort non.
Il plore et maine grant dolor,
Tote la nuit, desci al jor; 750
Mais quant li jors est esclarcis

Et li solaus est espanis,
Qu'il puet véir tot cler le tref,
Et tot la toivre de la nef
Dont s'esmervelle del ovraigne;
Car plus soutil ne fait iraigne.
Li très est tos de soie fine;
Onques n'ot tel rois ne roïne :
De soie fu tos li funains;
Moult par le firent sages mains. 760
Tant s'est delités en la nef
Qu'il l'en ert auques plus soef.

La nés sigle dusqu'à la nuit,
Plus tost que cers levriers ne fuit,
Et quant li jors est declinés,
Li enfès voit moult grans clartés,
Et quant la nuis est plus oscure,
De tant est la clartés plus pure.
La nés en vait droit cele part
Con s'on le conduisist par art. 770
C'est une vile et uns casteaus
Qui moult est buens et moult est beaus.
Sos le castel la nés arive;
Partonopeus n'i voit rien vive,
Porquant son pont a fors jeté,
Son chacéor en a mené :
Li roncis est magres et las,
Crupe ot aguë et les flans bas;
Magre sont andui de mesaise,
Encor n'ont gaires qui lor plaise. 780

Description de la ville où arrive Partonopeus.

Quant Partonopeus est montés
Péuros est et trespensés;
N'est mervelle s'il est pensis,
Ne seit ù est, n'en quel païs.
Il voit sa nef molt mervellose;
Ainc rien ne vit tant préciose,
Et voit les murs de la cité
Qui contre ciel donent clarté :
A mervelle sont droit et haut,
Et nule beautés ne lor faut; 790
Blans est li marbres dont il sont,
Et vermel aval et amont;
Tot à eschiekier par quareaus,
Et tot li mur trosqu'es creteaus.
Li cretel sont moult bien assis,
De marbre vert, vermel et bis :
Là veissiés tant bele entaille,
N'a nule el monde qui miols vaille.
Defors le mur est li graviers
Et grans et larges et pleniers. 800
Li pors est teus desor le mur
Que bien mil nés tot à séur
I puent estre et séjorner :
Jà mar se movront por la mer.
Defors le mur tot environ,
N'en a ne bordel ne maison.

Tant voit li enfès grans beautés
Que moult cuide estre mesalés,
Et cuide que soit faérie

Quanqu'il i voit de manandie; 810
Porquant si se porpense en soi
Qu'il ne doit avoir nul esfroi
Quant il n'i voit rien se bien non;
Si a de ço droit et raison:
De ceste raison se conforte.
Si vient errant droit à le porte;
Desor le porte ot une tor
Qui deux cens toises ot antor,
Et sept vins toises a de haut:
Cele ne crient engien n'asaut; 820
De liois est blanc com yvoire,
Ovré menu d'oevre triforie.
Li enfès entre en le cité,
De ricoise i voit grant plenté.
Il est entrés en une rue
Qui de tais est et nete et nue:
De tai n'i puet avoir nient,
Car tote est faite à pavement;
Et quant onques plus i plovra,
Li pavemens plus clers sera. 830
Li palais sont trestot d'un grant:
Ainc n'avoit véu de teus tant.
Il sont trestot de marbre fin;
Li un sont bis, l'autre sanguin,
Li un sont pers, li autre ver:
Qui dedens est ne crient iver.
Li un sont blanc, li autre noir.
Moult furent fait par grant savoir,
Et trestuit sont covert enson

De tuiles paintes et de plon : 840
Sor les pumeaus sont li lion,
Et li aiglet et li dragon,
Et ymages d'autre figure
Qui samblent vives par nature,
Toutes covertes de fin or;
Par grant savoir le fisent Mor.
Li estage del palais tuit
Qui luisent contre mienuit
Devers la rue sont torné,
Et sont d'or musike aorné. 850
Là véissiés entailléures
D'or et d'argent covertes pures.
Là veriés les élémens,
Et ciel et terre, et mer et vens,
Soleil et lune, et ans et jors,
Et les croisans et les décors,
Les estoires del tans antis,
Et les guerres et les estris :
Ne vos voel plus loer le rue
Que nel tenissiés à falue; 860
Mais nus ne set tant de favele
Qui par desist com ele est bele,
Et quant aurés toutes les rues
Por alées et por véues,
La mellor n'en saurés eslire,
Ne ne saurés li quels est pire.
Ne cherriés por nule rien
La mervelle ne le grant bien
Que de ceste cité vos cant;

Mais vos le cherrés çà avant 870
Quant vos orés par quel vertu,
Comment ala et comment fu.
Li enfès a tot esgardé,
En paradis cuide estre entré;
Auques a joie, auques dolor;
Car od sa joie a grant péor :
Il a joie de la beauté,
Et de la mervelle a pensé,
Et quanqu'il onques a véu
A por fantosme tot tenu. 880
Il ert bien eure de coucier:
Grans talens li prent de mangier,
Et fains et sois tant le damage
Qu'il en olblie le musage;
Il voit les grans huis del palais
Trestos overs ester en pais,
Et voit les grans fus alumés,
Et de gros cierges grans plentés,
Et tables mises, et doubliers,
Couteaus, salières et culiers, 890
Coupes, henas et escueles
D'or et d'argent, bones et beles,
Et pain et vin et car assés,
Et de grans biens larges plentés;
Mais tot li samble cose huisdive
Quant il n'i voit rien nule vive :
Nus n'i mangue, nus n'i sert:
Tant s'esbahist que tot s'espert.
N'i a empereors ne rois,

Clers ne cevaliers ne borjois; 900
N'i a dame ne damoisele,
Ne harpe oie, ne viele :
Nus n'i noise ne n'i tabore
Com en tel liu et à tel ore.
Tant s'est li enfès mervelliés
Qui cuide moult estre engeniés;
Tant s'esbahist, tant s'esmervelle,
Qu'il ne set s'il dort u il velle,
Ne il ne set se ço est songe,
Se ço est voirs u c'est mençonge; 910
Et ne porquant fains le destraint,
Et moult l'angoisse et moult le vaint.
Grant plenté voit de bel mangier,
Avoir le puet tot sains dangier;
Mais s'il i voit viande u osme,
Tot tient à songe et à fantosme;
Et ne porquant si cuide bien,
S'il i mangue aucune rien,
Que de sa grant faim aura pès,
Que qu'il onques l'en viegne après. 920

Entrée de Partonopeus au palais.

En un palais en est entrés,
Et dedens l'uis est arestés,
Et parmi tote sa destrece
Li vint uns pensers de noblece,
Qu'il est plus bel et miols assés,
Se il estre i doit enganés,
Que el cief de tote la cité,
Et el palais plus haut levé,
El principel et el plus mestre

Soit engeniés, s'il le doit estre. 930
Le cief torna del chacéor,
En le grant rue fait retor,
Et vait amont vers le castel.
En tot le siècle n'a plus bel:
Grans fosés i a, murs bien haus
Qui ne criement engiens n'asaus;
Les portes a trové overtes.
Deux tors i a hautes acertes:
Les portes en puet l'on desfendre:
Rois n'emperere ne's puet prendre. 940
Il est ens el castel entrés,
De ricoise i voit grans plentés.

Une tor a ens el castel
De marbre poli tot novel.
Li casteaus est fais à compas,
Et ne siet trop haut ne trop bas.
La tors est enmi liu enclose;
Ainc hom ne vit plus bele cose.
Li casteaus environ le tor
Une grant liue dure entor: 950
Dedens a molins et viviers,
Et grans gardins et beaus erbiers,
Et mil palais tot environ
Que tienent et conte et baron.
Un palais i a principel,
En tot le siècle n'en a tel:
Car tant est lons, larges et beaus,
Que cil a moult de ses aviaus

Qu'il puet esgarder à loisir,
Et cil duel cui n'estuet partir. 960
Cel vait querant Partonopeus,
Et dusque là le conduist Deus.
Il est descendus as degrés,
S'en est sus el palais montés :
Là vit grant feu de busce sèche,
Qui de fumée n'en a teche,
Et tables mises, grans et hautes :
De mès n'i a dangier ne fautes;
Il n'i voit nule rien faillir
Dont l'on doie bon roi servir; 970
Mais n'i voit nule rien vivant,
De ce s'esmaie, et ne porquant
Por sa grant faim vait li mescins
A l'ève laver as bacins.

Festin dans le palais inconnu.

Li bacin sont andui d'or fin :
Empior coupes met on vin.
L'uns reçoit l'ève, l'autres verse,
Ni troeve nule rien perverse,
Nis la toaille i voit venir
Aprestée de lui servir, 980
Et il reçoit tot le servise;
Mais ne porquant gaires nel prise :
Car quanqu'il voit, tot tient à fable
Et à ovraigne de diable.
Quant essuiés a ses mains,
Si ne fait mie que vilains,
El plus haut liu del dois s'asiet

Con sagement qu'il s'en reliet,
Que s'il doit estre desconfis,
Qu'el plus bel liu soit escarnis. 990
De princes est nés et de rois,
Bien doit aseir à haut dois.
Il a trové moult beaus mangiers :
Si en mangue volentiers :
Il mangue à moult grant vigor,
La fains i met bone savor;
Et quant d'un mès a auques pris,
Cil est ostés et autres mis,
Et quant on a son mès osté,
Trestot li autre en sont porté 1000
Qui sont parmi le sale aval;
Mais il n'i voit nul senescal,
Ne nul servant, ne nul vaslet,
Ne seit qui's oste ne qui's met,
Et quant li siens mès est assis,
Sempres sont tuit li autre mis.
Toutes les tables sont assises;
Grans et pleniers est li servises;
Car bien trois mile cevalier
I puent séir al mangier. 1010
Moult durent li mès à venir,
Et moult vienent à bel loisir.
Li escançon missent le vin
En coupes, en henas d'or fin :
Al maistre dois li escançon
Ne missent boivre s'en or non;
Fors qu'en le coupe al damoisel

N'a or, ne argent, ne noel;
Car ele est tote d'un safir.
Entosche i perdroit son aïr. 1020
Li safirs est auques porprins,
Auques oscurs, et si est fins.
Se nus en boit entosche frois,
Saciés jà ne l'en ert sordois.
Li covercles est d'un rubi
Qui à le coupe se joint si :
Un escarboncle a el pumel
Qui el rubi siet bien et bel;
N'en puet partir, tant est bien joins;
Sa clarté jete et près et loins, 1030
Que jà, se por ricoise non,
N'estuet candoile en le maison.
Partonopeus d'icele boit :
Moult i entent quant il le voit,
Et par le coupe li est vis
Qu'il est moult ricement assis.
Or puet mangier séurement;
Car n'i a point d'encroutement,
Car nus hom de mangier n'encroute
Qui de la coupe boive goute. 1040

Quant li mès laissent à venir,
Et li bacin vienent servir
Qui l'aigue versent et recuellent,
Et font samblant que bien le vuellent,
La blance toaille i est preste,
Et sains demande et sains requeste;

Après laver vienent erbé,
Et li piument et li claré :
Napes s'en vont, descendent tables.
Li enfès crient moult que diables 1050
Li aient fait cest bel samblant
Por lui del tot traïr avant.
Li enfès s'est al fu assis,
A endormir n'a gaires mis :
Il somelle tot en séant,
Pieçà n'ot mais de loisir tant,
Et quant il se r'est esclemis
Seit que mestier li aroit lis :
Vers l'uis de le cambre est alés, Le prince va se coucher.
Et voit deux cierges alumés 1060
Qui vers le cambre vont adès;
Saigne soi bien, et vait après.
Li cierge errant vont à un lit,
Onques nus hom nul tel ne vit,
Ne si bel, ne si atorné,
Ne de si ciers dras aorné:
Ne vos vuel des dras aconter,
Trop demorroie à els loer.
Kiute i a bone et linciols chiers,
Rices velous et orelliers : 1070
Bien est orlés li covertors
De peaus de bex entor es ors;
C'est une peaus qui moult miols iolt
Que nule espisce oloir ne siolt;
La beste qui porte est blance,
Plus que n'est nois novele en brance.

A toute rien est debonaire,
Fors qu'à serpens siut moult mal faire :
Serpens ocit, de ce se pest;
Jà n'ert si grans qu'ele nel plest. 1080
Li covertors vint d'Alixandre :
Si est dedens de salemandre
Qui hors de feu ne seit garir,
Ne fus ne puet son poil bruir.
Devant le lit gist uns tapis
Qui est de plumes de fenis.
Li drap del lit sont rice assés
Quant li tapis est si ovrés.
Une chaière a près del lit,
Dont li pecol sont d'or bien cuit. 1090
Li enfès vient à le chaière,
U il s'asiet tot sains proière,
Et li dui cierge s'en revont
Arière el palais dont il sont;
Car en le cambre en remaint tant
Qu'ele en resamble tote ardant :
La cambre est de marbre porfire.
Nus clers ne vos poroit descrire
Ne le matire ne l'ovraingne :
Qui celi voit soef se baigne, 1100
De li véoir est grans délis,
Et de maindre ens est grans profis;
Car nus hom n'ert jà tant iriés
S'auques i est ne soit haitiés.
Partonopeus est jus clinés
Oster ses esporons dorés :

Sa gambe liève, et on li trait;
Mais il ne seit comment ce vait.
Despoille soi, si entre el lit.
Moult est couciés à grant délit, 1110
Et pas nel laisse por péor
Ne traie à soi le covertor;
Mais quant l'a trait vers ses orelles,
Cierges estingnent et candelles :
La cambre devient moult oscure.
Li enfès point ne s'aséure,
N'a nul talent de somellier:
Péors l'atorne al vellier.
Or crient moult que jà viegne l'ore
Que vif maufé li corent sore. 1120

Surprise nocturne.

Atant une arme vint al lit,
Pas por pas, petit et petit;
Mais il ne set que ce puet estre:
Or volsist miols qu'il fust à nestre.
A une part se traist del lit,
Defors soi en laisse petit.
Il crient que ce ne soit maufés,
Et dist que mal eure fu nés;
Mais ce est une damoisele,
Quels qu'ele soit, u laide, u bele : 1130
Le covertor soslève atant,
Si va gesir joste l'enfant;
Mais el ne set mot que i soit:
Car el nel ot ne ne li voit,
N'encore ne l'a pas sentu,

Et cil s'est moult en pais tenu;
En pais se sont géu grant pose.
Il le crient tant que parler n'ose.
La damoisele atant s'estent,
Et de son pié le tousel sent, 1140
Et quant l'a sentu si tressaut,
Et s'escria à vois moult haut :
« Comment! fait-ele, qui es-tu?
Qui t'a en mon lit abatu?
Iço que est, Virgene Marie?
Qui est ici? suis jo traïe?
Et tu qui i es, va, fole riens,
Cis roiames est trestos miens:
Comment ossas, sains mon congié,
En ma cité metre ton pié, 1150
En la cité ne el castel,
Sains mon congié, sains mon apel,
Et em mon lit en sor que tout?
Certes j'en sui marie mout. »

Entretien de la dame et du comte de Blois.

Li enfès a péor de soi;
Mais celi tolt auques l'esfroi
Qu'il ot nomer sainte Marie:
C'or set que maufés n'est ce mie,
Et que c'est dame u damoisele,
Et cuide bien que moult est bele: 1160
Moult li est vis que bel parole,
A paine lait que nel acole;
Mais il s'en est por ço tenus,
Qu'il i cuide estre mal venus.

« Dame, fait-il, por Deu merci,
A grant ahan sui venus ci;
Car en Ardene, ès grans deser,
Ai griés ahans et durs sofers,
Quant entrai en le bele nef
Qui çà m'a conduit à plain tref : 1170
Puis vinc parmi ceste cité
Cui vos clamés en ireté :
Ainc tant n'i soi aler querant
Que g'i trovaisce rien vivant;
N'onques dusque ci en cest lit
N'i trovai de rien contredit,
Ne à cui demander congié,
Quant jo de rien n'i trovai vie.
Dame, por Deu, vos cri merci :
Mors sui se me jetés de ci. 1180
Dame, ù irai quant jo n'i voi?
Por Deu, aiés merci de moi.
Dame, ne sai quel part aler
Se de ci me faites lever.
Dame, ci sui vostre caitis :
Par vos serai u mors u vis.
— Sire, fait-ele, alés ent tost,
Car jo n'ai soing de vostre acost :
De vostre gré vos en alés,
U à force en serés jetés, 1190
Et s'aurés moult grans marimens
Que n'i sui seule ne sains gens.
— Dame, fait-il, droit ne raison
N'ai en cest lit, se par vos non,

Ne jo n'i claim ne droit ne fié,
Fors seulement vostre congié :
En vostre francise ai espoir
De seul anuit ci remanoir.
— Sire, fait-ele, bien savés
De faintise parler assés : 1200
Quanque vos dites est faintise ;
Mais rien ne valt ceste cointise :
A force cuidiés estre el lit ;
Mais dont sai jo d'engien petit ?
Se vos estes nobles et fiers,
J'ai près de ci teus cevaliers
Qui jà bientost, se jo le voel,
Vos abatront icest orguel.
— Dame, dist-il, pas ne me faing,
N'en moi n'a orguel ne desdaing; 1210
Ne que que facent cevalier,
De ci ne me puis eslongier,
Se g'i devoie ore estre pris,
Les menbres perdre u estre ocis :
Ne sauroie quel part aler,
Ne nes à vostre huis assener.
— Sire, fait-ele, levés sus ;
Je vos conduirai trosqu'à l'uis,
Puis vos donrai seur conduit
Qui bien vos menra tote nuit. 1220
Rien ne vos valt ceste ocoison,
Ni remanrés en ma maison.
Tos en irés, ço est la fins,
U trais en serés à roncis.

— Dame, fait-il, n'en irai pas:
N'en puis aler, que trop sui las;
C'en est la fins, n'en puis partir;
Faire poés vostre plaisir
De moi detraire u de trencier,
Del tot sui en vostre dangier. 1230
Tot ligement vous doins mon cors
A laissier ci u geter fors,
Et vos doins bonement congié
De moi ocire sains pechié,
U de moi faire oster de ci
Se n'en volés avoir merci. »
Atant s'est li danseaus téus,
Et s'est del tot en pais tenus.
En taisant atent son martire,
A cief de pièce si sospire, 1240
Parfont sospire et gient après
Bas et soef, et gist en pès.

Quant la dame ot le lonc sospir, Attendrissement, gracieuse merci.
Li cuers li conmence à fremir:
Del enfant a moult grant pitié
Qu'ele a tant fort contralié;
Por poi ne li crie merci
De ço qu'à tort l'avoit laidi:
A caudes larmies, tenrement,
Plore et sospire, et s'en repent. 1250
El fait que dame, et si fait bien;
Car sos ciel n'a si france rien
Com est dame qui violt amer,

Quant Deus la violt à ço torner:
Deus totes dames beneie,
Et face amer sans vilonie,
Et à cascun une en ajort
Qu'à nul autre home ne s'amort.
Iceste dame dont vos cant,
Soef et doucement plorant, 1260
Lés le vaslet gisoit à destre:
Or s'est tornée sor senestre.
Li enfès gist grant pièce en pais,
Et crient que nel tiegne à malvais,
Quant ele s'est en pais tenue,
Se il vers li ne se remue.
Vers li se traist, et mist se main
Sor son costé, soef et plain:
Tant l'a trové plain et craset
Por poi que trestos n'en remet; 1270
Tant l'a soef et cras trové
Que tot en a le sens torblé.
Quant la dame a se main sentue,
Od repentaille le remue;
Tot soavet en estraignant
L'a reboutée sor l'enfant,
Vers lui se torne, et dist: « Laissiés;
Grans folie est que vos caciés. »
Li enfès auques s'en vergonde,
Ne desist mot por rien del monde; 1280
Mais tos taisans et tos enbrons
S'estent lès li tant com est lons:
Coardement r'a se main mise

Vers le bele qui le justise.
La france l'a soufert en pais,
Et il s'en traist un poi plus près,
Et el li dist : « Laissiés, ostés »;
Et il l'estrainst par les costés,
Et ele ferm ses gambes lace,
Et il estroit à soi l'enbrace. 1290
« Mar le faites, dist-ele, sire »;
Et il vers soi le trait et tire.
« Ne faites, sire », fait la bele;
Et il vers li tot s'achantele.
« Laissiés, sire, fait-ele, ester.... »
Il entent as genols sevrer.
« Or est anuis, fait-ele, acertes. »
Il li a les cuisses overtes,
Et quant les soies i a mises,
Les flors del pucelage a prises. 1300
Flors i dona et flors i prist;
Car ainc mais tel deduit ne fist,
Nel n'ot sofert, ne il n'ot fait,
Onques encor rien d'itel plait.
Trestot le soefre en pais la lasse :
S'ele rien dist, c'est à vois basse.
Li cuers li muet moult et volete.
« Lasse, fait-el, tant sui feblete;
Se force eusce, par mes lois,
Jà vos froissasce tos ces dois; 1310
Mais bien sentés que fèble sui,
Por ço me faites cest anui :
Or avés fait tos vos talens,

Est-ce vos nus amendemens?
— Od il, dame, fait-il, si grans,
Qu'à tos jors en serai joians.
— Par Deu, fait-ele, nel croi pas;
Car vos gens savés tant de gas
Que quant vos avés fait vos fés
Al departir nos en gabés; 1320
Mais jo n'en doi estre gabée
Se jo de vos sui alumée,
N'a moi n'en doit nus mals venir
Se jo ai fait vostre plaisir;
Nel m'atornés pas à folie
Se je sui à vos otroïe,
Ne por ço se tost sui vencue,
N'en doi estre pas viols tenue,
Et si vos dirai bien por coi :
Or entendés, amis, à moi. 1330

La dame se fait connoitre, et impose des conditions au prince son amant.

« Jo sui de terre rice assés;
Car vint rois ai de moi casés,
Et deux cens contes et vint dus,
Et princes et demaines plus :
Les cevaliers ne sai conter,
Qu'à droit ne's poroit nus esmer.
Tote Besance est mes empires;
Vos en serés et rois et sires
Se mon consel volés tenir,
Qui legiers vos ert à soufrir. 1340
Trestot mi roi et tot mi conte,
Et prince et demaine et visconte,

Volrent que fuisce mariée,
Et fisent ci lor assamblée :
En ce fu lor consaus assis,
Que jo presisce à mon avis
Segnor por bontés et por mors,
Non por grans fiés ne por honors;
Car rice sui jo trop de fiés,
Ne doi vendre mes amistiés. 1350
Et quant il l'orent sor moi mis,
Mes espies par tot tremis,
Et en France noméement,
U Deus a mis tant bone gent :
Quant orent soufert lor ahan,
Et revinrent al cief del an,
De maint bel home i vint novele,
Et mainte bone et mainte bele :
Mais cil qui vinrent devers vos,
De tos furent li plus joios, 1360
Et disent qu'avoient trové
Un enfant de petit aé,
Fil de la nièce Maroveus,
Et avoit non Partonopeus :
De vos disent tantes bontés,
Tant buenes mors, tantes beautés,
Et ensement la gentelise,
Que sempres fui de vos souprise.
Ci me mis en mer à cest port,
Si arivai droit al Troisport : 1370
C'est uns havenes de Normendie;
Puis vinc en France le garnie.

Là vos vi jo devant le roi,
Qui vos amoit si comme soi :
Li rois sovent à vos juoit,
Et tos si écles vos i amoit.
Là vos vi primes, beaus amis,
Et i demorai quinze dis.
D'iluec m'en ving, et fis après
Que li rois vint en Albigés. 1380
Par mon engien fu que li rois
Ala chacier en Ardenois :
Par moi sivistes le saingler
Qui vos amena vers la mer :
Là vos fis amener la nef
Qui çà vos a conduist soef.
Tote ceste oevre fis jo si
C'on ne m'i vit ne ne m'oï,
Desdont dusqu'or me sui tenue
Si c'onques puis ne fui véue. 1390
Por cel vos di jo, beaus dols sire,
Que ne devés cuidier ne dire
Que jo me soie trop hastée
Se or me sui à vos livrée,
Ne ne m'en tenés à legière
Se tost ai fait vostre proière.
Quant vos prismes ci arivastes,
Et en ceste cité entrastes,
Cuidai qu'en aucun des palais
Vos herbergissiés tot en pais : 1400
Là vos eusce fait servir,
Et moult ennorer et cierir,

Tant que par consel del concile
Qui fu tenus en ceste vile
De vos feisce mon segnor,
Et vos livraisce ceste honor.
En un palais vos vi entrer,
Ainc n'i deignastes arester,
Et quant vos volsistes dormir,
En cest lit venistes gesir : 1410
C'est li miens lis ù jo me gis.
Ci vos ai trové, beaus amis;
Se g'i ai fait vostre plaisir
Nel me devés à mal tenir.

— Dame, fait-il, vostre merci
De quanque vos acontés ci;
Car je sai or bien que c'est voir,
Et qu'en vos a moult grant savoir,
Quant si savés tote ma vie,
Et quanqu'ai fait, sens et folie; 1420
Mais de la joie de cest lit,
Qui encor a duré petit,
Vos renc grans graces et grans grés,
Et vos en aim de plus assés,
Et m'aurés moult de plus à dru
De ço que'l m'avés consentu :
Ne vos en tieng pas à legière,
Ains vos en ai de moult plus cière,
Et c'est la riens ù plus me fi
Que vos me tenés à ami; 1430
Car or vos ai tant enamée,

Tote autre rien ai olbliée :
Avis m'est que je fac moult bien
Qu'ainc ne senti tant douce rien;
Après ço c'or vos ai sentue,
Vos volroie avoir véue.
— Beaus dols amis, la dame dit,
De moi ferés vostre delit,
Cascune nuit, tot à loisir,
Me porés avoir et sentir; 1440
Mais ne volroie estre véue
Desci que l'eure soit venue
Que j'ai misse à cels de m'onor
De prendre par lor los segnor,
Et n'a que deux ans et demi
Trosqu'à cele eure que vos di.
Vos en aurés moult bel soufrir,
Parler et juer et sentir :
Assés aurés chiens et oiseaus,
Murs et cevals rices et beaus, 1450
Forès plenteives, rivières
Buenes et beles et plenières;
Pailes, siglatons et cendaus,
Dras rices et emperiaus;
Pain et vin et car et poisson,
Tot à plenté et à fuison,
Et buene vile et bel castel,
Et bon lit et soef et bel,
Et moi aurés cascune nuit
Por acomplir l'autre déduit; 1460
Mais n'aurés home en compaignie,

Ne feme, fors moi vostre amie :
N'ome ne femè ne verés,
Ne à nolui ne parlerés
Desci que li jors soit venus
Et li conciles ert tenus,
Dont verés et orés la gent,
Et il veront vos ensement;
Trosqu'à cel jor el faire n'os,
Mais dont ferai tant que par los 1470
Et par consel de tos mes rois
M'aura Partonopeus de Blois.
Trosqu'adont m'aiés espousée
Ert entre nos l'amors privée;
Adont serai jo vostre espose.
Ne m'en tenés à anuiosse
Se li termes est issi grans;
Car ensi est li covenans
De moi à tos cels de m'onor
Que je doi dont prendre segnor. 1480
Li termes lor est ennuios;
Mais je l'ai fait, amis, por vos :
Por ço que pensoie à vos prendre
Les ai fait tant longes atendrè;
Car dont ert li termes pleniers
Que porés estre cevaliers,
Et dont à primes, à honor,
Vos porai eslire à segnor.
Ço ne lor seroit hon ne bel
Qu'offrise à prendre un tousel; 1490
Mais ore quant venra li jors

M'ert grans noblece et grans honors
Que je vos puisse as miens mostrer,
Qu'en vos n'aura que refuser;
Car cevaliers eslis serés,
Et sai très bien, jà n'i faurés,
Et plus beaus que n'est riens el monde;
Qar toute beautés vos abonde,
Et tant avés de gentelise,
Jà ne lairai ne vos eslise; 1500
Car vos estes del sanc Hector,
Qui ainc n'ama argent ne or,
Ne rien fors seul cevalerie :
Por ce voel estre vostre amie;
Car jà li sans ne mentira,
Mais nature tostans fera;
Ne souferra la gentillece
Que jà faciés rien fors noblece.
Por ço me met del tot en vos,
Et sai que serés angoissos 1510
De moi véoir ains qu'il soit lius :

Défense de chercher à voir la dame.

Mais ce ne seroit mie gius;
Car se vos tant porcacisiés
Que par engien me veissiés
Ains que me volsisce mostrer,
Tornée seroie al plorer,
Et plus seroie mal baillie
C'autre caitive et plus honie.
Por ço sor tote rien vos pri
Que vos aiés de moi mërci, 1520
Que par vos ne soit engiens quis

Par coi vos me voiés el vis,
Desci là que viegne li jors
Que de moi véoir soit honors.
Beaus amis, li termes est briés,
Et li soufrirs en est moult griés,
Porquant ne doit de bien joïr
Qui de mal nel puet deservir;
Mais je sai bien que vos cremés
Que jo ne soie aucuns maufés 1530
Qui tant vos face par losenge
Qu'en aucun mal pechié vos prenge
Por faire vostre arme périr;
Mais ne vos voel de ce servir.
Je croi en Deu le Fil Marie,
Qui nos raienst de mort à vie,
Et por lui pri que vos m'amés;
Se por el faire nel volés,
Rien ne m'orés dire ne faire
Qui onques li soit à contraire : 1540
Tos ses conmandemens tenés,
Par tant serés de moi amés;
Se contre Jhesu faites rien,
Jà puis ne serés de moi bien.
Jhesus est ma mors et ma vie:
Il a del tot le segnorie;
Il fist le ciel et le solel,
Et mer et terre, et fu vermel,
Et l'air et tote créature,
Et tote rien en sa figure. 1550

— Dame, fait-il, bien sai et sent
Que vos m'amés moult loialment,
Et moult m'est bel que sai de voir
Que Deu amés de tot pooir.
Par tant sui je seurs de vos
Que jamais n'en serai doutos;
Mais vos me faites un desfens
Que ne vos voie dusqu'al tens
Qu'en avés à vostre gent mis,
Et jo tot ensi vos plevis. 1560
— N'en prenc, fait-ele, vostre foi;
Mais aiés si merci de moi
Que jo n'en soie pas honie,
Et vostre honors soit essaucie. »
Atant s'endort li damoiseaus.
La dame a moult de ses aveaus :
Baise li iols, et bouce et face,
Et moult estroit vers soi l'enbrace;
Baise lui iols, et bouce et vis,
Ne demande altre paradis. 1570
Moult sovent l'esvellast, je quit,
Por avoir de lui son déduit;
Mais tant le sent atravellié,
Nel puet esvellier de pitié.
Et quant il vient al ajorner,
Que li solaus fait le jor cler,
Et li enfès est esperis,
Ens en son lit est tressallis;
Car onques en tot son aé
N'avoit veu si grant beauté 1580

Con en le cambre ù il se gist,
Et de le beauté s'esbahist.
Grant joie en a con avoir doit;
Mais n'ot s'amie ne ne voit.
Et quant il volt ses dras vestir,
Dont il a ore bel loisir,
N'i a mie les siens trovés;
Ains i trova mellors assés,
Et bien tailliés à se mesure:
Il en prent grant garde et grant cure; 1590
Et quant il est très bien vestus,
Del rice lit s'en est issus,
Et s'est cauciés plus ricement
Qu'il ainc ne fu et autrement.
L'aigue li donent li bacin,
Qui sont d'or quit, esmeré fin,
Et la toaile après i vient;
Mais il ne voit qui la li tient.
Puis est ens el palais entrés,
U li disners est aprestés, 1600
Et beaus et rices et cortois;
Et il se vait seir al dois,
Et il i est servis moult bien;
Mais n'i voit nule vive rien.
Après disner s'en va manois
Vers les degrés del grant palois;
Mais son ronci n'i troeve pas
Qu'il i laissa et magre et las;
Mais un ceval i a trové,
Et bel et bon et sejorné; 1610

Mais tant est noirs qu'il le soscient,
Et à male cose le tient,
Et ne porquant si est montés,
Et vers le tor en est alés.

Description du pays.

Iluec descent, entre en la tor :
Ainc hom ne vit nule mellor,
Et quant est venus as creteaus,
Qu'il troeve si bons et si beaus,
Esgarde vers solel levant,
Et voit la mer qui dure tant 1620
Que nus n'en puet véir le fin.
Par là li palie alixandrin
Vienent et li bon siglaton,
Li muelekin et li mangon,
Li esprevier et li ostor,
Et li buen ceval coreor,
Et li poivres et li comins,
Et li encens alixandrins,
Li gerofles, li garingaus,
Les miecines contre tos maus. 1630
Quanqu'a el siècle precios,
Et bon et bel et mervellos,
A la cité vient par la mer,
Et tot siolt iluec ariver.
Cel sens a longes esgardé,
Puis en vient à l'autre costé
De la tor qui est vers midi;
Cele part esgarde autresi :
De cele part sont li vergier
As citeains plus d'un millier, 1640

Et voit les vignes sor le mer,
Tant en loing et en lé durer
Que rien n'i voit se vignes non.
Puis en vient al tierc quarteron :
Là voit les cans amples et lés,
Bien gaaigniés et bien semés;
Ce li est vis que tant en voit
Qu'à un roiame assés seroit.

Al quart costé s'en est venus :
Iluec s'est longement tenus; 1650
Moult i a veu grans beautés;
Je's vos dirai : or m'escoutés.
De cele part ciet Oire en mer,
U les grans nés suelent entrer;
Defors le mur aval en vient
Grans trente toises, bien le tient.
Li pons est deseur l'ève beaus,
Bien entailliés, tos à creneaus.
Al cief del pont, devers le pré,
Voit un moult bel castel fremé 1660
Qui tant est larges et pleniers,
Moult i puet avoir cevaliers,
Et tant a edefiemens
Que moult i puet avoir grans gens;
Lonc par desor la mer li pré
Durent deux grans liues de lé
Et dix liues durent de lonc.
Puis est la grans forès solonc,
Dont li bos est et haus et beaus,

Et plains de bestes et d'oiseaus : 1670
Si ot esperviers et ostors,
Et de faucons i a pluisors,
Dont li ostoir sont tot gruier,
Et li faucon bon haironnier.
Li enfès a tot regardé :
Grant mervelle li a samblé.
Moult tient à rice le païs,
Et le castel à bien assis.

En esgarder a son déduit
Trestot cel jor dusqu'à le nuit, 1680
Et dont par les degrés avale,
Et vient errant droit en le sale,
Et a laissié son noir destrier
Al pié des degrés estraier.
Puis en vient amont el palois,
U li fus art devant le dois;
Tot solonc s'aise se contient,
Et tot à son voloir li vient,
Quanqu'il demande et desire.
Riens nule ne l'en est à dire, 1690
Ne riens ne li faut, seul itant
Qu'il n'i voit nule rien vivant.
Quant il est bien al dois servis,
Al fu s'asiet sor beaus tapis,
Sor orelliers de siglaton,
Tos séurs com en se maison :
Et quant il volt aler coucier
Les camdelarbres voit drecier,

Qu'il vont dusqu'à son lit servir,
Et puis pensent del revenir. 1700
Quant s'est covers del covertor
Si pert la cambre sa luor :
S'amie vient; il le rekiolt,
Et fait de li ço que il violt.
« Amis, fait-ele, quel delit
Avés eu trosqu'à cest lit ?
— Dame, fait-il, et bon et bel;
Véoir le vile et le castel,
Et la contrée d'environ :
N'a plus bele desos le tron, 1710
Ne nul castel tant bien assis
En tot le siècle, ce m'est vis,
Ne nule cités n'est tant bele,
Et si me samble moult novele.
— Sire, fait-ele, ce est voir :
Si tost con euc de vos espoir
M'en ving jo ci véoir cest liu,
Qui siet el plus bel de mon fiu :
Ci ciet Oire la grans en mer;
Grans nés i suelent ariver, 1720
Et Chiés d'Oire a non cis casteaus, Château de Chef-d'Oire.
U moult aurés de vos aveaus
Si me laissiés à esgarder
Tant que jo me voelle mostrer;
Mais se me veés ains mon terme,
Plorer me ferés mainte lerme,
Et vos serés honis et mors,
Mestier ne vos aura confors :

Por cel vos di jo tant sovent
Que vos nel olbliés nient. 1730
Li casteaus est ci por vos fés,
Li bors et tos li beaus atrés ;
Por ço fu fais en cest bel liu
Qu'en eussiés déduit e giu.
Ci aurés plenté de déduit,
Que li sejors ne vos anuit.
Oire sort ci en ces fosés
Hors de ces grans rochiers cavés,
Puis costoie plus lonc la mer
C'on ne puet en deux jors errer : 1740
Primes envient par Marberon,
U Ernols frema se maison,
Qui de s'espouse Béatris
Ot cinq beaus cevaliers à fis.
Quant galiot corent par mer,
Et tornent cel sens por rober,
Ernols lor tolt tote lor proie,
Pris et loiés le me's envoie;
Car il maint près de le costière,
Qui est si basse et si plenière 1750
Que nés i puent ariver
Et sains tempeste sejorner;
Puis en vait Oire par Oirac,
Et par Suscis et par Cirac,
Et puis enclot dedens son tor
Plus de cent casteaus de valor,
Et dont s'en vient par ci en mer
Por nos del tot avironer.

« Or savés que l'ève a non Oire,
Et li casteaus a non Chiés d'Oire : 1760
Ensi l'ai fait por ço nonmer
C'Oire sort ci et ciet en mer ;
Amis, et j'ai nom Mélior.
En moi aurés si bon trésor
Que jà rien ne volrés avoir
Por que je'l puisse avant savoir,
Ne vos soit sempres aprestée
Si com vos l'aurés demandée,
Se tant me faites de bonté
Que devant nostre jor nomé 1770
De moi véoir ne soit ars quise,
Ne par vos ne soie souprise.
— Dame, fait-il, trop fols seroie
Se jo de ço vos mesfaisoie,
Et seroit trop grans félonie
De traïr ma dame et m'amie.
— Sire, fait-ele, or atant pès ;
De ce reparlerons adès ;
Mais ce me dites, se vos plest,
S'irés demain en la forest, 1780
Quel vie volrés demener,
En bos u en rivière aler.
Se vos volés aler en bois,
Et ce vos plaise en vostre cois,
Quant vos serés bien atornés,
Et après à loisir disnés,
Uns cors vous ert devant vous mis,
Il n'a si buen dusqu'à Paris.

Quant vous serés oltre les prés
Séurement, amis, cornés, 1790
Dont verés venir liemiers,
Et chiens gentils et bons levriers:
Jà ne verés miols afaitiés,
Ne de lor mestier plus haitiés:
Et s'aler volés en rivière,
En une cambre çà arière
Troverés esperviers, ostors,
Girfaus et gentils et pluisors:
Ceus verés voler à delit,
Quant vos plaira, moult u petit. 1800
— Dame, fait-il, g'irai cacier
Por le forest miols acointier.
— Sire, fait-ele, al bon éur. »
Atant s'endorment à séur.
Ne cuidiés pas que lor anuit
La demorée de la nuit,
Ne de quanqu'ele onques dure:
Car france amors ne set mesure.
Et quant li jors est aparus,
Li ber est cauciés et vestus. 1810
Après disner a le cor pris,
C'on ot al dois devant lui mis;
Bien fait le voit, et moult a ate;
Passe les prés et s'en racate.
La noise a le contrée emplie;
Dis liues en respont l'oïe,
Dont voit venir parmi ces prés
Muetes de chiens tos encoplés.

Chasse auprès de Chef-d'Oire.

Li liemiers s'en vient devant,
Son lien el col bel et grant, 1820
Dont li colers ert de fin or,
Et li noiaus vaut un trésor.
Avant sont venu li levrier,
Et bel et grant et fort et fier;
Mais moult par sont noir tot li chien :
Partonopeus nel tient à bien.
Par deux et deux à grant esploit
S'en vont li chien as triestres droit.
Par els sont assis li levrier,
Et il a pris le liemier. 1830
Si a trové dedens son tor
Trace d'un grant porc quartenor,
Et quant il a un poi séu
Si a un grant porc esméu;
Et il a ses chiens descoplés;
Si's a tos al saingler hués.
Trestos li bos est raplenis
De bele noise et de beaus cris;
Li pors ne peut el bos garir,
Ains l'estut as levriers saillir. 1840
Par deux en vient, et cil l'ont pris;
Si l'ont moult tost à terre mis.
Et il l'a tot as chiens doné,
Que rien n'en a d'iluec porté.
C'est sa jornée d'icel jor,
Puis fait à son ostel retor.
Dui levrier vont à lui manois,
Trosqu'à son fu el grant palois :

Li autre sont par lor trestors
Alé à lor ostels aillors. 1850
Li dui levrier sont por déduit
Od lui alé, qu'il ne s'anuit.
Ces dels aura tosjors od lui,
Auques li tolront son anui.
Puis que li mangiers fu finés,
En le cambre est al lit alés,
Od Mélior a son delit;
Assés i jue, assés i rit,
Et n'est mervelle s'il a joie :
Car tant li seit conter la bloie 1860
Et de déduit et de grant sens,
Et des fais del ancien tens,
Que nus ne set tant bien entendre
Qui ne péust de lui aprendre.
Douce et soef a le parole;
C'est une riens qui moult m'afole :
Ço ai de m'amie et nient plus;
Partant m'i tieng et pens et mus,
Et damel-Dex, qui ne menti,
Me doinst qu'el m'aint si com j'aim li, 1870
Et qu'à moi pere se francise;
Car ce n'ert jà que autre eslise.

Partonopeus a son délit,
Li parlers de lui moult m'ocit;
Car il a tos biens de s'amie :
Jo n'en ai riens qui ne m'ocie.
Il ne le voit, mais à loisir

Le sent et en fait son plaisir.
Je voi la moię, et n'en fac rien;
J'en ai le mal, et il le bien. 1880
Partonopeus i est un an,
Que travail n'a, ne duel, n'ahan;
Et vait en bois et en rivière,
Et a se joie bien plenière.
Al cief del an s'est porpensés
De soi qui est et dont est nés,
Et qu'il a mis le siècle si
Arière dos et entrobli;
Ne li menbroit de son païs,
De ses parens, de ses amis, 1890
Ne de rien nule ne pensoit
Fors de s'amie qu'il amoit,
De ses chiens et de ses oiseaus;
Car trop i ot de ses aveaus.
Passé estoit l'autre setenbre,
Quant del roi Cloevis li menbre;
De lui véoir a desirer,
Ne s'en puet longes consirer:
Quant la nuit vint, se'l dist s'amie,
Et congié l'en demande et prie, 1900
Et el li dist: « Amis, alés,
Et vostre amie foi portés,
Qu'à nule autre n'aiés amor
Ne n'en prendés nule à oissor.
France a moult grant mestier de vos:
Jà n'i serés un jor huisos,
Tant i a guerres et estris,

Et tant i aurés d'anemis.
Mors est Cloevis li bons rois,
S'en sont desconfi li François; 1910
Et vostre père r'est finés,
Et Blois assise de tos lés.
Gardés qu'as armes soiés pros,
Et par francise amés de tos,
Et sovenans de bien doner,
Et ne vos estuet pas douter
Que vos n'aiés assés de coi;
Assés aurés avoir par moi:
Ne soit bons cevaliers trovés
Cui vostre avoirs ne soit donés. 1920
Humles soiés vers povres gens;
Donés lor dras et garnimens.
Vostre parole n'aiés chière,
A trestos soit douce et plenière.
Ennorés Deu et sainte glise,
Et maintenés li se francise;
De Deu aiés crieme et péor,
Il vos croistra pris et honor;
Séurs querés cevalerie
Se Deu avés en vostre aïe. 1930
Sor tos sermons vous pri, amis,
C'onques ne soit nus engiens quis
De moi véoir par nul consel;
Car ne sont pas vostre oel féel
Qui de ço consel vos donroit,
Ne qui jà vos en somonroit.
Quant vos aurés faite le pais

Ne demorés en France, mais
A Chief-d'Oire faites retor,
Por vostre preu et por m'amor. 1940

—Dame, fait-il, ceste leçon
Ai bien aprise et cest sermon;
Car jà por nule rien vivant
N'istrai plain pas de cest conmant.
Sor tote rien tenrai tostens
De bien garder vostre desfens. »
Atant ont laissié le parler,
Et entrent andui en penser.
Partonopeus fait son ator,
Par matinet al oel del jor, 1950
Et por errer son aparel;
Car congié en a et consel;
Et quant s'aproisme la vesprée
Sa bele nef voit aprestée:
Entrés i est par le poncel.
Son bon ceval, le noir, le bel,
Enmaine od soi et ses levriers,
Et il le suient volentiers.
Là troeve un lit, et vait coucier,
Et violt dormir, n'a del mestier. 1960
Cil de la nef, qu'il pas ne voit,
Drecent le voile à grant esploit.
Ains qu'aient quinze jors passés
En Loire ont lor ancres jetés.
La nés est grans; ne puet amont
Por les gors qui en Loire sont.

Retour de Partonopeus en France au mois de mai 512.

Un batel ont cil de la nef
Mis jus en l'ève moult soef.
Un lit i ont fait bon et bel;
Soef i metent le tousel. 1970
N'est esvelliés trosque manois
S'est arivés molt près de Blois:
Quant s'esvella ne vit rien vive,
Fors les levriers desor la rive,
Et son ceval qui là l'atent,
Et il vait monter erranment.
Li bateaus moult tost s'en revait;
Ne voit qui'l nage, ne qui'l trait.
Pitié en a por Mélior
Qui son cuer tient en son trésor; 1980
Et pense moult tost revenir
Se Deus l'en done aise et loisir.
Quant il voit Blois, cele part tent,
Et pensant erre belement,
Et quant il est de Blois bien près,
Douse somiers voit à grans fès
Devant soi el cemin entrer,
Et vers Blois tot errant aler.
Trestuit sont noir, mais moult sont bel:
Se's mainent douse damoisel; 1990
Tot soavet en vont le voïe,
Moult bien vestu de dras de soie.
Uns cevaliers qui tot ço guie
Salus li dist de par s'amie:
Viols ert et cenus et floris,
Et grans et beaus, gens et traitis.

« Sire, fait-il, salus vos di
Et services de par celi
Qui son cors et son cuer vos done,
Et ses trésors vos abandone; 2000
Et prie por vos et por li
Que ne le metés en olbli,
Et jo por li vos vuel proier
Que gardés de li engenier.
— Sire, ce dist Partonopeus,
De ce me gart li poissans Deus.
— Sire, ce dist li cevaliers,
Faites reçoivre ces somiers
Qui sont cargié d'argent et d'or :
Se's vos envoie Mélior, 2010
Et prie vos d'armes porter,
De tornoier et de joster,
Fors que ne soiés cevaliers.
Ce violt que soit li siens mestiers
De vos caindre premiers l'espée,
Et al jor qu'el vos ert donée,
Et vos gardés, por Deu amor,
De li véoir dusqu'à cel jor,
Et Deus vos gart et face aïe
Que la France ne soit honie. » 2020

Atant tot plorant s'en retorne,
Partonopeus i laisse morne :
Li damoisel od lui revont;
Cascuns par soi bien le somont
Qu'il face con loiaus amis,

Et del retor ne soit targis.
Atant sont tuit esvanui,
Et ont lor cemin acuelli.
Li somier vont vers Blois adès;
Partonopeus les suit de près. 2030
Quant les a véus li portiers,
Entrer les laisce volentiers:
Vis li est que c'est dons de Deu,
Quant n'i voit fors Partonopeu;
Quant le voit près, qu'il le connut,
A moult grant joie le reçut,
Et vait à se dame corant
Noveles dire del enfant.
Ele en a grant joie menée,
Mainte larme en avoit plorée. 2040
El vient plorant contre son fis:
Or est à larmies recoillis,
Baisier le vait et acoler,
Ne pot de joie mot soner;
Puis l'a en se cambre mené,
Et li demande ù a esté;
Se li conte le mort le roi,
Et de son père; et puis de soi,
Com si voisin l'ont demenée,
Et com il l'ont desbaretée, 2050
Et li a dit que casteaus trois
Li ont fremés environ Blois.
« Dame, fait-il, por cest besoing
Sui jo ci venus de moult loing:
Faites reçoivre ces somiers,

Et mandés partot cevaliers;
Je lor donrai ricement dons
Et bien plenières livrisons. »
La dame fait ço qu'il li dit;
Après ce demora petit 2060
Li buen cevalier à venir,
Et il se paine d'els servir.
Partot vait de lui la novele;
A l'un est laide, à l'autre bele:
Ele est mout belè à ses amis,
Et moult laide à ses anemis.
Moult par li vinrent cevaliers,
Et il les retint volentiers;
Doi mile en sont à lui venu,
Et sont tot de lui retenu. 2070
Tost en a pris les trois casteaus
C'om li avoit fremés noveals.
Tost a fait pais environ soi,
Puis vait aidier al jouene roi,
Qui dont avoit fremé sor Oise
Un castel c'on claime Pantoise;
Car à Gisors estoit uns rois
Qui avoit amené Norois
De Guenelande et d'Orcanie,
Et r'avoit grant cevalerie 2080
Et d'Irlande et de Danemarche,
Et guerroient en cele marche.
Moult covoitoit France avéoir,
Et moult en avoit grant espoir.

Clotaire assiégé à Pontoise.

Cil rois avoit non Sornegur;
Pros ert, si avoit grant éur,
Jovenceaus et bons cevaliers,
Et grans et beaus, fors et legiers;
Moult éust en lui vaillant roi
Se il créist le nostre loi.
Li rois de France à ses François,
Ses Flamens et ses Hurepois
En guerre ert, s'autre terre mise,
N'en pooit avoir nul servise;
N'a que dix mile cevaliers:
Rois Sornegur a cent milliers.
Partonopeus a amenés
Cinq mile cevaliers armés.
Li rois est contre lui venus,
A grant honor est recéus:
Li rois li dist de Sornegur,
Qu'il nel lait dormir a séur,
Et qu'il li gaste son païs;
Et qu'il a moult sor lui conquis,
Et con a grant cevalerie,
Et com il a petite aïe.

Partonopeus pense un petit.
Après parla al roi, et dit:
« Mandés, fait-il, tote le gent
Qui al reigne de France apent. »
Ce dist li rois. « Je l'ai mandée;
Mais ele est tote revelée;
Ne vuellent pas venir à moi,

Ne ne me tienent à lor roi. »
Partonopeus respont, et dit :
« Quant on ne violt, Deus nos aït. »
Atant ont laissiés les sermons,
Et vont mangier as pavellons.
Pantoise est casteaus bon et bel,
De mur de cauc et de quarel, 2120
A peus et à grans roilléis,
Et de bons cevaliers eslis :
Tot a costume con en guerre
Viẹnent cevalerie querre
Li cevaliers roi Sornegur
Devant Pantoise dusqu'al mur,
Dont vint mil avoit à Chaars,
N'en i savoit on trois cọars.
Rois Sornegur l'avoit fremée,
Et as vint mile commandée, 2130
Et od els iluec s'envọisoit;
L'autre os à Gisọrs sejornoit.
Li rois de France les cremoit
Por ço que poi d'esfors avoit :
Si lor faisoit portes tenir,
N'en laissoit cevalier iscir,
Et cil s'en aloient gabant,
Del roi de France escarnissant,
Et puis mandèrent à Gisors
Lor vantances de lor esfors. 2140

Rois Sornegur l'éust assis,
Et set de voir qu'il l'éust pris;

Mais il atent l'arière-ban,
Qui vint à feste saint Johan;
Dont estoit close Pentecouste.
L'atente moult forment li couste.
Le jor que Partonopeus vint,
Al premier ostel que il tint
A Chaars fu séu en l'ost,
Et Sarasin s'adoubent tost, 2150
Dont véissiés ces cevaliers
Demander armes et destriers.
En poi d'eure en montent dix mile,
Et sont issu fors de le vile;
Li cinq cens sont parti avant.
Li autre se vont conréant:
A grant desroi vont et à toise,
Et ne finent dusqu'à Pantoise.
Ne's deigne retenir lor rois;
Car rien ne doute les François: 2160
Par le païs lievent li cri,
Et li François sont estormi.

Combat à Chaars.

Partonopeus est tost armés,
Od cent cevaliers est montés,
Et a fait les portes ovrir;
Mais n'en laissa nul home iscir
Desci qu'il voit venir le roi;
Deux mil armés en son conroi.
« Sire, fait-il, avant venés,
Et vostre gent od vos tenés: 2170
G'irai as païens tornoier,

A vos revenrai s'ai mestier. »
Puis s'en est par le porte issus,
Es cans est conréés venus.
Tot premiers cevalçoit Heldins,
Gonfanoniers as Sarasins;
Partonopeus le voit venir,
Le ceval point par grant aïr,
L'espiel li plante en son escu:
Si l'a parmi le cors feru, 2180
Od le ceval l'abat à terre:
C'est li premiers cols de la guerre.
Puis traist l'espée et fiert Brunolt,
Un païen qui aine bien ne volt;
L'elme li fent et le cervis:
El pis li est li brans croisis,
Nel puet garir ne fust ne fer;
L'arme de lui vait à infer.
« Ferés, fait-il, bon crestien,
Que ne vos venquent li païen! » 2190
Moult sont esmaié Sarasin,
Et por Brunolt et por Heldin;
Et li François les fièrent si
Que cil en sont tuit esbahi.
Partonopeus le refait bien;
Lui doutent il sor tote rien:
Païens lor abat et ocit,
Et cace tos et desconfit.
Ce dient tuit li Sarasin,
Qu'el siècle n'a tel palasin. 2200
Li renc clairoient endroit lui,

Moult lor a fait le jor anui :
U volentiers u à envis
Aler les estut desconfis.
Il fuient dusqu'à lor conroi,
Col estendu, tot à desroi,
Et li conrois bien les atent.
Partonopeus ne vient pas lent ;
Ainc les a si sor ceus hurtés
Que moult les a espoentés. 2210
François i fièrent des espées,
Si's ont jà bien ensanglentées.
Quant Sarasin contr' aus s'alient,
Et des bruns espiols les desfient,
François estut le camp guerpir,
A force les en font iscir.
Partonopeus fuit tries se gent,
Et lor trestorne moult sovent.
A un trestor ocit Farés,
Et à un autre Marroés; 2220
Al tierc trestor fort s'ademet,
Si lor ocit le bel Sauret,
Nief Sornegur et fils son frère :
Jà cil ne vera mais sa mère.
Sor lui s'arestent Sarasin,
Moult l'ont hucié en lor latin,
Mais ne quit qu'il l'esvellent pas ;
Car n'est mie endormis à gas.

Partonopeus les voit ester,
Et entor Sauret demorer, 2230

Et voit le roi vers lui venir;
Il lor guencist, et vait ferir.
Il ront le presse entor le mort,
Moult lor empire lor confort,
Et fiert Lugan del brant forbi :
Le cief li a del bu parti.
Puis fiert Fursin de Valbruor,
Que tuit li autre en ont péor.
Il l'a feru desor l'escu,
Dusqu'en la bocle l'a fendu, 2240
Et de la meure de l'espée
L'espaule destre en a sevrée :
Païen maldient moult le brant,
Et lui qui de ferir set tant.
Sor lui recommencent l'estor;
Il les sostient à grant vigor.
Atant i est venus li rois
Od deux mile de ses François,
Qui fièrement rompent le presse.
Li jouenes rois garir ne's leisse. 2250
Cil vont fuiant droit vers Chaars,
Et ont jetés lor toénars.
Partonopeus cace devant,
Trosqu'al castel les va ferant.

Chaars siet bas, tot à repus;
Ne le voit-on dès c'on est sus.
Partonopeus trosqu'el val
Ne fine de son baptestal.
Dedens les fosés les a mis;

Moult a le jor des lor ocis; 2260
Que li rois, que li bon François,
Lor ont bien ocis mil Danois.
Partonopeus de ses escus
I a bien plus de vint perdus.
François sont de Pontoise issu,
Et ont près lor segnor séu;
Trestote l'os i est venue;
Pontoise en remest tote nue.
Quant rois Sornegur ot les cris,
De bones armes s'est garnis. 2270
Quant cuide à ses bares iscir,
Moult en a trové mal loisir.
Li rois i est venus devant,
Et od lui li François vaillant,
Et od els li vallès de Blois
A bien cinq mile de François.
La barre li ont si tenue
Qu'il n'en puet avoir nule issue.
Là les tienent dusqu'à le nuit
Que l'uns d'els ne l'autres ne fuit; 2280
Et quant il lor est anuitié,
Li rois s'en vait sains lor congié.
Li païen tienent Sornegur
Por ço qu'il fait auques oscur,
Et ne se movra mais awan
Trosqu'il voit son arier-ban.
Li rois repaire vers Pontoise,
Et od Partonopeus s'envoise.
Partonopeus ot fait le jor

Dont le coisisent al mellor 2290
C'onques véiscent de lor iols,
Et il lor fait si beaus achiols
Qu'il est tenus al plus cortois
C'onques véissent li François;
Car en son ostel moult despent,
Grans dons lor done et cel sovent,
Et dras et deniers et cevals.
De bel parler est comunals;
Nus n'est si povres, s'il le voit,
Ne li est vis que ses pers soit : 2300
Il est si humles et si dous
Qu'il s'aparage à trestous.
N'a mie fait mauvais esploit
Dame qui l'a en son destroit.
Par tote France est jà parlé
De son sens et de sa bonté.
De totes pars li vient grant gent,
Et il les retient bonement.
En France n'a bon cevalier
Ne viegne à lui par acointier, 2310
U por armes u por avoir,
Et il est de si grant savoir
Qu'il les retient trestos od soi
Por son besoing et por le roi.
Lor os croist moult de cevaliers,
Par cens, par deux cens, par milliers;
Bien sont créu de trente mile.
Partonopeus nul n'en revile.
Ançois que soit li mois pasés,

Les ont soixante mile esmés, 2320
Et ains que past la quarentaine,
I assient cent mil à caine.
Venus est jà l'arière-bans
Dont Sornegur maneçoit Frans.
Or s'aparelle de bataille;
Deus et lor drois as François vaille!
Que la bataille ert à estros,
Qui qu'en soit li plus éuros.
Rois Sornegur a moult grant gent,
Estre le socors qu'il atent. 2330
Son rière-ban qui est venus
Esment à deux cens mil escus,
Estre tos ses arbalestiers,
Et ses geldons et ses archiers,
Dont nus ne se puet tant pener
Que les milliers puisse nombrer.

Partonopeus partot envoie,
Et de bataille se conroie.
A lui vienent li Loherenc,
Et li Frison et li Flamenc, 2340
Li Poitevin et li Gascon,
Et li Normant et li Breton,
Et cil del Maine et cil del France.
En cels a il se grant fiance;
Et Aleman, Saisne et Tiois
Vienent al socors demanois.
Cil de Melans et de Pavie,
Et de par tote Lonbardie.

Entre les rois est li jors pris,
A un mardi a terme mis: 2350
Mardi, cis mos, que que nus die,
Jor de bataille senefie.
Par tote France as arcevesques,
Et à abés et à évesques,
A li rois par ses briés mandé
Que partot soit por lui oré,
Et por trestos ses cevaliers,
Et cil le font moult volentiers.
La bataille ert devant Chaars:
Li hardi vaincront les coars. 2360

Conseil de guerre tenu par les Sarrasins.

Ce fu en jung, par un lundi,
Que li solaus clers s'espani.
Rois Sornegur est à Gisors,
Et tient ses consaus en uns ors.
Il sist en l'ombre d'uns pumiers
Od bien cent de ses cevaliers;
Grant pièce ont trestuit en pais sis.
Rois Sornegur dreça son vis:
« Segnor, fait-il, demain matin
Aurons bataille tot enfin. 2370
Or en soit ci li consaus pris,
Et die ent cascuns son avis
De le bataille conréer
Et des eschieles ordener. »
Premiers parla rois Loemers,
Enprès laira parler ses pers.
Icis ert de Norweghe rois,

Bons cevaliers, larges, cortois.
« Sire, fait-il, bataille aurons,
Et, se Deu plaist, bien le vaincrons. 2380
Li François sont ci en lor terre,
Et sevent plus de nos de guerre;
Si est od els Partonopeus,
Li plus beaus hom qu'ainc feist Deus,
Et li plus enprendans de tos,
Li plus hardis et li plus pros:
Por lui lor est grans gens venue,
Et lor force est sor nos créue.
Plus ont jà gent que nos n'avons,
Et plus sevent que ne savons. 2390
Li rois nos fist l'autr'ier grans offres
D'emplir vos d'argent deux cens cofres,
Et paliés cent somiers torsés,
Mil murs d'Espaigne sejornés,
Et mil cevals et vint lions,
Et mil ostoirs et mil faucons,
Et à trestos vos cevaliers
Coupes, henas, ostoirs, destriers,
Por r'aler en nostre païs.
Je loai que tot ço fust pris, 2400
Encor vos lo, s'il ço vos done,
Que vos li laissiés se corone. »
Tuit se taisent quant cil a dit,
Et sient en pais un petit.

Puis a parlé rois Faburins,
Tos li plus beaus des Sarasins;

Il ert de Guenelande rois,
Si amena les Guenelois.
« Sire, fait-il, bien a parlé
Dans Loemers, et sermoné : 2410
Conseil li demandés de guerre;
Il vos renvoie en vostre terre.
Onques prodom, por covoitise,
Ne resorti de bone enprise.
Nos venons por le règne avoir,
Et or le vendrons por avoir !
Faites demain l'ost asambler
Et les eschieles ajoster.
Se somes loing de nos païs,
Tant i avons nos mains amis. 2420
Nos esteura vaincre u morir;
Car ne savons à cui fuir. »
Atant s'est téus Faburins.
Après respont rois Marukins;
Rois ert et sire d'Orcanie.
Or ne laira que il ne die
Que sages a dit Loemers.
« Vos avés dit que bacelers;
Travellié somes et pené,
Et moult avons par mer walcré, 2430
François ont esté à repos,
Et ont de socors bon ados,
Et d'une rien nos estait fort
Qu'il ont tuit droit et nos tuit tort,
Et sevent d'armes plus de nos;
L'autr'ier paru as plus voisos.

Je tieng à sens et à savoir
Que nos prendons de lor avoir,
Et lor laissons en pais la terre
Que ne poons sor els conquerre. » 2440
Atant se taist et ne dist mès.
Li rois d'Irlande dist après.

Li rois d'Irlande ot non Fursin,
Moult bien parole en son latin:
« Rois Marukin, fait-il, moult bien
Avés parlé, fors d'une rien:
Sage apelastes Loemer,
Icis dis fait bien à loer;
Mais Faburin que demandés,
Que baceler par gab només, 2450
Quant l'apelastes baceler,
De sens le volsistes blasmer.
Ce doit estre quansés, me die;
Cil a dit sens et cis folie.
Moi est avis, par vos afis,
Conment que li consaus soit pris,
Se baceler sont de sens blos,
Que li chenu sont envios.
Quant li rois fu en son païs,
Et ot tot son règne en pais mis, 2460
C'à li loastes à venir:
Or l'en volés faire partir,
Et sains conquest et sains honor
Vers son païs faire retor,
Fors qu'il prenge ces grans avoirs.

Est-ce ore li ruistes savoirs?
Li rois de France l'oevre fist
Et le grant avoir nos promist
Quant il avoit od soi poi gent;
Mais or n'en offre il nient? 2470
Or a plenté de cevaliers,
Ne violt mais ovrer par loiers,
Et s'ofres li est demandés,
Tant ert il plus asseurés :
S'en aurés moult fiers escondis,
Et nos aurés par tant honis.
Combatre estuet : c'en est la fins.
Bon consel done Faburins;
S'il ont le droit et nos le tort,
Serons nos dont por ço mains fort? 2480
Miols volroie estre en un destroit
Pros od tort que mauvais od droit. »

Après Fursin parla Marés,
Qui justice ert et cuens palés;
Moult seut de consel et de lois :
En son consel manoit li rois.
Al roi parole, se li dit :
« Sire, or m'entendés un petit :
Anten nos vint dire uns Norois
Que sains segnor erent François, 2490
N'avoient segnor ne garant,
Ne mais que d'un petit enfant.
Ce nos fist le consel doner
De vostre esfort sor els mener;

Mais moult nos menti li lecières :
Car li rois ert jà bons poignières.
Sor ço lor est puis apléus
Uns diables qui fu perdus,
Qui plus est duis d'armes porter
Que n'est aronde de voler, 2500
Et done tant que n'en est fins :
Tos siècles est à lui aclins,
Et tant a cevaliers et gens
Que de bataille est il niens.
Poi avons gent, et ne porquant
De bataille faisons samblant;
Je quit quant venra al ferir
C'aucune rien volront offrir.
S'il offre font qui auques vaille,
Si lor relaissons le bataille, 2510
Et se il nul offre ne font,
J'engegnerai qu'il le feront.
Miols vient avant querre bon plait
Qu'atendre que noals soit fait. »
A ço que Marés a parlé,
Sont à son consel aresté
Trestot li autre Sarasin,
Fors seul Fabur et roi Fursin.

Quant Sornegur ot cest consel,
Nel tient à loial n'à feel : 2520
Car clerement entent et voit
Qu'il est honis, se il le croit;
Mais il est seus et il sont tant,

Et li besoins vait aproçant;
Ne lor descuevre son corage
Qu'il i poroit avoir damage :
Ains lor dist qu'al consel Marés,
As François volra faire pés,
Et commande que lendemain
Par matinet enmi le plain 2530
Devant Chaars soit l'asamblée,
Et soit tote se gens armée,
Et les eschieles establies,
Et de bataille bien garnies;
Puis se part d'els, que plus n'en dit,
Et se vait geter sor son lit.
Ilueques plore et fait son duel :
Jamais n'en levera son vuel.
Il a fait l'uis clore sor soi.
Là veissiés doleros roi : 2540
« Hélas! fait-il, con sui honis
Et con sui par Marés traïs!
Traïs sui par se coardie,
Bien sai que ne le garrai mie.
Descoragié m'a ma gent
Qu'il ne se combatront nient.
De lui ai esté afolés,
Jà ne sera mais mes privés.
Jà fu il fils à un vilain,
Povre et caitif, de basse main; 2550
Povres et viols fu et caitis,
Quant jo en mon consel le mis,
Haut le levai et fis justise.

Trop bien li rendi son servise.
Quant jo d'un vilain ai fait conte,
Bien m'en doit avenir grant honte.
Mengier me devroient mastin
Quant d'un vilain fis palasin;
Mais il me faisoit si mes pros,
Et toloit à mes homes tos, 2560
Et me donoit quanqu'il toloit,
Et bien entendre me faisoit
Que tuit mi home me haoient;
Si m'aït Deus, grant droit avoient,
Quant jo faisoie c'uns vilains
Les avoit si tos en ses mains,
Qu'il lor toloit sains jugement
Quanque lui venoit à talent,
Et honissoit de sa parole,
Et getoit vilment en gaiole, 2570
Et faisoit tot à volenté
Quanconques li venoit à gré.
Ses viols parens a tos francis,
Et de mes bons casteaus saisis :
Mes gentils homes a destruis;
N'i a mais nul qui ait déduis,
Ne chien, n'oisel, ne jogléor,
N'a nule rien del siècle amor,
Ne pensent mais de ce nient :
Afolé sont de mautalent. 2580
Tot m'a tolu d'els le corage
Par félonie et par outrage :
Povre sont tuit et jo si sui :

Moi sacent mal gré, non altrui.
S'il fuiscent rice, assés eusce,
Et se jo lor consel créusce,
En mon règne n'a vavasor
Ne me servist à grant honor.
Or ai en cest ost cevaliers,
Ce dist l'on, quatre cens milliers : 2590
Li cent mile ne sont pas mien,
Ains me sont trestot alien :
Or ont éu lor livrisons;
Après demanderont lor dons.
Cascuns i est en l'ost por soi
Et por le mien et non por moi,
Et ne lor caut de mon damage,
Mais qu'aient passé lor estage,
Ne de m'onor ne de ma honte :
Jà n'entenront ne plait ne conte, 2600
Ne jà por bataille campel
S'il puent n'istront de l'ostel.
Quant aûront prises lor soldées,
Si s'en iront en lor contrées;
Et s'il ore ont bien lor loiers,
A moi revenront volentiers,
Et s'il ore mespaié sont,
Je'l comperrai quant il poront.
De sodoier est tot bargaigne,
N'est riens qui à segnor remaigne. 2610
S'or eusce mes cevaliers,
Dont jo ai plus de cent milliers,
Mes demaines, mes vavasors,

N'eusce soing d'autre socors.
Cil entendissent à m'onor,
Et me servissent par amor :
Ains se laissascent tot morir
Qu'il me soufrissent ahonir;
Mais cil traître les a mors,
Els m'a tolus et lor esfors : 2620
N'ont que boire ne que mangier,
Ne que vendre, ne qu'engagier,
N'il n'ont armes, n'en coi monter,
N'en puent cinq le siste armer,
Et nis lor terres et lor fiés
A usures ont engagiés.
En lor cuers forment me maldient,
Et moult orellent et espient,
Quant il veront liu d'els vengier
Por moi destruire et escillier. 2630
Si m'aït Deus, que il droit ont
Quant jo por nient les confont.
Quanque lor toil, ne m'a fuison :
Car je l'ai tot contre raison;
Mais se je puis a els venir,
Droit lor ferai, à lor plaisir,
Et liverrai cest traïtor,
Par lor consel, à deshonor,
Qui m'a tolus els et lor fiés,
Et ces ci desacoragiés. » 2640

Atant se taist et est pensis,
Et a moult grant pièce en pais sis,

Plore et sospire et pense adès
De soi rescore, qu'à mauvès
Ne soit tenus ne à coart,
Miols violt morir qu'il ne s'en gart.
Il mande un clerc de son consel
Qu'il tient à sage et à féel.
« Amis, fait-il, avés oï
Com li cuens Marés m'a traï, 2650
Com a ma cort mesconseillé
Et tote ma gent mesbaillié.
— Sire, fait cil, por Deu merci,
Ne vos iriés se voir vos di :
Tos li siècles est coreciés
De ce c'un vilain tant proisiés
Qu'en avés fait de nos segnor :
Car ainc ne vos ama un jor,
Se por soi non et por son preu.
Or vos a noé le droit neu; 2660
Car c'est li drois neus del vilain,
Qu'il soit tosjors de bone main
Vers celui de cui a péor,
Tant que de mal faire ait laissor.
Moult par a esté à vos dous
Et amers à nos autres tos.
Quant vos ossa son cuer mostrer,
Nel vos volt longement celer,
Entendre a fait à vostre gent
Que tuit s'en iront à présent, 2670
Et qu'il vos looit le bataille,
Et que en vos en est la faille.

Ensi vos sert-il de gandie
De consellier la felonie.
Quant faite l'a, sor vos le met,
Et sor vos entorne le ret.
Miols vos devroit estre eslongiés
Qu'il vos feist tels amistiés.
Bien parut del roi Faburin
Hui matinet et de Fursin, 2680
Quant il ot dit se volenté,
Si com il volt fu créanté
Qu'il n'osèrent, fust bien, fust mal,
De rien desdire le vasal :
Car trop l'avés sor els monté,
Si lor en faites grant vilté.
Il vos fait tenir à cruel
Por son forfait et non por el,
Et quant establist males lois,
Si dist après : Si'l violt li rois. 2690
Ensi vos siolt li fel traïr,
Et faire à tote gent haïr.
Grant cost avés mis en cest ost :
Perdre le vos a fait moult tost;
Car il fait ci que aillors siolt,
De trestos les vos quanqu'il violt
C'à vos fist venir por conquere.
Ore a finée ceste guerre,
Ce poise moi, à vostre honte,
Se vos ne desfaites son conte. » 2700
Li clers a dit et plore après,
Et maudist le consel Marés.

Li rois li dist : « Or m'entendés
De ço dont me sui porpensés :
Al roi de France un brief ferés,
Et de par moi li porterés.
El brief aura que, se lui plest,
Le bataille des deux os lest :
Car qui ensamble les metroit
Sains trop grant mal ne's partiroit.
Par un des siens et par mon cors
Soit la bataille çà defors :
Se le sien oci en l'estor,
De moi tiegne tote s'onor ;
S'il moi ocit, s'en laist aler
Ceste ost en pais oltre le mer.
Ce ferai jurer à mes rois
C'omage li feront manois,
Et que mes fils à lui venra
Et que ligée li fera.
Se cuens Marés me violt traïr,
Sornegur ne me puet faillir.
— Deus! dist li clers, com somes mort,
Et com estes guencis à fort.
Ci a consel bien engignos,
De hardi cuer et d'aïros. »

Défi envoyé par Sornegur.

Al roi de France en va li briés ;
S'il est petis, il est moult griés.
Li clers l'a fait, et si l'enporte,
Et vint à Pontoise à le porte ;
Li portiers l'en a ens mené,

Si l'a tost al roi présenté,
Et dist qu'il est més Sornegur.
Li rois respont : « A bon éur. »
Puis a mandé ses conselliers.
Partonopeus i vient premiers,
Et dont vienent li arcevesque,
Et puis li conte et li évesque.
Li clers li a le brief baillié ;
Li rois a le séel brisié. 2740
Il list le brief : car il r'est clers
Et de bien lire baus et fers.
Quant il ont tuit le brief oï,
Moult s'en sont forment esjoï,
Et moult ont Sornegur loé
De ce qu'il a al roi mandé.

Partonopeus en piés se drece,
Car moult l'en somont se proece,
Et si grans com il est créus
As piés le roi est jus chéus. 2750
« Sire, fait-il, faites m'onor,
Que por vos face cest estor. »
Li rois se drece et l'a levé,
Doucement l'en a mercié.
« Partonopeus, ce dist li rois,
Moult estes et preus et cortois,
Et cevaliers bons et séur,
Et si r'est li rois Sornegur.
Trop estes jouenes et tenres,
Et Sornegur n'est pas vallés ; 2760

Bons cevaliers est et provés,
Soufrans et fors et adurés.
Bien sai que vos estes plus pros,
Plus enprendans et plus estos;
Mais se vos perc par aventure,
Jà puis n'aurai de vivre cure;
Se mors estes ne mehaigniés,
Jamais ne serai nul jor liés.
Plus volentiers me rendrai pris
Que ço vos face, mes amis. » 2770
Partonopeus li chiet as piés,
Et refuse ses amistiés,
Et dist que jà nel vera mès
Se de cest don ne li fait lais.
Li rois a duel et ire grant:
Si l'en redrece tot plorant,
Et puis li a dit: « Beaus amis,
Je me sui del tot en vos mis:
Se vous loés que la bataille
Soit si sor vos, ele ert sains faille; 2780
Sor vos est li consaus de France,
En vos a tote se fiance:
Ne fust ore vostre venue,
Tote éussons France perdue,
Et, s'ore i perdiés la vie,
Dont seroit-ele aculvertie.
Beaus dols cosin, por Deu vos pri,
De tote France aiés merci,
C'autres consaus li soit donés
Que ceste vostre volentés. » 2790

Ce li respont Partonopeus :
« Si m'aït li hautimes Deus,
A cest besoing ù vuel entrer,
Que mellor ne li sai doner. »
Li rois respont : « Or soit dont si;
Mais moult m'en poise, ce vos di. »
Partonopeus l'en vait al pié;
Se li a bonement baisié.
Li rois l'en liève et sont assis,
Puis mande plus de ses amis, 2800
Ses demaines, ses vavasors
Et ceus qui gardent ses honors.
Li rois lor dist : « Entendés çà :
Rois Sornegur or me manda
Par un sien clerc et par un brief
Une bataille par son cief
Et par un de mes cevaliers,
Et fera le molt volentiers;
Car se les os s'entrevenoient
Sains trop grant mal ne partiroient. 2810
S'il vaint, il aura le ligance
De tot le roiame de France;
Et s'il i muert, trestot lor roi
Tenront lor roiame de moi;
En France doit venir ses fis,
Qui encor est enfès petis,
Por jurer et por faire homage,
Et tenir de moi l'iretage.
Ses rois fera trestos jurer
Des covenances si garder. 2820

J'ai le bataille créantée,
Et à Partonopeus donée.
Demain par matinet, al di,
Soiés tuit armé et garni.
Devant Chaars irés armé,
Et de bataille conréé.
Se Sornegur à ço s'asent
Que soient fait li sairement,
Désarmerés vos à loisir;
Se non, si estes al ferir. 2830
A nuit istrés de vos osteus
Od cierges et od estaveus,
Par ces églises en irés
Nus piés, en laignes vellerés,
Et proierés nostre Segnor
Qu'il nos tenst et gart nostre honor :
Aumosnes li faites et vos,
Qu'il soit gardé de nos trestos. »
Li rois se taist et cil s'en vont,
Que nus n'i rit, ne nus n'i gront. 2840
En pais s'en vont tot sospirant,
Et li pluisor s'en vont plorant.
Li rois fait le clerc apeler :
Se li a fait un brief doner,
U il a ens son otroi mis
Et le conseil qu'il a enpris.

Li clers s'en va à grant esploit,
A Sornegur en vient tot droit :
Le brief li porte et puis le list,

Et de Partonopeus li dist 2850
Com l'a oï en l'ost loer,
Et com se doit à lui joster.
Li rois li respont : « Deus aïe,
Cis seit moult de cevalerie,
Cil est de Frans li plus eslis;
A Deu en renc jo grans mercis
De ce qu'il m'a fait ceste honor
Que jo me conbat al mellor.
Maugré en ait li cuens Marés;
Se j'ai honor, il n'en puet mès. » 2860
Atant mande le roi Fursin,
Et Loemer, et Faburin,
Et Marukin, et viel Marés,
Et lor dist son consel après.
« Segnor, fait-il, tot en apert
Vos ai mon consel descovert :
Moult fustes hui matin divers,
Li un as autres en travers.
Quant me déustes consellier,
Je vi que ce n'avoit mestier : 2870
Por ce ai par moi un consel pris,
U face miols, u face pis,
Et vuel enfin que soit tenus,
Que par home ne soit méus :
Veés le brief le roi de France;
Bien entendés la covenance. »
Cil ont le brief le roi véu;
Grant pièce sient coi et mu.
Puis a parlé premiers Fursin :

« Sire, fait-il, quant c'est la fin, 2880
Et vos créanter ne volés
Que cis consaus soit remués,
Demain soit nostre gens armée,
Et soit ès cans nostre aünée :
Après soit tenus li esgars
Que nos en ferons d'ambes pars. »
Atant se sont d'iluec parti,
Et sont à lor osteus verti.

Combat singulier entre Sornegur et Partonopeus.

Par matinet, droit al cler jor,
Sont monté li somoneor, 2890
Et font monter ces cevaliers,
Et aler ès cans par milliers.
Li rois i est venus matin,
Et Fabur i maine et Fursin,
Et Marukin et Loemer,
Et Marés, qui nel puet amer;
Seul tant qu'il le voit moult li coste.
Ses eschieles fait et ajoste.
Es vos de l'autre part François,
Od els Partonopeus de Blois. 2900
Li rois de France vient devant,
Sa bele ost moult bien conréant.
François vienent moult humlement,
Deu reclamant escortrement.
Il ont trestote nuit vellié,
Et Deu moult bonement proié
Qu'il gart le roi et lor honor
Et doinst Partonopeus vigor.

Les os sont jà bien près à près,
Rois Loemers et cuens Marés 2910
Sont jà venu al roi de France
Por recort de la connissance,
Et li rois mande à Sornegur
Qu'en pais viegnent tot à séur
Hors de lor ost, enmi les cans,
Et il i amenra cent Frans,
Et Sornegur en ramaint cent.
Ensi tienent lor parlement,
Con dit, si font : es les ensamble,
Et dist cascuns ço que lui samble. 2920
Li rois Fursin dist le recort,
N'i met del sien ne droit ne tort.
Moult a bien dit, ço ont tuit dit,
Et n'i metent nul contredit.
Quant on n'i contredist nient,
Li roi vienent al sairement :
Si ont juré tot autresi
Con li François l'ont escari,
Sor teus reliuques que il ont
Que lor porparlement tenront. 2930

Après ont juré li François
Ço qu'escarissent li Danois,
Qu'il autresi de la lor part
Lor roi feront tenir l'esgart.
Atant font les baniers crier
Que trestot s'aillent désarmer,
Sor les menbres et sor lor vie,

Si con vuellent c'on ne's ocie.
Sornegur prent mil cevaliers
Moult bien armés sor lor destriers : 2940
Le camp lor conmande à garder,
Que nus n'i puisce iscir n'entrer.
Mil en reprent li rois de France,
De ceus ù a mellor fiance :
Cil gardent le camp devers lui,
Que nus hom ne l'en face anui.
Li cans est bien avironés,
Moult i a grans peus de tos lés.
Li rois mist ens Partonopeu;
Tot plorant le commande à Deu. 2950
Rois Sornegur entre de là,
Li rois Fursin l'i amena.
Rois Sornegur est bien armés;
Bien sai comment; or escoutés :
En cauces est sa unes fraites,
Bones et fors et legierètes;
Cauces de fer a puis cauciés,
De las de soie bien laciés,
Et a un bon auberc vestu,
Et à son col un rice escu, 2960
Et bon elme a el cief lacié,
Et en son poing un fort espié.
Al les espée longe et dure,
Et bien molue à se mesure;
Une autre à son arçon pendue,
Et d'autre part sa biesaguë
Et sa meséricorde a çainte :

D'orfrois estoit par le heut çainte,
Et une alesne bien poignant :
Moult s'en puet bien tenir atant; 2970
Et siet en un moult grant ceval
Qui bien covient à tel vasal,
Et l'a covert de covertures
De fer tempré, tenans et dures.

Partonopeus r'est bien armés,
A loi de François adoubés :
Cauces de fer a bien tailliés
Et bien de soie aparelliés,
Et blanc auberc menu maillié,
Elme et escu et fort espié; 2980
Mais il n'a c'une seule espée :
Cele est à son arçon noée;
Et siet en un bon ceval noir :
Bon le cuide à son oes avoir,
Et colière a bone et crupière,
Et hanste fiérée et legière;
N'a cure de miséricorde,
Ne d'alesne pas ne s'enborde,
Ne cure n'a de besaguë,
Par lui n'en ert une esmolue; 2990
Mais là ù voit roi Sornegur,
Li vait doner grant colp et dur;
Parmi l'escu li met l'espié,
Se li a l'auberc desmaillié :
Li espiols al costé li frie,
Un poi li a le car blesmie;

Hurte le bien si qu'il cancele,
Tot le remue de le sele;
Se li espiols ne fust croisis,
Abatus fust et desconfis : 3000
La hanste brise et il se tient,
A paine en le sele revient;
Et Sornegur r'a lui feru,
Grant trau r'a fait en son escu,
Et s'en passe oltre od son espié,
Sel r'a entir od lui sacié :
La hanste est de pumier fretée,
Ne puet brisier tant est bendée;
Oltre s'en passe sains fraiture.
Franc dient que la joste est dure. 3010
Et Sornegur li est guencis,
A lui violt joster il marcis.
Partonopeus le voit venir,
Nel volt eschiver ne guencir;
Et cil le fiert si en l'escu
Que il li a frait et fendu.
Forte est la hanste qui ne plie,
Ne por si grant colp n'est croisie.
Partonopeus n'en pert estrier
Ne n'en remue del destrier; 3020
Et Sornegur son colp estort,
Sace l'espié à soi moult fort,
Et à l'estordre que il fait
Partonopeus l'espée trait.
Ains qu'en puisse partir li rois
Le fiert en l'elme vienois

Un colp si dur et si pesant
Qu'il part de lúi tot torniant :
Un autre l'en redone après.
Li rois engient desor le fès; 3030
A paine se tient ens arçons,
Son ceval fiert des esporons,
Et quant de lui cuide partir
S'el revait tierce fois ferir;
Moult est aficiés en estrius,
Car nel violt pas ferir à gius :
Lieve sa main, s'el fiert en li aume;
Por poi ne conquiert le roiaume,
Tant fort l'esbahist et estone
Que l'oïe l'en corne et tone : 3040
Al col s'est pris de son ceval;
Si s'est partis que n'a plus mal.
L'elmes est bons, l'espée est dure :
Partonopeus n'a d'autre cure.
Li François sont entr'els haitié,
Et des cols Partonopeus lié,
Et dient entr'aus li Danois
Que moult set d'armes cil de Blois.
Li rois revint d'esdordisons :
Bien s'est rasis en ses arçons, 3050
Et paumoie son fort espié,
Qu'il n'a encore pas brisié.
Moult violt à Partonopeus mal;
Des esporons fiert son ceval,
Partonopeus revait ferir;
Mais il n'i pot dont avenir :

Trop a son espiel bas porté,
Si a en la teste assené
Le noir ceval desor les iols,
Que el cervel met les eskiols : 3060
Nel puet garir la coverture
Tant est de l'espiel l'uevre dure;
Li espiols brise entre ses mains.
Là n'est Partonopeus vilains:
Li noirs cevals arbre et ernue,
Et Partonopeus se remue;
Quant voit qu'il nel puet recovrer,
A terre saut, s'el lait tomber.
Dont véissiés François plorer,
Et de bon cuer Deu reclamer. 3070
Sor tos est li rois angoissos,
Et de son cosin péuros :
« Deus rois Jhesus, fait-il, merci;
Gardés m'onor et mon ami.
Ne vos tenés as mescréans
Qui ne vos servent à nul tans.
Sire, aiés merci de vos sers,
Que ne nos venque li culvers :
Ci nos mostrés vos grans pitiés,
Non pas venjance de peciés. » 3080

Partonopeus en piés s'estet,
L'escu avant, et le brant tret.
Honte a de ço qu'il est à pié;
Li Danois en sont moult haitié :
Cascuns d'els moult Sornegur prise,

France cuident avoir conquise.
Sornegur siet en son ceval,
Moult violt à Partonopeus mal :
Porquant se li dist : « Beaus amis,
Je loeroie ains qu'il fust pis 3090
Que parlisiés à vostre roi,
Et qu'il féist se pais à moi.
J'aurai de luí si grant merci,
Jà ne s'en tenra por houni :
Devant ma gent me face homage,
Cuite li claim son iretage;
Ne l'en demant autre tréu,
Mais que de moi l'ait conneu,
Et qu'o moi soit à mes besoins
Contre autre gent et près et loins, 3100
Et jo as siens si bien serai
Con onques miols estre i porai :
Ne li doit torner à anui,
Ce jurt à moi et jo à lui;
Car jo n'en demant avantage
Fors seulement de son homage.
Cel demant jo por seul honor
Que ne dient li gabéor
Que caciés soie del païs
Sains ço que rien aie conquis. » 3110

Quant ço ot dit, s'estut en pès.
Partonopeus respont après :
« Sire, fait-il, ne dites rien
Fors nostre honte et vostre bien :

Se rois de France vostre hom est
Moult aurés fait rice conquest,
Et j'aurai mal s'onor gardée,
Cui il l'a sos Deu commandée;
Mais d'une rien vos sai bon gré
Que cuidiés faire humelité. 3120
Solonc ço que or vos estait,
Ne cuidiés pas dire forfait;
Mais, se Deu plaist, cest avantage
Perdrés dont avés cest corage. »

Quant li rois ot que pais n'en iert,
Partonopeus iriés requiert :
Li ceval fiert des esporons,
Et cil l'atent comme lions.
Li rois l'i vient iréement;
Partonopeus en pais l'atent : 3130
Moult drece haut li rois s'espée,
Doner l'en cuide grant colée;
Mais tot à son grant esme faut,
Car Partonopeus li tressaut :
Il est tressallis sor senestre,
Et lait le roi venir sor destre;
Un colp assiet bien de l'espée,
Buens cuers le duit bien de meslée,
Desos les iols fiert le ceval,
Que le musel enporte aval, 3140
Et ne remaint por la coliere
Que dusque es dens li brans ne fiere :
Li cevals chiet et Sornegur;

Moult li empire son éur;
Et s'en failli moult petitet
Qu'il ne chaï sor le vaslet,
Et s'il nel eust eschivé
Sor lui eust le roi tombé.
Or ont moult grant duel li Danois,
Et moult grant joie li François. 3150
Li rois est resaillis en piés;
Partonopeus requiert iriés :
Si a un ruiste colp feru
En le penne de son escu,
Si qu'il en trence et fer et quir,
Et qu'il en fait le fu sallir.
Li brans i entre demi pié;
Li rois le r'a vers lui sacié.
Li escus est fors et tenans,
L'espée est bone et li cols grans; 3160
Li rois le sace par aïr;
Mais il ne l'en puet faire iscir.
Ce li est bel : estre l'i let,
Et vers son ceval moult tost vet.
Partonopeus le haste si,
Qu'à son esme a auques failli :
Il cuida prendre l'autre espée
Qu'avoit à son arçon noée;
Mais trop est près Partonopeus :
Deux cols li done en l'elme teus 3170
Que tos sor le ceval cancele
Et s'est apoiés sor le sele.
Porquant si pert sa besaguë

La dure, la fort, l'esmolue;
Et quant le tient, si est moult liés,
Et est resaillis sus en piés.
Partonopeus est enconbrés
Del brant qui'st en l'escu fremés;
Sovent l'en est el vis la meure.
Et Sornegur li cort moult seure, 3180
Qui tant nel laisse sejorner
Que del escu le puisse oster.
Moult sont andui buen cevalier,
Et moult aate et moult legier,
Et moult hardi et moult séur,
Et moult engignos et moult dur,
Et moult durs entr'els li estors :
Moult lor est angoissos cil jors,
Car li jors est et clers et caus;
Si font moult aïros assaus, 3190
Et ceus moult lons et moult sovent,
Et cascuns d'aus moult i entent.

Maintes péors ont li païen,
Et moult en r'ont li crestien.
Li cuens Marés n'est pas segurs;
Ains set très bien que Sornegurs
Est moult iriés vers luï à droit :
Si s'est porpensés moult estroit
Comment se poroit acorder,
Et de cel coros délivrer. 3200
A tos les siens a fait savoir
Qu'il n'a de son segnor espoir

Que jà estorde del camp vis,
S'il n'a socors de ses amis;
Por ço conmande qu'à celée
Soit tost la soie gens armée
De lor aubers tot à repus,
Et aient les capes desus,
Et les bones trençans espées,
Et entre le gent désarmées 3210
Voisent ester en pais et coi,
Trosqu'il le voient poindre al roi,
Et dont soient al desfubler
Et à lor segnor délivrer;
Car parjurer se violt il miols
Que véoir le ocire à ses iols.
Tot ce fait Marés por losenge,
Conment que voist, quel cief que prenge.
Si cevalier le font ensi,
Tot coiement et à seri. 3220
Trois mile s'en sont bien armé,
Et près de Marés aresté.

La bataille est fors et hisdouse,
Et à esgarder dolerouse;
Prodome sont cil qui le font,
Et por grant ocoison i sont.
Si a duré dès le matin
Tant que solaus vait à déclin,
Et quant il torne à avesprer
Dont véissiés cascun pener. 3230
Irié sont moult, et ne porquant

N'i a orguel ne mal samblant,
N'en trestote lor contençon
N'ot dit mot se mesuré non.
Li rois sa besaguë tient,
Et vers Partonopeus en vient :
Par som le pene del escu
L'a del biec en l'elme feru
Un colp si dur et si cargant
Qu'à paines remaint en estant : 3240
L'elme l'i a si assené
Por un petit ne l'a fausé.
Partonopeus le refiert si
Amont, en l'elme clerc bruni
L'a si très durement feru
Que tuit li lac en sont rompu ;
Li hiaumes ciet en mi le place :
Del brant i pert moult bien la trace.
Li rois s'aïre et le requiert,
Et en l'escu moult grant colp fiert, 3250
Que plain pié est la besaguë
Parmi le fort escu venue,
Et al resacier par aïr
L'a fait sor les genols venir.
Partonopeus resaut en piés :
Moult en est dolans et iriés,
Hauce l'espée et vait ferir.
Li rois se seut del colp covrir,
Hauce l'escu, le colp reçoit.
Partonopeus i fiert moult droit : 3260
Haut l'a féru, et bien l'asene

En leur desus parmi la pene.
Li cols est grans : la bone espée
Est plain pié en l'escu entrée.
Quant il ne l'en puet resacier,
Li rois l'en fait grant emconbrier,
Oste le guige et le col baisse,
Et l'escu en l'espée laisse.
Or poés oïr grant voisdie ;
Car des espée n'a il mie. 3270
Li rois ne li lait tant loisir
Que del escu le face iscir.
Cele qui r'est el sien escu
Li a moult malement néu,
Tot li a fait le vis sainglent,
Et as iols li coste forment.
La soie r'a il or perdue
Qu'il n'en puet avoir nule aiuë :
Ses estres auques li empire.
Li rois li cort seure, à grant ire, 3280
A deux poins tient se besaguë,
Moult se paine, moult s'esvertue :
Sovent le fiert, moult l'en laidist.
Partonopeus son brant guerpist,
Cuevre son cief de son escu,
Si est dusqu'al ceval venu ;
Vient à l'arçon, l'espée a prise,
Que Sornegur i avoit mise.

Grant aventure et grant destrece
Poés oïr et grant proece : 3290

Molt par sont preu quant tel membrance
A cascuns en sa mesestance;
Li estors est si perellos,
Et si divers, et si guiscos,
Et à cascun de tel manière,
C'ore est avant et ore arière;
Or est desus, ore est desos :
Buens cevaliers est li mains pros.
Ne longes hait, ne longes ire,
N'a de Partonopeus se sire; 3300
Ne Sornegur n'est longes liés,
Ne longement ne r'est iriés.
Issi traverse l'aventure,
Dont est soés et ore est dure.
Sa besaguë tient li rois,
Et son brant mi li cuens de Blois;
Li rois ne n'a elme n'escu;
Issi li est ore avenu.
Partonopeus le vait ferir :
Li rois l'atent, ne violt guencir; 3310
Moult li cuide grant colp doner,
Sor le teste le violt somer;
Mais se besaguë a levée
Li rois, por encontrer l'espée;
Cil encontre le besaguë
Od le trençant espée nue,
Haut l'a levée et fiert parfont.
Li uns aciers à l'autre gront,
Li uns bons aciers l'autre enchise;
Devant le heut l'espée brise. 3320

Li Danois sont trestot joiant
Quant voient le vallet sains brant;
Mais n'en est liés li cuens Marés;
Car il volroit que tot le fès
Et li maus fust sor son segnor,
Dont cuideroit r'avoir s'amor.
Li François ont grant mariment,
Et li rois est sor tos dolent:
Moult proient Deu qu'il lor aït,
Et de buen cuer et de par fit. 3330
Partonopeus est sains espée,
Car la soie li est fausée;
Les autres dels sont ens escus.
S'il est iriés n'est esperdus:
Il joint les piés, et saut al roi;
Si le boute en sus de soi,
La besaguë prent et tire;
Li rois le tient, et fort s'aïre:
Moult tirent entr'els qui miols miols;
Ainc mioldre estor ne virent iols. 3340
Tant ont tiré la besaguë
Que li cuens l'a al roi tolue.
Li rois est saillis à l'espée
Qu'ert en son escu fremée:
Si a son pié sor l'escu mis,
Sace le brant, si l'a conquis;
Et con il cuide l'escu prendre,
Li cuens ne li lait pas entendre,
Enpaint le arière par vertu,
Et vait ester devant l'escu. 3350

Sa besaguë liève en haut;
Le roi cuide ferir, si faut.
Li rois le fist de gré faillir,
Par un poi en travers saillir.
Li rois ne n'a elme n'escu,
Et tient le brant en se main nu,
Hauce le bien, s'en fiert aval;
Mais d'une rien li avient mal :
C'auques est trop del conte près,
Et que trop l'a feru à fès; 3360
Car ses poins descent sor l'escu,
Contre la penne l'a feru :
L'espée passe oltre le conte,
Del poing li vole; il en a honte,
Et del damage li est plus;
Li cuens en est molt el desus.
Moult est Partonopeus séurs
Quant sains espée est Sornegurs :
Sa besaguë a lonc jetée,
Et as diables conmandée. 3370
Un poi se torne, et prent l'espée
Qui fu al roi del poing volée;
En cele a il se grant fiance,
Car cele aporta il de France;
Et dementieres qu'il le prent
Li pros rois al escu entent,
Se'l pent moult en haste à son col.
Partonopeus s'en tient à fol,
Passe vers lui, se'l fiert del brant :
Li rois met son escu devant, 3380

Il l'en abat un grant cantel;
Quant il le voit moult l'en est bel.
D'un autre colp qu'il fiert après
Empire del escu les ès.
Jà fust la fins de le meslée;
Mais li rois trait à soi l'espée
Hors del escu son anemi:
Moult en sont lié tuit si ami.
Or est li caples fors et griés,
Ainc mais n'oï de tans mesciés, 3390
Ne de si beles aventures,
Com sont les lor, ne de si dures.

Partonopeus drece l'espée
Que Mélior li ot donée;
Et quant le voit clere et burnie,
Dont li est menbré de s'amie;
Li cuers li liève, et muet et saut,
Moult en amende, et miols en valt;
Moult en devient frois et legiers,
S'en fiert miols et plus volentiers. 3400
Al roi cort seure isnelement:
Tot son escu li trence et fent.
Li rois entent à li covrir
Qu'il nel laisse en nul sens garir;
Moult le vait malement menant,
Et de lius en lius remuant;
Ne li est vis que dès or mais
Li doie en nul liu laissier pais,
Ne qu'il li puisse pas gandir,

Ne par ester, ne par fuir. 3410
A Sornegur r'est bien avis
Que del estor li estoit pis,
Et que ses conpains s'est moult fains
De quanqu'il se conbati ains.
Ensi set amors ensegnier
Cascun home de son mestier :
Cevalier de cevalerie,
Et clerc d'amender se clergie;
Vilonie tolt et perece,
Cortesie done et largece. 3420
Dame qui n'aime, tient à fole,
Poi pris son fait et se parole :
Mais s'ele est bele u del endroit,
C'on l'en quière, si l'otroit.
La moie amie enfin m'ocit,
Tant se desfent et escondit :
Escondire afiert à laron.
Jà, s'el me croit, ne dira non;
Siens sui liges et ses féels :
Bien se doit metre en mes consels. 3430
Segnor, ne vos anuit, por Deu,
Se j'entrelais Partonopeu
Et paroil de ço dont plus pens;
Car u soit folie u soit sens,
U as dolor, là est tes dois;
U as amor, cele part vois :
Li dois siolt estre à le dolor,
Et li iols tos jors à l'amor.
Partonopeus le fait si bien;

Li rois le crient sor tote rien. 3440

Trahison du comte Marés.

Or voit et entent cuens Marés
Que n'est pas biens s'il atent mès;
Car al roi voit or mal ester,
Et seit qu'il li puet amender,
Si con a fait sovent le jor;
De ce a li traîtres péor,
Et crient perdre l'acordement
Qu'il de se grant losenge atent :
S'enseigne escrie, et el camp entre;
Si compaignon en vont soentre, 3450
Capes ostent, traient espées
Qu'il logement orent celées.
Marés vers Partonopeus vient,
S'espée nue en se main tient;
Partonopeus drece l'escu,
Marés i a grant colp feru.
Mais Sornegur s'escrie adès :
« Ta foi i mens, fait-il, Marés;
Jo te conjur en loial foi,
Si com tu tiens t'onor de moi, 3460
Et com tu viols m'onor garder
Et tos nos sairemens sauver,
Que t'envoises et faces pès.
— No ferai, ce li dist Marés;
Jà ne lairai que ne vos venge,
Comment que voist, quel cief que prenge. »
Li mil François qui sont armé
Et ont le jor le camp gardé
Poignent de het as Sarasins,

Et fierent des brans acerins. 3470
Li rois Fursin et rois Fabur,
Qui erent devers Sornegur,
Le camp gardoient endroit soi,
En vienent poignant à lor roi,
Et il lor dist : « Segnor, merci !
Mors soit Marés qui m'a traï. »
Et il li dient : « Volentiers »,
Et poignent les corans destriers,
Et metent paine tote jor
D'ocire Maret en l'estor; 3480
Mais sil doi fierent les païens,
Li lor fierent les crestiens.
La force en est as mescréans;
Car il ont armes quatre tans
Que n'ont devers els li François.
Si prendent le vallet de Blois;
Mais maint païen i fait morir
Ains qu'il le puissent retenir,
Et moult i éust mors des nos
Ne fust la nuis qui part les os. 3490

Sornegur monte en un ceval :
Moult fait la nuit as païens mal,
Moult les laidist et desconfit,
Et de l'espée les ocit :
Partonopeus quiert moult et crie,
Et moult se crient c'on nel ocie,
Et quant nel puet por rien trover,
Ne par querre ne par crier,

Ne cuide pas qu'il l'aient pris,
Ains pense bien qu'il l'ont ocis. 3500
La nuis oscure part l'estor;
François en vont od grant tristor,
Del buen Partonopeus lor poise :
Plorant en vinrent à Pontoise.
Rois Sornegur est angoissos
Qu'il n'a Partonopeus rescos :
Quant nel puet od les siens trover
As François vait por acerter.
Entr'als se met con uns des lor,
Et ot le plainte et le dolor; 3510
François entent bien et parole :
Si grant duel a por poi n'afole;
A Pontoise est od els venus,
Si qu'il n'i est pas connéus.
A l'uis de le sale descent,
Quiconques violt son ceval prent,
Et tot ensi con est armés
Est en le maistre cambre entrés.
Là vit le roi plaindre et plorer,
Et entre ses homes pasmer. 3520
Partonopeus tienent à mort :
Nus n'i parole de confort;
Tant a cascuns duel endroit soi,
Ne puent conforter le roi :
Li rois est moult pales et vains,
Sovent se pasme entre lor mains.
« Mors est, fait-il, Partonopeus!
Jamais ne naistra nus hom teus,

Si bons, ne si beaus, ne si frans :
Deus ! con mal fu gardés li cans ! 3530
Parjuré se sont tuit li roi
Qui en jurèrent devant moi ;
Et grant mervelle m'a samblé
Qu'en Sornegur n'a loiauté ;
Tant ert gentils, tant le créoie,
De nul engien nel soscremoie. »

Sornegur se rend au roi de France.

Quant Sornegur s'oï blasmer,
Ne si volra longes celer :
Il a se teste désarmée,
Et a traite nue l'espée ; 3540
Par le more le prent d'aval :
Ce saciés qu'il ne vient por mal ;
Mais por merci de lui avoir.
En vait as piés le roi chaoir :
« Sire, por Deu, fait-il, merci ;
Véés m'espée nue ci,
Et véés mon cief désarmé
Por faire vostre volenté.
Se Partonopeus est ocis,
U s'il i est retenus vis, 3550
Par moi n'i est la pais enfraite,
Ne nule félonie faite ;
Et se ço vos suefre vostre ire,
Que vos m'en laissiés escondire,
L'esgart suirai de vostre cort,
Conment qu'à bien n'à mal me tort ;
Et se n'en volés nul juisse

S'en prendés ore le justise. »
L'espée drece, et se li tent;
Li rois par le pumel le prent, 3560
Se'l drece contremont en piés,
Et li a dit : « Moult sui iriés,
Et ne porquant por tote mire
N'en ert vers vos ma mercis pire;
Car ne m'est vis qu'en aiés tort
Quant ci vos enmetés si fort :
Ains estes dolans par samblant
De ço que nos somes perdant.
— Sire, ce li dist Sornegur,
De ce poés estre aséur 3570
Qu'iriés en sui et coreços;
S'en sui traïs si conme vos,
Et vos dirai qui m'a traï,
Ne vos anuit se j'el vos di :
C'a fait uns hom de basse main
Que j'alevai, fils d'un vilain;
Ce est Marés, li viols floris,
Par cui je sui si escarnis.
Povres ert mult et de bas pris
Quant jo en mon consel le mis; 3580
Losengiers ert en tote guise,
Et de parole et de servise.
Il m'ert si humles et si dous,
Et si engignos de mes pros;
Tant le ting à preu, à loial,
Que primes le fis senescal;
Dont destraignoit et espioit

Tos mes homes, et encusoit;
Et quant vers els faisoit desroi
Les coupes entornoit sor moi. 3590
Ensi me fist ma gent haïr,
Et m'i mesloit por els laidir.
Tos les haï et il moi tuit;
Joie en perdirent et déduit.
Quant li traître les foloit,
Liés j'ere et moult bel me sambloit.
Nus d'els ne m'amoit par samblant;
N'en dit, n'en fait, ne tant ne quant,
Nus ne m'osoit del traïtor
Rien nule dire fors honor, 3600
Et il par tot si me traï
Que lui seul tenoie à ami.
Donai lui feme et fis ent conte,
En gueredon m'a fait tel honte
Hui, quant il dut garder m'onor,
Que tenus sui à traïtor.
Si m'a traï li cuens Marés
Que j'en sui tenus à mauvés.
N'est par mon fait, beaus sire rois,
Que mors i est li cuens de Blois. 3610
A vos me renc s'en ert li drois,
Si haus con prendre le volrois;
Por un conte prendés un roi,
Et faites venjance de moi;
Et se vos plaist que soie vis,
En son liu serai vostre amis,
Et vos fera mes cors ligance,

Et séurté et aliance,
D'ostages et de sairemens,
De rois, de dus et d'autres gens. » 3620
Li rois li respont doucement :
« Jo n'en quier altre vengement
Fors que mes liges homes soiés,
Et de moi vos terres teigniés. »
Tuit li François le roi mercient,
Et grans biens de Sornegur dient,
Et prisent moult sa loiauté,
Qu'il avoient à tort blasmé.
Li rois a son homage pris :
A poi d'ahan a molt conquis. 3630
Atant se sont raséuré,
Et se sont trestuit désarmé.
A Sornegur entent li rois :
A consel demande François;
Si lor conmande bien servir,
Et lui ennorer et joïr,
Et il si font à lor pooir;
Mais c'est moult poi, saciés de voir;
Car conment puet joïr altrui
Qui son cuer a tot plain d'anui? 3640
Tant ont Partonopeus ploré
Qu'il ne l'ont gaires regardé.

Cele nuit mainnent grant dolor,
Et lendemain matin al jor
Est Sornegur quis à Chaars
Et à Gisors de toutes pars,

Et quant ne puet estre trovés
Rois Faburin s'est moult dervés;
Il et Fursin l'ont partot quis,
Et cuident bien qu'il soit ocis. 3650
Armé se sont et tuit li lor,
Et cevaucent à grant tristor
Droit à l'ostel al viel Marés;
S'il i mesfont, n'en puent mès.
Tant sont irié de lor segnor,
Sorfait feront por soie amor;
Car il ont à Marés reté Marés est tué.
Qu'il ont perdu lor avoé.
Par ire li sont coru seure,
Si l'ocient en moult poi d'eure, 3660
Et moult ocient de sa gent.
Partonopeus à els se rent;
Quant il l'ont sain et sauf trové,
Moult en ont lor Deu mercié.
Par lui cuident en pais r'aler
En lor païs oltre le mer.
Là ù il sont en cel esfroi,
Es lor un brief de par le roi,
Que tuit si roi viegnent moult tost
A Pontoise à trestote s'ost, 3670
Por faire homage al roi de France,
Cui li a faite s'aliance.
Quant ço oent de lor segnor,
Grant joie en ont et grant péor:
La joie ont de ço qu'il est vis,
Et la péor del viel ocis;

Et vont à Pontoise à lor roi;
Partonopeus mainnent od soi.

Paix entre les François et les Sarrasins du Nord.

Li rois de France ist de la vile
Od cevaliers soixante mile, 3680
Et Sornegur i vait od lui,
Et cevaucent ensamble andui,
Et parolent pluisors latins
Quant voient l'ost des Sarasins.
Devant les autres vient Fursin,
Partonopeus et Faburin,
Et Marukins et Loemers;
Od els i vint mains rices bers.
Li quatre roi sont descendu,
Et sont à Sornegur venu 3690
Merci crier et querre pès
De ce qu'il ont ocis Marés;
Mais la joie c'ont li François
Quant voient le vallet de Blois,
Et que li rois de France en a,
Lor parlement i tribola :
L'un véissiés rire et juer,
Et l'autre de joie plorer.
Li rois de France en est si liés,
Que jamais ne cuide estre iriés; 3700
Et Sornegur en est joios,
Et d'à lui parler desiros;
Mais la presse et la noise est grans,
N'i seroit oïs Deus tonnans.
Partonopeus est tant joïs,

Et tant est sus et jus ravis,
Tant est baisiés et acolés
Qu'il en est moult forment lasés.
Li rois de France homages prent,
Et fiances et sairement 3710
De tote le gent Sornegur,
Et cil resont de lui séur,
De garant et de segnorie,
De son consel et de s'aïe.
Quant Sornegur ot de Marés,
Si conmande que tot en pés
En soit li plais et en sofrance,
Tant com il demorront en France.
Li rois de France a s'ost partie:
Moult lor donne et moult les mercie; 3720
A Sornegur r'a tant donné
Or et argent, et car et blé,
Dras et cevals, ors et lions,
Ostoirs, esperviers et faucons,
Et tant li promet amistiés
Que vers son païs revait liés.
Après trestos les dons le roi,
Partonopeus reprent conroi,
Que li sien don sont bel et grant,
Et bien assis et avenant. 3730
Li rois françois vait à Paris,
Et Sornegur vers son païs;
Partonopeus, en convoiant,
Li fait doner et as siens tant
Que n'i remaint nus Sarasins,

Ne rois, ne cuens, ne palasins,
Ne nus bons cevaliers de pris,
A cui il n'ait del sien tremis;
Et prie à tos de lui amer,
D'à lui venir et retorner, 3740
Quant il en oront son besoing,
U que ce soit, u près u loing;
Et cil li ont bien creanté,
Si l'ont de ses dons mercié;
Mais al partir de Sornegur,
Li est avis qu'à mal éur
L'avoit acointié ne véu
Quant entresait l'a si perdu :
Moult plorent andui tenrement,
Et s'entr'acolent doucement; 3750
Quant i sorvint li rois Fursin,
Ensamble lui roi Marukin,
Et Faburin et Loemers;
Car il n'i ont plus de lor pers.
Fursin parla premièrement;
Partonopeus bien i entent :
« Sire, ce li a Fursin dit,
Li rois a mis en un respit
Le plait de Marés, de sa mort.
Or entendés s'en avons tort; 3760
Si nos aidiés à acorder,
Se nostre droit poons mostrer :
Quant fu finés li parlemens
De le bataille entre nos gens,
Si estut à Marés jurer,

Et nos après, del camp garder.
Là véimes le caple grief,
Et entre vos dels le mescief,
Et l'aventure de l'estor,
Qui maintes fois canga le jor, 3770
Et dont à lui et puis à vos;
Sovent i fûmes angoissos;
Et se ne fust la traïssons
Que Marés fist, s'en éussons
La fin véue de l'estor,
U plait fesissons à honor;
Et maintes fois le jor devant
Vos ot esté plus avenant,
Et al roi pis que dont ne fist,
Quant Marés si s'en entremist. 3780
Vos r'aviés éus destrois
Gregnors qu'il n'ot à cele fois;
Li François grant duel en faisoient,
Et ne porquant le camp tenoient;
Mais Marés ert mesfais le roi
De sorfait et de grant desroi :
Car tant fist en nostre os li glos,
Con cil qui ert sire de tos,
Que quant à vos presîmes jor,
Trestuit faillirent lor segnor. 3790
Là deservi très bien la mort,
Se fust qui parlast de cel tort;
Or se cuidoit bien acorder
Par samblant del roi délivrer :
Grant honte li fist, ce m'est vis.

Acroire a fait par cest païs,
Par le poindre qu'il fist sor vos,
Que mors fust li rois u rescos.
Par sa rescouse fist samblant
Qu'il fu moult près de recréant; 3800
Là ù si houni son segnor,
Mort deservi a traïtor;
Et fu losenge quanqu'il fist,
Et par losenge acorde quist.
Et d'autre part drois est, sains faille,
Que qui garde camp de bataille,
Por qu'ele soit de cevaliers,
Qui maistres est et justiciers
D'ocire u desmenbrer celui
Qui à nul d'aus fera anui. 3810
Là se forfist de mort Marés,
U il enfraïnst sor vos le pès.
Là n'éussons venjance prise
S'en péussons faire justise;
Et li rois le nos conmanda,
Et traïtor le nos nomma,
Dont nel péumes justicier,
N'a justice faire baillier;
Mais si tost conme nos péumes
Ço en fesimes que déusmes : 3820
Et se nus hom est qui ce die,
Qu'en aions faite félonie,
Contre son cors m'en conbatrai,
Et tot recréant l'en ferai. »
Ce dist li rois : « N'en demant plus,

Fors seul le costume et l'us :
Donés gage d'à droit ester,
Se nus en violt vers vos parler. »
Fursin son gage li tendi,
Et Partonopeus le plevi, 3830
Et prent congié, si s'en retorne.
Li païen en sont trestot morne :
Joiés li donnent et honors,
Et li prometent grans amors.

Partonopeus repaire à Blois,
Et siet un jor à son haut dois;
Mais il n'i boit ne ne mangue,
Ne ses iols d'un liu ne remue :
Li sien mangoient et bevoient,
Et moult grant joie demenoient; 3840
Mais il a longes en pais sis,
Mornes et tristes et pensis.
Devant lui ont osté le dois;
Mais miols ne l'en fu ne sordois :
Por ço ne li fist mal ne bien,
Qu'il n'i manga ne ne but rien.
De Mélior li est menbré,
R'aler à li a enpensé.
Sa mère en a grant garde prise,
Qui molt porpense et molt devise 3850
Que ce puet estre que ses fis
Est si pensis et si maris;
Et vient à lui moult humlement,
Et l'araisone doucement.

Partonopeus à Blois.

« Beaus fils, fait-ele, nus del mont
De tos cels qui furent et sont,
N'aiment rien tant com mère fis :
Por cel di ne devés envis
A vostre mère descovrir
Vostre consel; mais tot gehir. 3860
Moult avés longes sis en pès :
Si avés pensé tot adès.
Home samblés qui ait amie
Qui de son cuer ait segnorie;
Se vos l'avés, dites le moi,
Je vos conjur en cele foi
Que buens fils à se mère doit;
Et s'en estes en nul destroit
A vostre mère en dites voir :
Bien doit de vos consaus savoir. 3870
— Mère, fait-il, ce quit je bien,
Que vos m'amés sor tote rien.
De m'amie me demandés,
Et acertes m'en conjurés
Que je vérité vos en die,
Et je vos di que j'ai amie
Et moult rice et moult debonaire,
Mais nel vos caut d'aillors retraire.
De li me vinrent cil somier,
De li ai l'argent et l'ormier; 3880
De li me vient cele ricece
Dont nos menons ceste noblece :
Cele est mes cuers, cele est ma vie;
Cele a de moi la segnorie. »

Ele respont : « La Deu merci,
Moult a rice aventure ici;
Iceste vos garisce Deus.
— Amen », ce dist Partonopeus.
« Est ele bele, beaus amis?
— Ne sai, dame, je vos plevis. 3890
— Coment est-ce que nel savés,
Quant véue l'avés assés?
— Par foi, ma dame, non ai pas;
Car ce ne seroit mie gas :
Ce me desfent sor tote rien,
Et jo tenrai son desfens bien.
Ele ne violt pas ne otroie
Que jo sains son congié le voie;
Tant par ai chiere s'amistié,
Jà ne le verai sains congié. 3900
— Beaus fis, fait-ele, ce est sens,
Qu'a certes tenés son desfens,
Quant ele est pros et rice et sage.
Servés-le solonc son corage,
Et bien vos tenés en s'amor;
Car moult vos a fait grant honor;
Et Deus vos gart de vilonie,
Que n'en perdés si rice amie.
Quant i volrés, beaus fils, aler?
— Demain, fait-il, enprès disner; 3910
Et n'i menrai parent n'ami :
Ains irai seus, qu'el le violt si.
— Beaus fils, ce tieng à grant savoir
Que faciés trestot son voloir

Et trestot son commandement,
Et qu'el celés à tote gent,
Et g'endroit moi le celerai
Qu'à nul home rien n'en dirai. »

Li part la mère de son fis :
Moult est ses cuers lonc de ses dis. 3920
Ele est celéement montée,
Al roi de France en est alée,
Et se claime lasse, caitive,
Et dist que moult male eure est vive
Quant ses beaus fils est si traïs,
Et par diable escarnis.
Plorant en vient al roi de France :
En lui a ele sa fiance
De son fil od soi retenir.
Le roi a trové à loisir, 3930
En une cambre l'a mené :
Ains que parolt a moult ploré :
« Sire, fait-el, perdu avés
Partonopeus, se nel gardés.
Quant perdus fu en le forest,
Uns diables à soi l'a trest :
En samblant de feme se mist,
Et al dolant tos ses bons fist.
Tant l'i a ses avoirs donés,
Tant l'a de parole encantés, 3940
Que cis n'aime rien nule tant :
Par tans serons de lui dolant.
Il en a éu son delit;

Mais onques des iols ne le vit :
Le faire li a consentu,
Et le véir moult desfendu.
Ore i violt aler sains engin,
Par som l'aube demain matin.
Perdu l'avons se il i vait :
Conselliés m'ent, car mal m'estait. 3950
J'en ai un consel par moi pris;
S'en vuel oïr le vostre avis :
Vos avés une nièce bele,
N'a plus vaillant dusqu'à Tudele,
Plus sage ne plus ensegnie,
Plus gente ne plus envoisie;
Cele ne m'apertient de rien :
Mes fils i seroit saus moult bien.
Dounons-le à lui : si remanra,
Et vos dirai conment c'ira. 3960
Mandés-le en haste, c'orendroit
Sains tos essoignes à vos soit.
Dementres me faites livrer
Deux beaus bouceaus de bon vin cler;
J'atornerai l'un à mon fis,
Que s'il en boit deux trais petis
Tos ert en autre sens tornés,
Et fera bien nos volentés.
Vostre nièce nos servira,
Et de cel vin l'abeverra : 3970
Nos beurons de l'autre picier,
Si lairons lui et le plaidier.
Se poons faire qu'il l'afit

Retenu l'en aurons, je quit. »
Li rois respont : « Faisons le si,
Que nos ne perdons nostre ami. »
Por lui envoient, et il vient.
Li rois par paroles le tient
Tant que la cambre est délivrée,
Et tote à els quatre livrée. 3980
Li rois, la dame et cil de Blois,
Le consel tienent par els trois,
La damoisele lieve sus :
Si a moult bien barrés les hius.
Moult est et bele et longe et gente;
En soi vestir a mis s'entente.
Cevels a blois, front large et blanc,
Iols gros et vairs, vis cler et franc,
Bouce petite auques bassete,
Lèvre sanguine auques grossete, 3990
Col lonc et blanc, espaule basse;
Longe est et gente, et graille et crase;
Lons a les bras et grailles mains:
Qui rien li vée, il est vilains.
Desfublée est en un samit
Moult bien seant, frés et eslit.
Bien seit le ghille des piciers :
Si sert del vin moult volentiers.
Moult a encovi le vallet;
En lui esgarder paine met. 4000
Tant boit li rois et cil boit tant,
Qu'il en cange tot son talant :
Plus esbaudist et plus favele;

Forte est la puisons et novele.
La damoisele a esgardée,
Et Mélior tote olbliée.
Sa mère entent à se parole
Et à son samblant qu'il afole.
La pucele li fait venir,
Et il le prent molt à joïr :
Tant le demaine sa folie
Qu'il le requiert de druerie,
Et n'est mervelle, ce m'est vis.
Bien soutils hom seroit sopris
En tel liu et de tel pucele;
Car trop est sage et pros et bele.
Cele respont qu'el n'ert s'amie
S'il nel espouse u nel afie;
Et il en est si alumés
Que faire en violt ses volentés.
En lor consel s'enbat li rois,
Et promet lui de rentes crois,
Et de casteaus et de cités,
De viles et d'onors assés.
Sa mère s'i met d'autre part
Por par afoler le musart.
Quant ele a le promesse oïe,
Par son consel fait qu'il l'afie;
Et puis quant il l'a afiée,
Li rois l'a en se main livrée.
Or est-il liés, et cuide bien
Qu'il n'ait mesfait de nule rien.
Il baise s'amie et acole,

Infidélité involontaire de Partonopeus.

Et bonement à li parole;
Et si quit bien que s'il fust nius,
Que fais i fust li comuns gius;
Car il le féist volentiers :
Certes se n'est trop noveliers.
Bien sai que jo ne cangeroie
Por tot le mont; car ne poroie, 4040
Tant sui à m'amie ententis;
Ne puis vers autre estre jolis.
Partonopeus parole à li,
Et ele à lui com à ami;
Si s'entredient baldement
Quanconques lor vient à talent,
Tant qu'il li dist : « Beaus dols amis,
Par grant sens nos avons conquis.
Jetés estes de le baillie
La bele fée vostre amie. » 4050

Quant cil ot s'amie nomer,
Un poi se prist à porpenser,
Et en l'angoisse del porpens
Li est bien revenus ses sens.
Guerpie l'a, saut en piés sus,
Si à molt tost desbaré l'uis.
Parmi le sale en va corant,
Son ceval troeve el porce estant.
Il monte et vait les grans galos.
Sa foi a misse arière dos; 4060
Le roi, se mère, et lor mestrie
Maudist et se novele amie.

Od larmies Mélior regrete,
Qui en son cuer s'amor recote;
Sospire et plore tenrement,
Claime sa coupe et se repent.
A Blois en vient, entre el castel;
Sa maisnie le reçut bel,
Et quant il le voient plorant,
Arière s'en vont retraiant; 4070
Et il descent, entre en la tor;
Là cuide prendre lonc sejor.
En une cambre en est entrés,
Si a sos lui les huis fremés,
Bien l'a barré de devers soi,
Et maldist le conseil le roi.
Iluec s'est en un lit couciés,
Moult dolans et moult coreciés.
Li rois et sa mère et s'amie
La novele, qu'il n'aime or mie, 4080
Se tienent moult à eschari,
Et dient qu'il lor est guenci.
Sa mère monte, et vient à lui
Pour conforter de son anui:
Quant ele troeve l'uis barré,
A son fil a merci crié
Qu'il le laist ens od lui entrer,
Et il la fait defors ester:
« Joie m'avés, fait-il, tolue;
Vos le r'avés de moi perdue. 4090
Jà joie n'aurés de moi mès;
Fuiés de ci, laissiés me en pès. »

La dame plorant s'en revait,
Qui rien ne cuide avoir mesfait.

Partonopeus s'est porpensés
Qu'il ert iluec moult regardés
Del roi et de le rice gent,
S'il auques iluec les atent;
Et s'est porpensés d'autre part
Qu'encor n'a quis engien ne art 4100
Par qu'il ait véue s'amie,
Ne forfaite sa druerie,
N'a si mesfait contre raison,
N'en doie bien avoir pardon;
Porquant si plore et se demente,
Et de son forfait s'espoente;
Desbare l'uis tos esperdus,
Le chief covert en est issus,
Et fait samblant qu'il ait grant mal :
Retour à Chef-d'Oire. Si a demandé son ceval; 4110
Seus violt aler esbanoier,
N'i a de compaignons mestier.
Seus est montés et tos seus oire.
Ançois qu'il soit venus à Loire
Vient contre lui li cevaliers
Qui li amena les somiers.
Se li a dit : « Moult demorés,
Moult avés esté desirés;
Alés adiès, l'on vos atent :
Batel avés, et nef et vent 4120
Tot à talent et à plaisir. »

Et il respont : « Moult le desir. »
A Loire en vient, voit le batel,
Et un lit ens et bon et bel ;
El batel entre volentiers,
Son ceval lait et ses levriers ;
Li bateaus oire, et il repose.
Oïr poés estrange cose :
Il voit les avirons nagier,
Et ne voit pas son cevalier, 4130
Ne ses levriers ne son ceval,
Ne ceus qui nagent contreval ;
Et quant est à sa nef venus,
Iluec a ses levriers véus ;
Ses cevals i estoit tos cois
Qu'il laissa el gravier sos Blois.
Quant Dex lor donne bone oré,
Si ont vers Chief-d'Oire siglé :
Ensi sont ens el port feru,
Qu'en tot cel oire n'a véu 4140
Governeor ne notonier.
Si s'en est issus, el gravier
Monte et s'en vait vers le palois,
Si vait souper al maistre dois,
Enprès souper a auques sis
Mornes et tristres et pensis :
Si tost conm il est avespré
Est dusqu'al lit s'amie alé,
Despoille soi, si entre el lit ;
Puis ne demora c'un petit 4150
Qu'il trait à soi le covertor ;

Li cierge estaignent tot entor.
S'amie vient, il le rekiolt;
Forment sospire, et molt se diolt;
S'amie entent qu'il est dolens.

Le comte de Blois s'accuse de sa faute, et en obtient le pardon.

« Sire, fait-ele, quels tormens,
Quel mal avés, et quel dehet?
A moi dites conment ce vet. »
Il li respont moult coiement,
Merci criant moult doucement: 4160
« Dame, por Deu, vos cri merci;
Li rois de France m'a traï,
Ma male mère, par un boivre,
Me fist à se nièce deçoivre;
Quant jo euc but, si fols devinc
Que je de vos nul plait ne tinc.
Feme afiai à grans honors,
A viles, à casteaus, à bors;
Mais ains que foliasce en li
Revint mes sens, si le guerpi, 4170
Et ma mère et le roi de France;
Ne lor tinc foi ne covenance,
Por vos les ai mis en olbli;
Mors sui se n'en avés merci. »
Atant se taist, gient et sospire.
« Nel faites, fait la dame; sire,
Quant des veus volés retraire,
Et miols à els qu'à moi mesfaire,
Amer vos doi sor tote rien,
Et tant de plus tenir à mien. 4180
Cis forfais est bien pardonables;

Mais se tant vos soduit diables,
U par boires, u par puisons,
Que de moi soit demostrisons
Ains que soit à ma volenté,
Escarni somes et gabé :
Ne me caut rien d'autres forfés,
De tos autres est legiers plés. »
Atant se sont en pais géu,
Et ont tot lor delit éu; 4190
Et sont cel demi-an ensamble,
Et font tot quanques buen lor samble.

Partonopeus a quanqu'il violt,
Fors que seus est si conme il siolt.
Quant li demis-ans est pasés,
Et il s'est un poi porpensés,
Se li est grans corages pris
De r'aler soi en son païs,
Et nel violt pas celer s'amie:
Ains tient à grant sens qu'il li die. 4200
Se li a tot dit une nuit,
Rien ne l'en fust; car por déduit
S'en violt en son païs r'aler,
Et ele a pris à sospirer.
« Amis, fait-ele, or ai péor
Que ne mesfaciés à cest tor;
Car vostre mère engignera,
Ce sai moult bien, quant enpris l'a,
Que me verés sor mon desfens,
Que puis vos ait od soi tostens; 4210

Mais, beaus amis, por Deu merci,
Pensés que ne l'ai deservi :
Se vos volés de moi partir,
Si m'ociés sains moi honir :
En France porés estre en pès
Trestos vos jors dusqu'al décès,
Sains somonse de çà venir,
S'il ne vos venoit à plaisir.
Se vos issi partés de moi,
Et del desfens ne portés foi, 4220
Dont m'aurés sains honir ocise;
Car vostre amors m'a si souprise
Que dont seroie al doloser,
Et al tos jors merci crier
A caudes larmies et à plors,
Et à sospirs et à dolors,
Et à faillir à lonc espoir,
Et après mal noaus avoir,
Et à mon duel renoveler
Quant il m'auroit laissié ester; 4230
Et à languir chaant, levant,
Et à tos jors vivre morant;
A poi boivre et à poi mangier,
Et à soutivement vellier;
Et al pener et al pâlir,
Al cuer perdre et à cors honir,
A tos bons consaus recovrer,
A proier sains merci trover :
Tel delit a qui pert s'amor,
Et n'est pas drois qu'il l'ait mellor; 4240

Tel déduit a en consirer
De la rien c'on puet plus amer.
Tel l'aurai se me guerpissiés
Sains moi véoir oltre mes viés;
Et se'l faites, saciés de voir,
A infer aler ai espoir.
Cil diols ne puet estre asommés,
Ne par nul home devisés:
La perde, et li diols et la honte
N'a mesure, nombre ne conte. 4250
Or poés oïr, beaus amis,
L'un est moult mal et l'autre pis;
Mais vostre mère cuide et croit
Que quanques fac fantosme soit,
Et fera tant par son blandir,
Par esmaier, et par joïr,
Que vos le cherrés miols de moi,
Et ferés ent aucun derroi.
Mes dous amis, c'est ma péor
Que jo ne perde mes amors; 4260
Mais la mors est de moi véoir
Sains faire le moi eins savoir.
— Dame, fait-il, c'est tot niens;
Se'l me looient totes gens
Ne me venroit jà en corage
Que je féisce tel oltrage,
Dont seroie plus viols d'un chien,
Quant vos m'amés sor tote rien,
S'engengignoie vostre mort,
U ço que plus tenés à fort. 4270

Ma dame, coument poroit estre
Que je féisce por nul mestre,
Sor vostre desfens, nul derroi,
Quant jo moult plus vos aim que moi?
Dont seroit moult cangiés mes sens,
Quant rien ferai sor cest desfens;
Dont mentiront toutes amors,
Se voir vos dist ceste péors. »

Pluisors paroles s'entredient,
Si qu'il n'i juent ne ne rient, 4280
Ne gaires n'ont la nuit dormi,
Tresqu'el demain qu'il esclarci,
Que Partonopeus est levés,
Et s'est vestus et conréés,
Et est alés enprès disner
Véoir son oire sor la mer;
Et quant il voit qu'il n'a bon vent,
A bel sejor le contr'atent.
Cascune nuit est li sermons
Tot belement, sains contençons, 4290
Qu'il onques ne voie s'amie
Trosqu'à cel ore qu'el li die,
Et il li promet moult et jure,
Et quanque puet l'en asséure;
Et quant li vient li bons orés,
En mer s'est mis moult trespensés.
Ne vos en vuel faire lonc conte:
A Nantes vient quant la mer monte,
Et d'iluec vient à Blois tot droit.

Partonopeus retourne en France.

D'errer a fait hastif esploit, 4300
Troeve sa mère et sa maisnie,
Qui de sa venue est moult lie;
Et se mervellent moult de lui,
Con puet seus errer sains anui;
Car nus ne voit sa bele nef,
Ne son atoivre ne son tref,
Ne lui méisme trosqu'en Blois.
De ço est ses venirs cortois;
De sa venue est joie grans,
France en est toute formians: 4310
Li rois i vient à esporon,
Et dont li conte et li baron;
N'i remaint nus hom de valor
Ne face à lui véoir s'ontor,
Et il est de si bel acuel,
N'esgarde nolui de mal oel:
Ains mostre à tos si bel samblant
Que tot s'en partent lui loant,
Et seit ses dons bien aséoir
Et doner as bons par savoir, 4320
Et as autres si sains dangier
Que ne l'en puet nus calengier,
N'endroit lui n'a mestier éur,
De ce soit bien cascuns séur,
Que qui plus seit et qui miols valt,
Cel aime plus et plus met haut.
Éurs n'est riens en droit segnor
Qui sages est et violt honor;
Car cis aime miols les mellors,

Et tient bas sos piés les piors; 4330
Mais qui aïme losengéor
Tost ameroit tot le pior.
Sire qui aime malvestié
A tost prodom mesproisié,
Et le mauvais qui samble lui
A tost levé et mis en pui;
Et li fols hom le fol alieve,
Et folement sovraigne acieve:
Cascun, à droit u à rehurs,
Aime celui qui a ses mors; 4340
Por ce m'est vis qu'éurs n'est rien,
Grant ne petit, ne mal ne bien.

Nouvelles tentatives de la mère de Partonopeus.

Ki qu'ait en France giu ne joie,
Qui que bien die ne qui l'oie,
C'est la mère Partonopeu,
Qui moult entent à proier Deu
Qu'en France retiegne son fis,
Qu'il ne soit perdus ne honis:
Od le proier a engien quis;
Mande l'évesque de Paris, 4350
Qui moult est sages de sermon,
Et moult seit bel dire raison.
El li a conté de son fils,
Del cune dusqu'en la raïs,
Con une fée l'a sortrait,
Et con i vient tos sels et vait,
Et se'l desfent de li véoir.
De tot li a conté le voir:

Après li prie à moult grans plors
Qu'il le trestort de teus dolors, 4360
Et li ensegne bien conment;
Et il moult volentiers la prent,
Puis est en une cambre entrés,
Si a Partonopeus mandés.
Il vient tos seus, et est assis
Delès l'évesque de Paris.

Conseils de l'évêque de Paris.

Or entendés, segnor trestuit,
Con faitement il le sosduit:
Primes parole auques de loing,
Et açaint, com il n'éust soing 4370
De dire rien contre s'amie,
Par tant en son sermon la lie:
« Sire, fait-il, à Deu devés
Grant gueredon de vos bontés.
Molt vos a fait et bon et bel
Plus que nul autre damoisel.
Sien est quanqu'il vos a presté
De bones mors et de beauté;
Del sien li faites tele honor
Qu'il ait en vos sauve s'amor, 4380
Et que diables nul preu n'ait
El large prest qu'il vos a fait.
Entendés bien à lui servir,
Et ses conmandemens tenir:
Ne servés pas del sien autrui,
Ne ne l'en faites nul anui;
Amés raison et loiauté,
Dont l'aurés bien servi à gré,

Et quant l'aurés à gré servi,
Dont aurés segnor et ami. 4390
Sire, vos ert à bien garder,
A vos de bien en miols lever,
A vos desfendre d'anemis,
A vos doner honor et pris.
Amis vos ert de fiñe amor:
Ne soufera qu'aiés dolor,
Ne couros, n'ire, ne soufraite,
Despuis qu'aurés s'amor atrete.
Li mons est de vos ennorés,
Et tos li siècles amendés; 4400
A Deu devés grant gueredon,
Que si buens estes de son don:
Penés moult vos de lui servir,
Et de vos en s'amor tenir;
Car autresi legièrement
Vos puet il torner à nient
Trestot quanqu'il vos a doné,
Con il vos en fist la bonté.
Servés le en crieme et en amor,
Joie en aurés et grant honor. 4410
S'ensi nel faites amati,
Vos verons en la fin honi,
Et se vos manés en pechié,
Se'l guerpissiés por s'amistié,
S'en alés à confession:
Ci faut la fins de mon sermon. »
Quant li évesques ot tot dit,
Partonopeus pense un petit:

Un sospir jete de parfont,
Et li évesques le somont 4420
De son pechié regehir tout,
Et de guerpir le tot debout:
Tant li promet, tant l'espoente,
Tant met en lui traïr s'entente,
Tant l'a par losenge encanté,
Toute en fera se volenté.

Partonopeus est trespensés;
Car ses cuers est tos mestornés,
Et se porpense de s'amie,
Qu'il en a fait molt grant folie: 4430
Avis li est ne puet garir
Fors seulement par le guerpir.
« Sire, fait-il, or m'entendés:
D'un seul pechié sui afolés;
Une dame aim qu'onques ne vi,
Et si ai moult esté od li,
Moult me somont de Deu amer,
Et moult bien de lui parler,
Moult m'a doné or et argent,
Palies et pieres d'Orient: 4440
Del sien ai fait les larges dons
As rois, as contes, as barons,
A cevaliers et à borjois,
Et à homes de totes lois.
Par li a pais en cest païs:
Par li sui venus en cest pris:
Tot m'atalente et tieng à bien

Quanqu'est de li, fors d'une rien,
Et tos mes buens de li m'otroie,
Fors que sains congié ne le voie. 4450
Ce est la riens dont plus me dout,
Por ço me met en vos del tot. »
Li évesques, quant ço entent,
A damel-Deu gracies en rent,
Et li conselle et loe et prie
Que sains congié voie s'amie.

Don d'une lanterne enchantée.

Sa mère li dist d'autre part
Qu'ele a bien porvéue l'art
Par qu'il le vera tote nue;
Mais gart soi quant l'aura véue 4460
Qu'il soit trop espoentés,
Por ço que lais ert li maufés.
Une lanterne atant li baille;
Puis li a dit que tot sains faille
La candelle qui art dedens
N'estaint por orés ne por vens.
Atant li baille, et il l'a prise,
Si la reposte et en sauf mise,
Et aparelle son aler
Moult cointement por bien celer : 4470
A Loire troeve son batel,
Qui moult soef l'enporte et bel
Dusqu'à se grant nef, à le rice;
Deus! com mar fu de ço qu'il trice!
Entre en se nef, si oire tant
Qu'à Cief-d'Oire est venus siglant :
Nuis est oscure quant il vient,

Moult covertement se contient;
Sa lanterne muce et repont,
Et pense moult mal faire adont. 4480
Ist de le nef, entre el castel
U tant a éu son avel.
El palais troeve tel samblant
Com il i siolt trover devant :
Bel fu et cierges alumés,
Blans doubliers sor haus dois dorés,
Vaiscele d'or et d'argent fin,
Et plenté de pain et de vin,
Et d'oiseus et de venisons,
Et de tos biens larges fuisons; 4490
Mais il n'i boit ne ne mangue,
Que ne soit s'oevre apercéue.
Parmi le palais est pasés,
Dusqu'à son lit n'est arestés :
Tos vestus s'est couciés el lit,
Quanses por haste del delit
Qu'il tant desirre de s'amie;
Tot i a el, ce n'i a mie.
Le covertor a trait amont,
Sa traïsson desos repont : 4500
Après s'est tost fais descaucier,
Et tos nus el lit despoillier;
Puis est covers del covertor,
Li cierge estaingnent entor.

Parmi le cambre en vient la bloie,
De son ami a moult grant joie;

Partonopeus voit Mélior malgré sa défense.

De son mantel est desfublée,
Lès son ami est acostée.
Quant Partonopeus l'a sentue,
Et seit qu'ele est trestote nue, 4510
Le covertor a lonc jeté,
Si l'a véue od la clarté
De la lanterne qu'il tenoit :
A descovert nue le voit,
Mirer le puet et véoir bien
Qu'ainc ne vit mais tant bele rien.
Cele se pasme et cil entent
Qu'il a ovré moult folement;
Sa lanterne a al mur jetée,
Et as diables conmandée, 4520
Que pièce à autre n'en remaint;
Li fus de la lanterne estaint.
Partonopeus est desconfis,
Car or seit bien qu'il est traïs;
Bien est traïs quant vers s'amie
A commencié vilonie,
Quant onques en li ne vit rien
Qu'il ne déust tenir à bien.
Se m'amie m'éust mesfait,
U le cuer de mon ventre trait, 4530
Por que un mot péusce parler
Cil seroit de li mercier;
Car ne poroit estre à nul fuer
Que jo aie vers li mal cuer.
La dame s'est sovent pasmée,
Et dist sovent que mal fu née;

Et quant recommence à parler,
Dont est regierés al plorer,
A le par fin quant ele parole :
« Lasse, fait-el, con par sui fole! 4540
Con je me sui par moi traïe,
Et com sui par mon fet honie!
Trop me hastai de mon servise,
Par tant me sui à honte misse.
Beaus dols amis, por quel mesfait
M'avés à honte et à mort tret?
Fis-jo ainc rien contre vos viés,
Dont doiés estre tant iriés?
Se g'i séusce ma déserte,
Mains me grevast de ma grant perde; 4550
Mais jo n'en sai raison ne conte,
Si m'en grième moult plus ma honte.
Deus! tant vos en garni sovent
Que n'entrissiés en cest talent,
Et tant vos en criai merci
Que jà ne me véissiés si!

Détails sur l'éducation de Mélior.

« Or vos dirai con est grant sens,
Que l'avés fait sor mon desfens.
Je fui fille l'emperéor
Qui fu casés de ceste honor, 4560
De Costantinoble fu sire :
Quan qui apent fu son empire,
Moult fu cremus et moult amés,
Et moult fu ricement casés :
N'ot un seul home en tot le mont

Tant féist ne tant éust dont,
Fors seul le fier sodant de Perse,
Car se ricoise est trop averse.
Mes pères par argu fu cers,
Desço que fui petis en bers, 4570
Qu'il n'auroit nul autre oir que moi;
Si prist grant cure et grant conroi
De moi afaitier et garnir
Por l'empire par sens tenir :
Maistres oi buens et de grant pris,
Et je moult bonement apris;
Maistres oi de grant essient
Par foies bien plus d'un cent.
Deus me dona gracie d'aprendre,
Et d'escriture bien entendre : 4580
Les sept ars tot premièrement
Apris et seuc parfitement;
Après apris tote mecine,
Quanqu'est en erbe et en racine,
Et des espesces de valor;
Apris le froit et le calor,
Et de tos maus tote la cure,
Et l'ocoison et le figure;
Fisique ne puet mal garir
Dont jo ne sace à cief venir; 4590
Puis apris de divinité,
Si que j'en seuc à grant plenté,
Et la viés loi et la novele,
Qui tot le sens del mont cancele :
Ains qu'éusce quinze ans pasés

Oi mes maistres tos sormontés.
Après apris espiremens,
Nigromance et encantemens.
Tant en retinc et tant en soi,
Tuit autre en seurent vers moi poi; 4600
Cil qui tant puet faire d'esfors,
Qu'il sace bien agus et sors,
Et fisique et astronomie,
Et nigramance lor amie,
Tant seroit sages et poissans
Qu'il en feroit mervelles grans :
Par ço fist Mahons les vertus
Dont il fu puis por Deus tenus;
Et j'en ai tant fait maintes fois,
Et mervelles de tels endrois, 4610
En mes cambres, privéement,
Que se ce fust devant le gent
Partot en fust la renomée;
Mais n'en vuel estre décriée.
Quant nos estiemes à sejor,
Et plaisoit à l'emperéor
Que li féisce aucun déduit,
Si me mandoit à mienuit
Et mes maistres ensamble od moi,
En se cambre tot à secroi. 4620
Là faisoie par mon savoir
La cambre croistre et grant paroir;
Tant par ert grant, ce lor ert vis,
Que tot porprendroit le païs;
Dedens faisoie tel clarté

Com enmi un bel jor d'esté,
Et puis faisoie cevaliers
Venir armés sor lor destriers,
Mil u deux mil à mon plaisir,
Et entr'aus mesler et ferir. 4630
Jà ne verés plus dur estor,
Ne plus meslé qu'estoit li lor;
Tant com moi plaisoit, se mesloient,
Et puis à nient repairoient.
Puis issoient à contençon
Li elefant et li lion,
Et quels bestes que je voloie
De devant moi mesler faisoie :
Je r'avoie tel poesté
Par le sens que Deus m'ot doné, 4640
Que d'un castel u d'une vile,
S'il i éust homes cent mile,
Jà li uns l'autre ne veroit
Ne de son estre tort ne droit :
Par cest savoir vos ai celé
A tos cels de ceste cité.
Or m'avés si tolu mes sens
Par moi véir sains mon asens,
Je sai moult bien totes mes pars,
Tos les engiens, totes les ars, 4650
Tos mes livres sai-je moult bien;
Mais tot iço ne pris-jo rien
Quant n'en puis faire les mervelles
Que j'ai apris par tantes velles,
Par géunes et par travals :

Tot ai perdu par vos assaus.
Ains que li jors puisse paroir
Saurés moult bien que jo di voir;
Car ne vos puis mais plus celer
Fors seulement dusqu'al jor cler. 4660
Beaus dols amis, de quanqu'ai dit
Me seroit-il assés petit;
Mais ma honte vaint mon damage;
Ce me tormente mon corage,
Et vos dirai conment ce vait,
Que bien saciés vostre mesfait.
Demain matinet al cler jor
Aurai de vos grant deshonor
Quant venront à grant contençon
Trestot mi conte et mi baron, 4670
Et trestot cil qui sont od moi,
Maint fil de conte et fil de roi,
Et reproveront ma folie
De ço qu'ai esté vostre amie;
Car tuit saurons quanqu'avons fait,
Quant véue sui entresait.

Nouvelles doléances de la dame.

« Beaus dols amis, j'ai tot perdu
De mon savoir le grant vertu;
Quant jo n'en puis faire nul oevre,
Nostre folie se descuevre, 4680
Et sauront mais totes les gens
Quanqu'avons fait de nos talens. »
Atant se pasme la dolente,
Et Partonopeus se demente,

Et n'ose pas crier merci,
Car il a trop mespris vers li.
Quant ele vient de pasmison,
Si reconmence se raison :
« Lasse! fait-ele, com est fole
Qui home croit por sa parole! 4690
Li home font tot lor delit,
Et puis lor est de nos petit.
Quant uns en a une escarnie,
Molt troeve tost une altre amie;
Molt li est poi que l'autre face
Quant le novele a en se brace.
Amis, mar vos vi novelier;
Car jo l'ai trop compéré cier :
Novele amor avés coisie,
Gardés que n'aiés fait folie. 4700
A moi pert bien que fole sui,
Demain en aurai grant anui;
Car tant serai al doi mostrée,
Que trop serai déshonorée;
Et vos serés, beaus dols amis,
Destruis, se jo ne vos garis;
Car j'ai assés teus cevaliers
Qui vos ociront volentiers;
Car ils m'ont servi longement
Por moi véir tant seulement, 4710
Por ço qu'il sont bon cevalier.
Petit lor ert de mon dangier,
Quant il sauront testot de fi
Qu'aurai de vos fait mon ami.

Encor n'ai pas dit le plus fort
Des diols que m'avés fait à tort,
C'est la perde que fac de vos;
De ço est mes cuers angoissos :
Vos estiés tos mes delis,
Mes preus, m'onors et mes profis, 4720
Et ma noblece et ma beubance,
Mes orgiols et ma sorcuidance,
M'odors, ma clartés et mes pris,
Ma joie coraus, mes dols ris,
Mes cuers et mes cors et mes fruis,
Tote m'onors, tos mes déduis,
Tos mes esfors, tos mes pooirs,
Ma covoitise et mes espoirs,
Mes desiriers et ma bontés,
Ma druerie et ma beautés, 4730
Mes consaus, mes afaitemens,
Ma richece et mes casemens,
Tos mes gius et m'envoiséure,
Tos mes sens, tote ma mesure,
Ma menbrance et ma cortesie,
Tos mes depors, tote ma vie;
Or estes mes diols et ma paine,
Mes coros et m'ire certaine,
Mes giendres et mes lons consirs,
Mes plors, mes larmies, mes sospirs, 4740
Mes maus de soir et de matin,
Et ma langors qui ne prent fin,
Ma tenebrors et mes dehés,
Ma mesestance et mes mesfés,

Et ma rancune et ma tristors,
Ma longe honte et ma péors,
Et ma reproce et ma folie,
Ma laidece et ma vilonie,
Ma mesaise et mes desconfors,
Ma cure et ma plainte et ma mors. 4750
Por ce n'est fins de ma dolor;
Car n'est fins de ma deshonor.
Je sui cele qui mar fui née,
Quant del tot sui à mort livrée.
Perde d'avoir est moult legière,
Et perde d'ami est trop fière;
Dame qui perde fait d'amor
Ne devroit jà puis vivre jor. »
La bele, par duel et par ire,
Ses poins détort, ses cevels tire. 4760

Partonopeus se tient à pris,
Miols volroit estre mors que vis,
Sospire et plore tenrement,
Et sa mère maldist forment,
Et l'évesque et sa parole,
Et l'eure qu'il fu à s'escole;
A tart si dist : « Dame, merci;
J'ai mort u noaus deservi;
Vers vos sui guencis de ma foi,
Mais certes ne l'ai fait par moi; 4770
Et, cui caut, quant jo por altrui
Ne vous déusce querre anui,
Ne puis desfendre par raison

Que n'aie faite traïsson.
Quant le counois et je l'ai faite,
Ma vie en ai vers vos forfaite;
Quant je connois ma félonie,
N'ai droit en menbre ne en vie:
Laissiés me ocire as cevaliers
Qui m'ociront si volentiers, 4780
N'en querés onques jugement,
Car j'ai vescu trop longement;
Trop ai certes vescu d'asés,
Quant jo me sui à vos meslés.
Jo n'en os querre nul pardon,
Car trop ai fait grant traïsson;
Tant ai forfait que jo confort
N'en puis avoir devant la mort:
Con onques plus durra ma vie,
Plus comperrai ma félonie. 4790
Je sui plus mors et plus honis,
Et plus tués et plus traïs,
Que n'est li leres cui on pent,
Car cil passe son duel briément;
Li miens ne vait qu'il ne reviegne,
Ne me guerpist qu'il ne me tiegne;
Car se j'ai de repos une eure,
Lors me racorra mes diols seure;
Enprès mes ris venra mes plors,
Enprès ma joie ma dolors. 4800
Ma douce dame, por ce pri
Que vos aiés de moi merci,
Si que jo demain soie ocis:

Plus aurai joie mors que vis. »

A ces paroles vient li jors,
Qui lor derompi lor amors.
Atant es vos les dames beles,
Et les cortoises damoiseles
Qui servoient l'empereris
D'envoisier et de ses delis, 4810
De ses depors, de ses déduis,
Et sont od li et jors et nuis,
Filles de rois, filles de contes;
Tant en i a que n'en est contes,
Et sevent jà tot le covine
Del vallet et de la roïne;
Moult se dementent et ploroient,
Et al vallet paines prioient;
Quant il les ot si a grant honte,
Car or seit bien que ses diols monte, 4820
Ses maus li croist tant et engraigne,
Que joie ne confort n'adaigne.
Li dolans de plorer s'ocit,
Et celes s'aproisment al lit:
Lor dame blasment moult et cosent
Les plus rices qui parler ossent,
Et dient qu'ele a mescoisi
Quant d'un garçon fist son ami,
Tant pooit estre à cois alée,
Moult fu al coisir asotée, 4830
Tant bon cevalier l'atendoient,
Qui tant bel et tant rice estoient;

Les dames de la cour de Bysance s'approchent du lit.

Bien l'a ses talens sorportée
Quant à un garçon s'est coplée;
Et dient que feme a costume,
Quant ses talens auques l'alume,
Qu'al pior done ses amors,
Et ne tient nul plait des mellors;
Et ceste a bien que feme fait,
Et joie est qu'ele à honte vait; 4840
Et ne le finent de coser
Tant qu'eles voient le jor cler.
Quant li jors vient, la nuis s'esloigne,
La dame a honte, et il vergoigne:
Il voit les dames entor soi,
S'il a grant duel bien a de coi.
Les dames s'aproisment al lit;
Si l'ont esgardé un petit,
Après cel poi l'esgardent plus:
Molt par ert beaus se il liés fus. 4850
Après le revont esgarder
Por sa beauté miols aviser;
Com plus l'avisent, miols lor plest:
N'i a tant fière n'en relest
Moult grant part de son mariment,
Et nel esgart moult bonement,
Et pensent que lor dame a tort
Qui mais n'a soing de son déport:
Tele l'avoit maldit devant
Qui li fait ore bel samblant; 4860
Mais n'i a nule tant hardie
Qui un seul mot, mal ne bien, die.

Atant vint une longe et gente :
A un cler vis, crase et rovente;
A cevels blois, lons et delgiés,
Sains treceor li vont as piés;
A un front large, blanc et plain,
N'i a ne froncete ne grain,
A uns noires delgiés sorcius,
A iols vairs, gros et segnorius, 4870
A bel nés, a bouce crasete,
A lèvre sanguine et grosete,
A dens menues, bien assises,
Blances, aparissans, devises;
Ses cols est lons, blans et pleniers;
Tos ses viaires est baisiers :
Espaules basses et bras lons,
Avenans as autres façons :
Les dois a lons et les mains blances,
Cors gent et cras et bases hances. 4880
Por la noise s'est si hastée,
C'un poi en vient desconrée;
Mais bele est et bel se contient,
Et quanqu'ele fait li avient.
Vestue est d'un vermel samit,
Si n'en a lacié c'un petit;
Li cors pert par som la çainture,
Li las en cuevre l'overture;
Parmi le las, en la devise,
Pert la blançors de la cemise. 4890
Et vient sains guimple, eschievelée,
A un filet d'or galonée,

Et a un mantel grant et bel,
D'un vermel samis, frès, novel :
Li manteaus est et beaus et chiers ;
La pene en est à eschiechiers,
A poins menus, blans et sanguins,
D'ermine et de bons sebelins ;
De sebelins noirs est orlés,
Et de saphirs entasselés, 4900
D'ataces bones est garnis,
Dont on le pent al cors gentis ;
Deslaciés ert, overs devant ;
Car ele vient son col fremant.

Urraque vient près de sa sœur Mélior.

Urrake a non la damoisele,
Et est suer Mélior le bele ;
Et quant les autres l'ont véue,
Cascune d'eles s'en remue,
Et le laissent venir al lit ;
Or escoutés qu'ele i a dit : 4910
« Dame, fait-ele, aiés merci,
Por vostre honor, de vostre ami ;
Amé l'avés sor tote rien,
Si 'n avés fait raison et bien,
Que qu'en déiscent nos compaignes,
Qui tant se fisent hui grifaignes ;
Mais quant or l'ont bien esgardé,
Tot ont aillors le fuel torné,
Et lor est ore bien avis
Que vos n'avés de rien mespris ; 4920
Car à plus bel ne à mellor

Ne péussiés avoir amor :
Bien sai que il a moult mesfet,
Et il en a moult grant deshet ;
N'est ses engiens, ains est altrui,
Dont il vos a fait cest anui ;
Et porquant, s'il a fait folie,
Il n'i entendoit vilonie.
Vos i avés damage grant,
Et vergoigne et anui pesant ; 4930
Mais c'en est la fins de la fable :
Quanqu'amis fait est pardonable.
— Suer, ce li respont la roïne,
Mes diels ne puet avoir mecine :
Jo l'en garni assés sovent ;
Por ço ne li pardoins nient.
Vos parlés sainement d'amors,
Car n'en sentés nules dolors ;
Se sentissiés les maus que sent,
Vos parlissiés tout autrement ; 4940
S'un poi aviés de ma cure,
Moult perderiés l'envoiséure,
N'en tenriés tel baptestal :
Soef conforte qui n'a mal.

Avis d'Urraque.

— Dame, la pucele respont,
Grant duel avés et sai bien dont,
De la grant perte et de la honte
Que vos avés, n'en sai le conte,
S'en avés moult al cuer grant paine ;
Mais tant con estes vive et saine, 4950

Et bele et sage et poestive,
Por coi vos clamerés caitive?
Que monte cis diols et ceste ire
Qui nos deshaite et vos empire?
Que vaut ne marir, ne plorer
Perde c'on ne puet recovrer?
Pardonés nos cest mautalent;
Si soit fins de cest mariment,
Si 'n aurons joie et nos et vos;
C'en est mes consaus à estros. 4960

Réponse de Mélior.

— Suer, fait la dame, cis conseus,
Qui 'l poroit faire, est bien féeus;
Mais ne me puet el cuer entrer
Que j'onques celui puisse amer,
Ne pardoner mon mautalent,
Qui m'a sosduite à essient,
A tel duel, à tel honte tret
Trestot de gré, sains mon forfet.
A une fois qu'il ot mespris
Li pardonai: or a fait pis. 4970
S'or li faisoie altre pardon,
Trosqu'à la tierce mesprison
Od cest duel seroie en péor
Et en atente de gregnor:
Acorder à lui ne me ruis;
Car tant ai mal que plus n'en ruis.
— Ma dame, ce dist la pucele,
Bien sai qu'avés droite querele;

C'est ço dont plus avés torment
Que vostre amor sauront la gent, 4980
Et ço qu'en serés descoverte
Vos coste plus que l'autre perte;
Mais je vos sai bien ensegnier
Qui contre ço vos puet aidier:
Li haut home de vostre honor
Loent que vos prendés segnor:
Muçons cestui, et cels mandés
Que vos à plus vaillans tenés,
Et as plus nobles de l'empire
Faites ancui vos briés escrire, 4990
Et lor faites par briés entendre
Que vos estes à segnor prendre.
Quant il venront, as plus privés
Trestot vostre consel mostrés;
Car vos dites qu'il le sauront,
Dès qu'il onques cestui veront,
Por cel tieng à plus avenant
Que vos lor mostrés tot avant,
Et que lor dites à estros
Que cestui prendrés à espous. 5000
Cis est vostre amis li premiers,
Et est li mioldres cevaliers
Et li plus beaus qui soit el mont,
Ce est si voirs que nus n'en gront,
Et gentils hom de grant noblece,
De grant fait et de grant largece:
Quant vos lor aurés tot ce dit,

Cestui lor mostrés sains respit.
Il veront bien que c'est tot voir,
Et si 'n sauront vostre voloir. 5010
Trestuit li grant et li petit
Le volront si sains contredit :
Ensi vos porés, al mien conte,
Plus bel délivrer de la honte.
Car s'autres devient vostre drus,
Dont en aurés-vos deux éus;
Et cil tos jors, à son anui,
Vos retrairoit l'uevre cestui;
Et segnor prendrés, c'est la somme,
Car si le vuellent tuit vostre home. » 5020

La dame respont : « Cis sermons
Est encontre toutes raisons,
Que jamais cil qui m'a traïe
Soit mes amis ne jo s'amie,
Ne que à lui me doie rendre,
Comment que soit, de segnor prendre.
Suer, vos savés moult poi d'amors,
Et des joies et des dolors :
Plus couste uns seus coros d'ami
Que ne font cinq cens d'anemi; 5030
Si m'en laissiés dès or ester;
Car n'en vuel mais oïr parler. »
La damoisele est moult dolente
Quant voit que perdue a s'entente,
Plore des beaus iols de son vis,

Et dist trois mos de son avis :
« Trop est, fait-ele, amors diables,
Tos li coros est si durables ;
Trop male cose a en amer
S'on n'i puet ires pardonier. » 5040